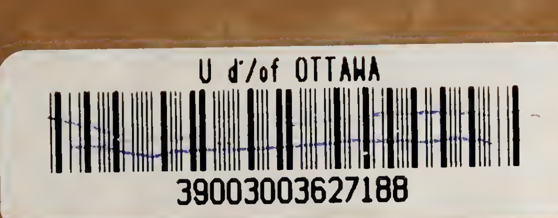

U d'/of OTTAWA
39003003627188

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME SOIXANTE-ONZIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



Corbould

LA VEUVE DES HIGHLANDS.

HAMISH S'APPRÊTE À SE DÉFENDRE.

T. XXI Chroniq. de la Canongate Ch. X.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

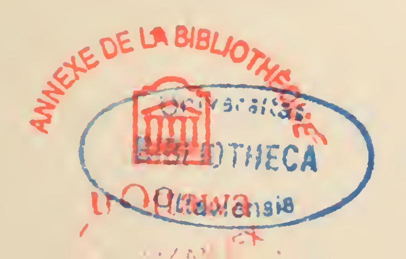
TOME LXXI.

LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.



PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & C°.
MDCCCXXVI





LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

(The Chronicles of the Canongate.)

SIC ITUR AD ASTRA.
(Devise des armoiries de la Canongate.)

TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

Tous ceux qui connaissent l'histoire des premiers temps du théâtre italien savent qu'Arlequin, tel qu'il parut d'abord, ne se bornait pas à opérer des merveilles avec son sabre de bois, et à sauter par les fenêtres pour entrer ou sortir, comme il le fait sur notre théâtre, mais que l'on admirait en lui, comme l'indique sa jaquette bigarrée, un bouffon ou clown (1), qui, loin d'avoir, comme chez nous, la bouche éternellement fermée, l'avait, au contraire, ainsi que Touchstone (2), remplie de railleries, de jeux de mots et de traits d'esprit, que souvent il débitait spontanément et en impromptu. Il est difficile de deviner comment il acquit son masque noir, qui anciennement ressemblait à la figure d'un chat; mais il paraît que le masque était es-

(1) *Clown*, paysan bouffon des pièces de Shakspeare et du théâtre anglais. — Éd.

(2) *Clown* de la comédie de Shakspeare, intitulée : *As you like it, Comme il vous plaira* — Éd.

sentiel pour bien remplir ce rôle, comme on le verra par l'anecdote qui suit:

Un acteur du théâtre italien, ouvert, par permission, à la foire Saint-Germain, à Paris, s'était rendu fameux par les traits d'esprit hardis, bizarres et extravagans, les saillies brillantes et les heureuses reparties dont il ornait avec profusion le rôle du bouffon bigarré. Quelques critiques, qui voyaient un acteur favori avec plus de bienveillance que de jugement, prirent l'occasion de faire des remontrances à l'habile Arlequin au sujet de son masque grotesque. Ils arrivèrent adroitement à leur but en lui faisant observer que son esprit classique et attique, ses traits de gaieté délicate et son heureux talent pour le dialogue tombaient dans le burlesque et dans le trivial par suite de ce déguisement insignifiant, et que ces qualités feraient bien plus d'impression s'il trouvait des auxiliaires dans la vivacité de ses yeux et l'expression de ses traits naturels. Ils n'eurent pas de peine à intéresser la vanité de l'acteur au point de l'engager à en faire l'essai. Il joua Arlequin à visage découvert, mais on trouva généralement qu'il avait complètement échoué. Il avait perdu la hardiesse qu'il devait au sentiment de son incognito, et avec elle tout cet esprit imperturbable de raillerie qui, dans le principe, donnait de la vivacité à son jeu. L'acteur maudit ses conseillers, et reprit son masque grotesque; mais on dit qu'il ne put jamais retrouver cette légèreté insouciante et heureuse que la conscience de son déguisement lui avait prêtée autrefois.

Peut-être l'auteur de *Waverley* est-il maintenant sur le point de courir un danger du même genre, et de

risquer sa popularité pour avoir quitté son incognito. Ce n'est certainement pas un essai volontaire, comme celui d'Arlequin ; car, dans l'origine, j'avais l'intention de ne jamais me faire connaître, pendant ma vie, pour l'auteur de ces ouvrages, et les manuscrits en étaient conservés avec soin — par d'autres plutôt que par moi, — afin de pouvoir fournir les preuves nécessaires de la vérité lorsque le temps serait arrivé de la faire connaître. Mais les affaires des éditeurs de mes ouvrages ayant malheureusement passé en des mains différentes des leurs, je n'eus plus droit de compter sur le secret de ce côté ; et ainsi mon masque, comme celui de ma tante Dinah dans Tristram Shandy (1), ayant commencé à s'user un peu vers le menton, il fut temps de le mettre de côté de bonne grace, sous peine de le voir tomber de mon visage pièce à pièce.

Cependant je n'avais pas la moindre intention de choisir, pour cette révélation, le temps et le lieu où elle arriva; et il n'y avait eu aucun concert à cet égard entre mon savant et respectable ami lord Meadowbank et moi. Ce fut, comme le lecteur en est sans doute instruit, le 23 février dernier (2), à une assemblée publique convoquée pour établir à Édimbourg une caisse de fonds pour les acteurs retirés, qu'eut lieu cette communication. Précisément avant que nous nous missions à table, lord Meadowbank me demanda si je désirais encore garder l'incognito relativement à ce qu'on ap-

(1) Cette bonne tante Dinah dont l'honneur était si cher à mon oncle Tobie. — Éd.

(2) 1827. — Éd.

pelait les Romans de l'auteur de *Waverley*. Je ne compris pas d'abord le but de la question de Sa Seigneurie, quoique certainement j'eusse pu la deviner, et je répondis que le secret était maintenant connu de tant de personnes que j'étais devenu indifférent sur cet article. D'après cette réponse, lord Meadowbank, lorsqu'il me fit l'extrême honneur de proposer ma santé, crut pouvoir dire quelques mots relativement à ces romans, en me désignant comme l'auteur d'une manière si directe, qu'en gardant le silence j'aurais été nécessairement convaincu ou de véritable paternité ou du crime encore plus grand de paraître vouloir recevoir indirectement des louanges auxquelles je n'avais aucun titre légitime. Je me trouvai donc tout à coup, et sans m'y attendre, placé dans le confessionnal, et je n'eus que le temps de me rappeler que j'y avais été conduit par une main amie, et que je ne pourrais peut-être trouver une meilleure occasion pour quitter publiquement un déguisement qui commençait à ressembler à celui d'un masque reconnu.

J'eus donc à remplir la tâche de m'avouer devant cette nombreuse et respectable assemblée le seul et unique auteur de ces Romans dont la paternité semblait promettre d'exciter un jour une controverse de quelque célébrité. Je pense maintenant qu'il est nécessaire d'ajouter que si, d'un côté, je prends sur moi toute la louange et tout le blâme que méritent ces ouvrages, d'un autre je dois convenir avec reconnaissance que j'ai reçu de divers côtés certaines idées de sujets et des légendes sur lesquelles j'ai quelquefois fondé mes compositions fabuleuses ou que j'y ai fait entrer sous la forme

d'épisodes. Je dois en particulier reconnaître la bonté constante de M. Joseph Train, inspecteur de l'excise à Dumfries, dont le zèle infatigable m'a fourni beaucoup de traditions curieuses et d'articles intéressans pour l'*Antiquaire*. Ce fut M. Train qui rappela à mon souvenir l'histoire d'*Old Mortality* (1), quoique j'eusse eu moi-même une entrevue avec ce fameux personnage errant vers 1792, époque où je le trouvai occupé à sa tâche habituelle. Il réparait alors les tombes des partisans du Covenant qui étaient morts en prison dans le château de Dunnotar, où plusieurs d'entre eux avaient été enfermés à l'époque de l'insurrection d'Argyle; le lieu où ils furent emprisonnés est encore appelé le Caveau des Whigs. Cependant M. Train me procura sur ce personnage singulier, dont le nom était Patterson, des détails bien plus étendus que je n'avais pu en obtenir pendant ma courte conversation avec lui. Il était, (comme je l'ai peut-être déjà dit quelque part), natif de la paroisse de Closeburn, dans le comté de Dumfries, et l'on croit que des afflictions domestiques, aussi bien que ses sentimens religieux, l'engagèrent à commencer le genre de vie errante qu'il continua fort longtemps. Plus de vingt ans se sont écoulés depuis la mort de Robert Patterson, qui arriva sur la grande route, près de Lockerby, où on le trouva épuisé et expirant. Le bidet blanc, compagnon de ses pèlerinages, était immobile auprès de son maître; c'était une scène qui n'aurait pas été indigne du pinceau. Je tiens ces particularités de M. Train.

(1) Le vieillard des tombeaux. *Voyez* le premier chapitre des *Puritains d'Écosse*. — Éd.

Une autre obligation que je reconnais très-volontiers, c'est celle que je dois à un correspondant inconnu (une dame) qui m'a envoyé l'histoire de cette jeune personne douée de tant de droiture et de principes si élévés, que j'ai introduite dans le *Heart of Midlothian* (1) sous le nom de Jeanie Deans. Le refus qu'elle fit de sauver la vie de sa sœur par un parjure, et le voyage de Londres qu'elle entreprit pour obtenir son pardon, sont représentés comme véritables par la dame aimable et obligeante à qui je dois ces deux faits, et je fus conduit à penser qu'il serait possible de rendre intéressant un personnage supposé, en lui accordant uniquement une ame élevée, des principes droits, le simple bon sens, et un caractère sans prétention, sans rien lui donner de cette beauté, de ces graces, de ces talens et de cet esprit, dont on ne croit généralement pas pouvoir légitimement priver une héroïne de roman. Si le portrait fut reçu avec intérêt, je sais en être surtout redevable à la vérité et à la force de l'esquisse originale, que je regrette de ne pouvoir présenter au public, esquisse tracée avec autant de chaleur que de sensibilité.

De vieux livres, des ouvrages dépareillés, et une collection considérable de légendes de familles, me fournirent une autre mine si abondante qu'il était probable que l'ouvrier verrait ses forces s'épuiser avant de manquer de matériaux. Je puis dire, par exemple, que la terrible catastrophe de la *Fiancée de Lammermoor* arriva réellement dans une famille écossaise de distinction. La personne qui m'en communiqua la triste histoire, il

(1) La Prison d'Édimbourg. — Tr.

y a bien des années, était proche parente de la famille, et elle en parlait toujours avec une apparence de mélancolie mystérieuse qui en augmentait l'intérêt. Elle avait connu, dans sa jeunesse, le frère qui précéda à cheval la malheureuse victime pour la conduire à l'autel fatal, et qui, quoique tout jeune alors, et presque entièrement occupé du soin de paraître avec élégance dans le cortège de la fiancée, ne put s'empêcher de remarquer que la main de sa sœur était humide et froide comme celle d'une statue. Il n'est pas nécessaire de dévoiler davantage cette scène déplorable de malheurs domestiques, et quoiqu'elle soit arrivée il y a plus de cent ans, peut-être le récit n'en serait-il pas tout-à-fait agréable aux représentans des familles dont il s'agit. Il peut être à propos de dire que j'ai imité les événemens; mais je n'avais ni les moyens ni l'intention de copier les mœurs, ni de tracer les caractères des personnes qui ont joué un rôle dans l'histoire véritable.

Dans le fait, je puis établir ici en général que, tout en pensant que les personnages historiques sont des sujets dont il est permis de tracer le portrait, je n'ai jamais, dans aucune occasion, violé le respect dû à la vie privée. Il était sans doute impossible que les traits de personnes tant vivantes que mortes avec lesquelles j'ai eu des rapports en société, ne se soient trouvés sous ma plume dans des ouvrages tels que *Waverley* et ceux qui l'ont suivi. Mais j'ai toujours cherché à généraliser les portraits, de manière à les faire paraître, dans l'ensemble, des productions de l'imagination, quoiqu'ils eussent quelque ressemblance avec des individus réels. Cependant je dois avouer que mes efforts à ce sujet

n'ont pas toujours également réussi. Il y a des hommes dont le caractère a des traits si particuliers, qu'il suffit d'en reproduire quelques-uns des plus frappans pour placer infailliblement sous les yeux l'individu tel qu'il est. C'est ainsi que le caractère de Jonathan Oldbuck, dans l'*Antiquaire*, a été en partie fondé sur celui d'un vieil ami de ma jeunesse, à qui je dois la connaissance de Shakspeare et d'autres faveurs inestimables; mais je croyais en avoir si complètement déguisé la ressemblance qu'aucun contemporain vivant ne pourrait le reconnaître. Cependant je me trompais, et je compromis beaucoup par là mon secret; car j'appris dans la suite qu'un homme très-respectable, faisant partie du petit nombre des amis de mon père qui vivent encore, et critique habile, avait dit, après avoir vu l'ouvrage, qu'il savait maintenant avec certitude qui en était l'auteur, parce qu'il reconnaissait dans l'*Antiquaire* le caractère d'un très-intime ami de la famille de mon père.

Je puis aussi faire remarquer ici que l'espèce d'échange de générosité que j'ai représenté comme ayant lieu entre le baron de Bradwardine et le colonel Talbot est un fait littéral. Voici les circonstances réelles de l'anecdote, qui fait également honneur au Whig et au Tory:—

Alexandre Stewart d'Invernahyle, nom que je ne puis écrire sans ressentir la plus vive reconnaissance pour l'ami de mon enfance qui me fit connaître le pays des Highlands, leurs traditions et leurs mœurs, avait pris part aux troubles de 1745. A la bataille de Preston, comme il chargeait, à la tête de son clan, les Stewarts d'Appine, il vit un officier de l'armée ennemie qui se trouvait seul près d'une batterie de quatre canons, et

qui, après en avoir déchargé trois sur les montagnards, tirait son épée. Invernahyle se précipita sur lui, et lui cria de se rendre. — Jamais à des rebelles! fut la réponse intrépide que fit l'officier, l'accompagnant d'un coup que le montagnard reçut sur son bouclier; mais au lieu de se servir de son arme pour renverser son antagoniste, sans défense, il l'employa à parer une hache de Lochaber dont était menacé l'officier par Miller, un des hommes de sa suite, vieux montagnard à physionomie dure, que je me rappelle avoir vu.

Se sentant alors le plus faible, le lieutenant-colonel Allan Whiteford, brave officier et homme de qualité, rendit son épée, et remit aussi sa bourse et sa montre, qu'Invernahyle accepta pour empêcher qu'elles ne tombassent au pouvoir de ses partisans. Après la bataille, M. Stewart chercha son prisonnier, et ils furent présentés l'un à l'autre par le fameux John Roy Stewart, qui apprit au colonel quelle était la qualité de celui qui l'avait pris, et l'informa de la nécessité où il se trouvait de reprendre sa bourse et sa montre, qu'il était disposé à laisser entre les mains de celui à qui il les avait remises. Il s'établit entre eux une si grande confiance, qu'Invernahyle obtint du chevalier la liberté de son prisonnier sur parole, et bientôt après, ayant été chargé d'aller faire des recrues dans le pays des montagnes, il alla visiter le colonel Whiteford, et passa chez lui deux jours heureux dans sa compagnie et dans celle des Whigs ses amis, sans penser, de part ni d'autre, à la guerre civile qui exerçait encore toutes ses fureurs.

Lorsque la bataille de Culloden eut mis fin aux espérances de Charles-Édouard, Invernahyle, blessé, et

presque hors d'état de faire un mouvement, fut emporté du champ de bataille par le dévouement des siens. Mais comme il avait été un jacobite remarquable, sa famille et ses biens furent exposés au système de vengeance et de destruction trop généralement suivi dans le pays des insurgés. Ce fut alors le tour du colonel Whiteford, et il fatigua toutes les autorités civiles et militaires pour obtenir le pardon de celui qui lui avait sauvé la vie, ou du moins une protection pour son épouse et sa famille. Ses sollicitations furent long-temps inutiles : — J'étais sur toutes les listes avec la marque de la bête, disait Invernahyle. — A la fin, le colonel Whiteford s'adressa au duc de Cumberland, et appuya sa requête de tous les argumens qu'il put trouver. Se voyant encore refusé, il tira de son sein son brevet d'officier, et, après avoir dit quelques mots des services que sa famille et lui avaient rendus à la maison de Hanovre, il demanda la permission de donner sa démission du grade qu'il occupait au service de cette maison, puisqu'on ne voulait pas lui permettre de prouver sa reconnaissance à un homme à qui il devait la vie. Le duc, vaincu par ses instances, lui dit de reprendre son brevet, et accorda sa protection à la famille d'Invernahyle.

Quant au chef de cette maison, il resta caché dans une caverne près de sa demeure, devant laquelle était campé un petit détachement de troupes régulières. Chaque matin il entendait l'appel des soldats qu'on passait en revue, et chaque soir le son du tambour qui les rappelait au quartier; on ne changeait pas une seule fois la sentinelle qu'il ne s'en aperçût. Comme on soupçonnait qu'il était caché dans les environs, on surveillait

de près sa famille, et on la forçait à user de la plus grande précaution pour lui procurer la nourriture dont il avait besoin. Une de ses filles, enfant de huit ou dix ans, fut employée comme l'agent qui paraissait devoir exciter le moins de soupçons. Elle prouva entre mille exemples, que les temps dangereux et difficiles donnent à l'intelligence un développement précoce. Elle fit connaissance avec les soldats, et ils s'habituèrent si bien à la voir qu'ils cessèrent de faire attention à ses mouvemens : alors elle se mettait à rôder dans le voisinage de la caverne, laissant les faibles provisions qu'elle apportait pour son père sous quelque pierre remarquable, ou sous la racine de quelque arbre où il pourrait les trouver en se traînant pendant la nuit hors de sa retraite. Les temps s'adoucirent, et mon excellent ami se vit délivré de la proscription par l'acte d'amnistie. Telle est l'histoire intéressante que j'aurais pu mieux raconter sans doute dans *Waverley*.

Je communiquai cette anecdote, et plusieurs autres circonstances ayant rapport aux romans en question, à un ami dont j'ai eu depuis peu à déplorer la perte. William Erskine, juge écossais, sous le titre de lord Kinedder, qui ensuite rendit compte avec beaucoup trop de partialité des Contes de mon hôte, dans le *Quarterly review* du mois de janvier 1817. Le même article contient d'autres éclaircissemens relatifs à ces romans; je les avais fournis moi-même à mon digne ami, qui se donna la peine d'écrire cet article (1). Le lecteur qui aimerait à voir de tels détails, peut trouver l'ori-

(1) Cet article passait pour être de Walter Scott lui-même Nous en avons fait usage dans la notice préliminaire. — Éd.

ginal de Meg Merrilies (1), et je crois d'un ou deux autres personnages du même genre, dans l'article en question.

Je puis dire également que les circonstances tragiques et sauvages dont je fais précéder la naissance d'Allan-Mac-Aulay, dans la *Légende de Montrose*, arrivèrent réellement dans la famille de Stewart d'Ardvoirloch. La gageure relative aux chandeliers, qui furent remplacés par des porteurs de torche montagnards, fut proposée et gagnée par un des Mac-Donald de Keppoch.

Il ne peut être très-amusant à glaner le petit nombre de vérités contenues dans cette masse de vaines fictions. Il est bon cependant, avant de quitter ce sujet, de dire quelques mots sur diverses localités qu'on a prétendu reconnaître dans quelques-unes des descriptions qui se trouvent dans ces romans. Par exemple, on a identifié Wolfs-Hope avec Fast-Castle dans le comté de Berwick, — Tillietudlem avec Draphane (2) dans le Clyddesdale, — et la vallée appelée, dans *le Monastère*, Glendearg, avec celle de l'Allan, au-dessus de la maison de campagne de lord Somerville, près de Melrose. Tout ce que je puis dire, c'est que, dans ces occasions, comme dans beaucoup d'autres, je n'ai eu dessein de décrire aucun endroit particulier, et par conséquent la ressemblance doit être de cette espèce générale qui existe nécessairement entre des scènes offrant le même caractère. Les côtes qui environnent l'Écosse offrent sur

(1) Personnage de *Guy Mannering*. — Éd.

(2) Ou Craignethan. Voyez la 11e livraison des *Vues pittoresques d'Écosse*. — Éd.

leurs caps et leurs promontoires cinquante châteaux, tels que celui de Wolfs-Hope; chaque comté a une vallée plus ou moins semblable à Glendearg; et si maintenant l'on voit moins fréquemment des châteaux pareils à Tillietudlem, ou des habitations semblables à celle du baron de Bradwardine, il faut en accuser l'aveugle rage de destruction qui a fait disparaître ou qui a changé en ruines tant de monumens de l'antiquité qui n'étaient pas défendus par leur situation inaccessible.

Les morceaux de poésie placés au commencement des chapitres de ces romans sont quelquefois extraits d'auteurs dont quelques-uns sont même cités de mémoire; mais en général ils sont de pure invention. Il m'en eût trop coûté de recourir à la collection des poètes anglais pour découvrir des épigraphes convenables; et me voyant dans la situation du machiniste qui, après avoir épuisé le papier blanc qu'il avait pour représenter une chute de neige, continua de faire neiger avec du papier brun, je mis ma mémoire à contribution aussi long-temps qu'il me fut possible, et lorsqu'elle vint à tarir, j'y suppléai par l'invention. Je pense que, dans certains endroits où des noms d'auteurs se trouvent placés au bas de citations supposées, il serait assez inutile de les chercher dans les ouvrages des écrivains auxquels ces passages sont attribués.

Maintenant que je suis dans le confessionnal, le lecteur peut s'attendre à m'entendre expliquer les motifs qui m'ont fait persister si long-temps à désavouer les ouvrages dont il est ici question. A cela il serait difficile de faire une autre réponse que celle du caporal

Nym (1) : — « C'était l'humeur ou le caprice du moment. » — J'espère qu'on ne m'accusera pas d'ingratitude envers le public, à l'indulgence duquel je suis beaucoup plus redevable qu'à mon propre mérite, si j'avoue que, comme auteur, je suis et j'ai été plus indifférent au succès de mes ouvrages que ne le sont peut-être d'autres écrivains qui ont une plus forte passion pour la renommée littéraire, sans doute parce qu'ils sentent avec raison qu'ils y ont un titre plus légitime. Ce ne fut qu'après avoir atteint l'âge de trente ans que je tentai sérieusement de me distinguer comme auteur; et, à cette époque de la vie, les espérances, les désirs et les souhaits des hommes ont ordinairement déjà acquis un caractère assez décidé, ce n'est qu'avec beaucoup de temps et de peines qu'on peut leur faire prendre une nouvelle direction. Quand j'eus fait la découverte, — car c'en était véritablement une, — qu'une occupation amusante pour moi pouvait aussi causer quelque plaisir aux autres, et quand j'eus reconnu que la carrière littéraire pourrait à l'avenir employer une portion considérable de mon temps, je craignis un peu d'acquérir ces habitudes de jalousie et de mauvaise humeur qui ont abaissé, et même dégradé le caractère des enfans de l'imagination, et qui, en excitant parmi eux de petites querelles et une irritabilité réciproque, les ont exposés à la risée des hommes du monde. Je résolus donc, sous ce rapport, d'armer ma poitrine (peut-être un critique mal disposé ajoutera-t-il mon front) d'un triple airain, et d'éviter autant que possible de

(1) Shakspeare, *Henry V*. — Éd.

fonder mon ambition sur des succès *littéraires*, de crainte de mettre en danger la paix et la tranquillité de mon esprit, si je venais à éprouver des chutes *littéraires*. Ce serait une preuve d'apathie stupide ou d'affectation ridicule, si je disais que j'ai été insensible aux applaudissemens du public lorsque j'en ai été honoré; et j'apprécie encore plus l'inestimable amitié qu'une popularité passagère m'a mis à portée de contracter avec des hommes distingués par leurs talens et leur génie, amitié qui, j'ose l'espérer, repose maintenant sur une base plus solide que les circonstances qui l'ont fait naître. Néanmoins tout en appréciant ces avantages en homme, je puis dire avec vérité et confiance que j'ai bu avec modération dans la coupe enivrante du succès, et que je n'ai jamais, soit dans la conversation, soit par ma correspondance, encouragé aucune discussion relative à ma carrière littéraire. Au contraire, de pareils sujets, même lorsqu'ils étaient amenés par les motifs les plus flatteurs pour moi, m'ont ordinairement paru embarrassans et désagréables.

Je viens d'exposer avec franchise les motifs que j'ai eus pour garder l'incognito autant que je puis les connaître, et j'espère que le public pardonnera l'*égotisme* de détails dans lesquels j'ai été obligé d'entrer. L'auteur, qu'on a demandé si long-temps et à grands cris, paraît sur la scène pour saluer l'auditoire avec respect. Mais rester plus long-temps en présence du public serait une indiscrétion.

J'ai seulement à ajouter que je me reconnais maintenant par écrit, comme je l'ai fait de vive voix, pour seul et unique auteur de tous les romans publiés sous

le nom de — l'Auteur de Waverley. — Je le fais sans honte, parce que je ne crois pas qu'il existe dans ces ouvrages rien qui mérite un reproche, sous le rapport de la religion ou de la morale ; je le fais aussi sans aucun sentiment d'orgueil, parce que, quel que puisse avoir été leur succès temporaire, je sais trop combien leur réputation dépend du caprice de la mode ; et j'ai déjà parlé de la nature précaire de cette renommée comme d'une raison pour ne pas se montrer trop avide de la conquérir.

Avant de finir, je dois dire qu'il y avait au moins vingt personnes qui, par suite de motifs d'intimité ou d'une confiance que les circonstances rendaient nécessaire, étaient dépositaires de ce secret ; et comme il n'y en a pas eu, à ma connaissance, une seule qui ait abusé de la confiance qui leur avait été accordée, je leur en ai d'autant plus d'obligation que le peu d'importance de ce mystère n'était pas propre à inspirer beaucoup de respect à ceux à qui il avait été dévoilé.

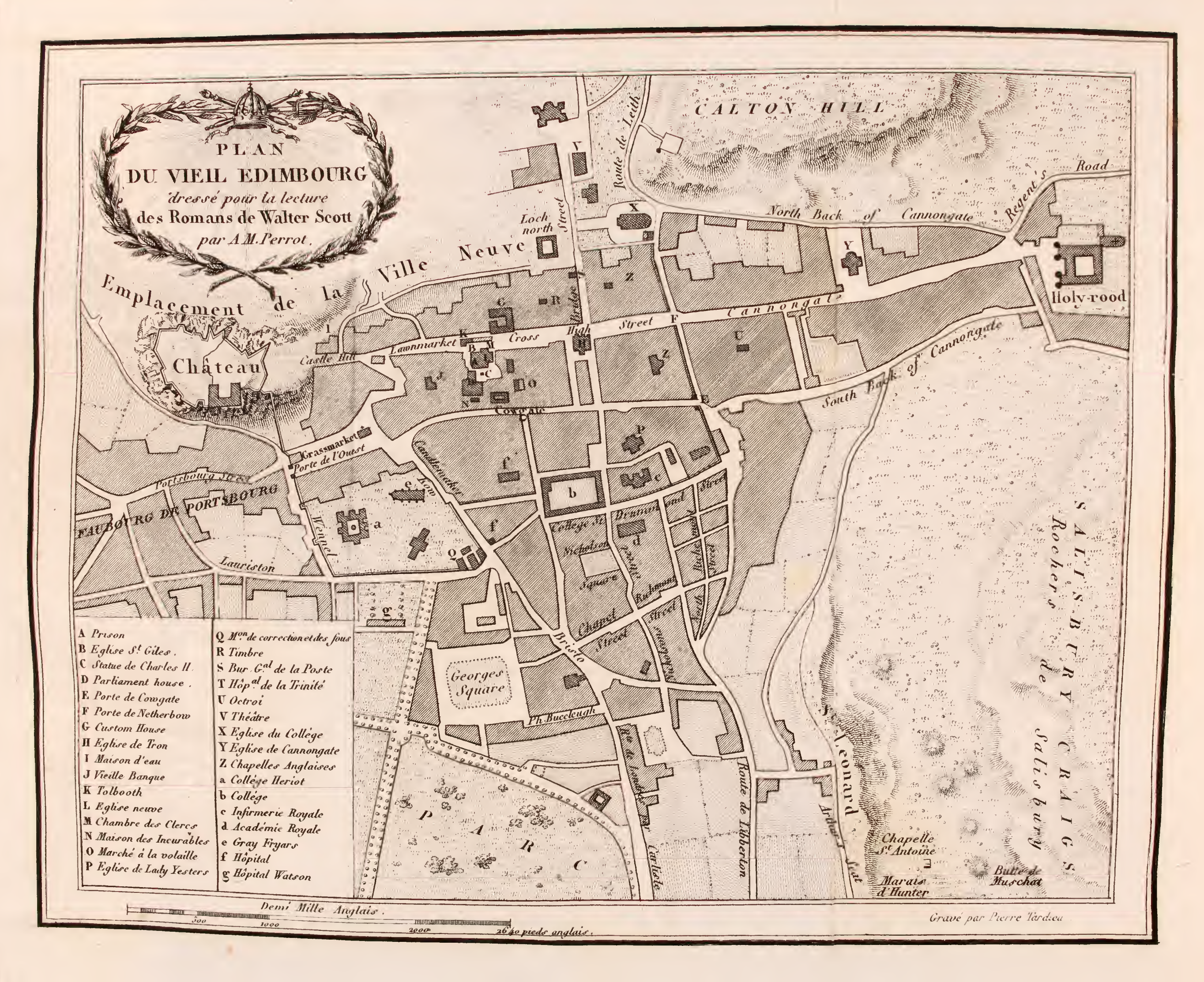
Quant à l'ouvrage qui suit, il était conçu et imprimé en partie, long-temps avant que je me fusse avoué l'auteur de ces romans, et je l'avais commencé dans l'origine par une déclaration qu'il n'aurait ni introduction ni préface d'aucune espèce. Ce long avant-propos, mis à la tête d'un ouvrage destiné à n'en point avoir, peut cependant servir à montrer combien les desseins des hommes, dans les affaires les plus frivoles comme dans les plus importantes, sont sujets à être maîtrisés par le cours des événemens. Ainsi, quand nous commençons à traverser une rivière dont les eaux sont grossies, nos regards se fixent sur le point de la rive opposée où

nous désirons aborder; mais, cédant peu à peu au torrent, nous nous trouvons heureux, à l'aide peut-être d'une branche ou d'un buisson, de nous en tirer à quelque endroit éloigné et peut-être dangereux, en descendant le courant beaucoup plus bas que nous n'en avions d'abord l'intention.

Espérant que le lecteur courtois ne refusera pas à une ancienne et familière connaissance une partie de la faveur qu'il accordait à celui qui aspira sous un déguisement à ses suffrages, je le prie de me croire son humble et obligé serviteur.

WALTER SCOTT.

Abbotsford, 1er octobre 1827.



PLAN
DU VIEIL EDIMBOURG
dressé pour la lecture
des Romans de Walter Scott
par A.M. Perrot.
Emplacement de la Ville Neuve
CALTON HILL
Route de Leith
North Back of Cannongate
Regent's Road
Holy-rood
Chateau
Castle Hill
Lawnmarket
Cross
High Street
Cannongate
South Back of Cannongate
Cowgate
Grassmarket
Porte de l'Ouest
Portsbourg Street
FAUBOURG DE PORTSBOURG
Candlemakers Row
Weinel
Lauriston
College Street
Drummond Street
Nicholson Square
Richmond Street
Chapel Street
Bristo
Georges Square
Ph. Buccleugh
Route de Libberton
S.t Leonard
Arthur's Seat
Carlisle
SALISBURY CRAIGS
Rochers de Salisbury
Chapelle S.t Antoine
Butte de Muschat
Marais d'Hunter
PARC
A Prison
B Eglise S.t Giles.
C Statue de Charles II.
D Parliament house.
E Porte de Cowgate
F Porte de Netherbow
G Custom House
H Eglise de Tron
I Maison d'eau
J Vieille Banque
K Tolbooth
L Eglise neuve
M Chambre des Clercs
N Maison des Incurables
O Marché à la volaille
P Eglise de Lady Yesters
Q M.on de correction et des fous
R Timbre
S Bur. G.al de la Poste
T Hôp.al de la Trinité
U Octroi
V Théâtre
X Eglise du Collége
Y Eglise de Cannongate
Z Chapelles Anglaises
a Collége Heriot
b Collége
c Infirmerie Royale
d Académie Royale
e Gray Fryars
f Hôpital
g Hôpital Watson
Demi Mille Anglais.
500
1000
2000
2640 pieds anglais.
Gravé par Pierre Tardieu

LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE.

(The Chronicles of the Canongate.)

CHAPITRE PREMIER.

« *Sic itur ad astra.* »
VIRGILE.

— C'EST ici le chemin du ciel. — Telle est l'ancienne devise attachée aux armoiries de la Canongate (1), et qui est inscrite plus ou moins convenablement sur tous

(1) *La Prison d'Édimbourg*, *l'Abbé*, *Redgauntlet*, et les autres

les édifices publics, depuis l'église jusqu'au pilori, dans l'ancien quartier d'Édimbourg, qui est, ou pour mieux dire, qui était autrefois à la Bonne Ville ce que Westminster est à Londres, possédant encore le palais du souverain, après avoir été jadis ennobli par la résidence de la noblesse titrée et non titrée. Je puis donc assez légitimement mettre la même devise en tête de l'œuvre littéraire par lequel j'espère illustrer le nom, jusqu'ici perdu dans la foule, de Chrystal Croftangry.

Le public peut désirer de savoir quelque chose d'un auteur qui porte si haut ses espérances ambitieuses. Le courtois lecteur (car pour tout autre je n'aurais pas tant de condescendance, ayant beaucoup du caractère

romans écossais de Walter Scott; les *Vues pittoresques d'Écosse*, première livraison, le *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse* du docteur A. P. tom. III; les cartes dressées pour la lecture de la Prison d'Édimbourg et de Redgauntlet, ont familiarisé les lecteurs avec les divisions et les quartiers de l'antique capitale d'Écosse. Nous nous contenterons de répéter ici que la Grande-Rue ou Rue-Haute (High-street) porte différens noms depuis le château jusqu'à Holyrood; à savoir: *Lawnmarket*, *Luckenbooth* et *High-street*, proprement dite, dans l'endroit de la plus grande largeur, et enfin *Canongate*, depuis Leith-wind jusqu'à l'abbaye. Le nom de *Canongate* (*porte des chanoines*) rappelle que toute cette partie d'*High-street* appartenait dans l'origine aux chanoines réguliers d'Holyrood-abbey: c'était là que résidait le clergé qui, sous Jacques V, était la classe la plus riche du royaume: les édifices religieux étaient alors plus nombreux dans le faubourg; car Canongate n'était considéré que comme faubourg; mais le voisinage d'Holyrood-house lui conserva son caractère de suprématie sur le reste de la ville quand la réforme presbytérienne l'emporta sur le catholicisme. Les courtisans et les grands seigneurs succédèrent aux ecclésiastiques dans leurs hôtels. — Éd.

du capitaine Bobadil (1); le courtois lecteur voudra donc bien se mettre dans l'esprit que je suis un Écossais de l'ancienne école, avec une fortune, un caractère et un extérieur qui sont loin d'avoir gagné par le laps du temps. Depuis quarante ans, je connais le monde, m'étant attribué le nom d'homme à peu près depuis cette époque, et je ne crois pas qu'il se soit beaucoup amélioré; mais c'est une opinion que je garde à mon usage quand je me trouve avec des gens plus jeunes que moi; car je me rappelle que dans ma jeunesse je me moquais des sexagénaires qui cherchaient leurs exemples d'un état parfait de la société dans le temps des habits brodés et des triples manchettes; quelques-uns même à l'époque des coups reçus et du sang répandu en 1745 (2). C'est pourquoi ce n'est qu'avec précaution que j'exerce le droit de censure qu'on suppose avoir acquis lorsqu'on est arrivé à cette saison mystérieuse de la vie où les nombres sept et neuf, multipliés l'un par l'autre, forment ce que les sages ont appelé

(1) Le capitaine Bobadil est un héros fanfaron dans la pièce de Ben Jonson, intitulée : *Every man in his humour* (chacun dans son caractère.) M. Croftangry veut dire en riant au lecteur qu'il condescend pour lui seul à cette confidence, comme le capitaine Bobadil dit à un M. Mathews (acte I, scène IV) qu'il est forcé de recevoir malgré lui : — Voyez-vous, monsieur, par le cœur de vaillance qui bat dans mon sein, excepté pour quelques amis particuliers, des amis d'élite, auxquels je suis extraordinairement attaché, comme vous, par exemple, *je ne pourrais jamais aller si loin* (ou je n'aurais pas tant de condescendance.) C'est la phrase même de Bobadil qui est citée par M. Croftangry. — Éd.

(2) C'est-à-dire dans l'insurrection ou guerre civile de 1745. Éd.

la Grande Climatérique (1), et même quand on s'en approche.

Tout ce qu'il est nécessaire que je dise de la première partie de ma vie, c'est que les pans de ma robe balayèrent le plancher de Parliament-house (2) pendant le nombre obligé d'années que de mon temps les jeunes lairds consacraient selon l'usage à suivre les cours de justice; que je ne gagnai aucuns honoraires; que je ris et que je fis rire les autres; que je bus du bordeaux chez Bayle, chez Walker et à l'enseigne de la Fortune (3),

(1) Climatérique, ou climactérique. Les philosophes et les anciens médecins avaient appelé année climatérique chaque septième année de la vie; selon d'autres ces années sont le produit du nombre sept multiplié par les impairs 3, 5, 7 et 9. Ces années ont été encore appelées septénaires, horoscopiques, fatales, critiques, héroïques, etc., parce qu'on croyait que pendant leur cours il survenait quelque crise presque toujours défavorable à la santé, à la vie, à la fortune, etc.; mais les années climatériques ont été réputées d'autant plus dangereuses qu'elles se rapprochaient davantage de la vieillesse, et surtout de la soixante-troisième année. L'année climatérique la plus redoutée fut toujours la soixante-troisième année, qu'on surnommait la grande climatérique, parce qu'elle est la multiplication des deux nombres impairs de la plus grande valeur, 7 et 9. — Éd.

(2) Parliament-house est un édifice situé dans High-street, et où se tiennent les différentes cours de justice de l'Écosse, la cour des sessions comme les tribunaux secondaires : il y a dans Parliament-house une salle ou vestibule dans lequel se tiennent les jeunes avocats *stagiaires* et les amateurs de procès, comme l'honnête Saddletree de la Prison d'Édimbourg. Voyez ce roman et quelques chapitres de Redgauntlet. — Éd.

(3) Noms de *cabarets* d'après les maîtres de la maison ou d'après l'enseigne. — Éd.

et que je mangeai des huîtres dans Covenant-Close (1).

Devenu maître de mes actions, je jetai ma robe à la tête de l'huissier de la barre, et je commençai à me livrer à la dissipation pour mon propre compte. Je me lançai à Édimbourg dans la société la plus dispendieuse qui existât alors dans cette ville. Lorsque j'allai chez moi, dans le comté de Lanark, je voulus faire autant de dépense que les gens qui possédaient une fortune considérable, et j'eus mes chevaux de chasse, ma meute, mes coqs de combat et mes parasites. Je puis plus aisément me pardonner ces folies que d'autres d'un genre encore plus blâmable, et qui étaient si peu voilées que ma pauvre mère se crut obligée d'abandonner mon habitation et de se retirer dans une petite maison assez peu commode qui lui appartenait à titre de douaire, et qu'elle occupa jusqu'à sa mort. Je crois pourtant que je ne fus pas le seul à blâmer dans cette séparation, et que ma mère se reprocha elle-même ensuite d'avoir agi avec trop de précipitation. Grace à Dieu! l'adversité qui me priva des moyens de continuer ma vie dissipée me rendit l'affection du seul auteur de mes jours qui me restât.

Le genre de vie que j'avais adopté ne pouvait durer. Je courais trop vite pour courir long-temps; et lorsque j'aurais voulu m'arrêter, j'étais trop près du bord du précipice; je me préparai quelques malheurs par ma propre folie; d'autres fondirent sur moi à l'improviste. Je mis mon domaine en nourrice entre les mains d'un

(1) *Passage* du Covenant. On appelle *Close* à Édimbourg une espèce de ruelle. — Éd.

gros homme d'affaires, qui étouffa l'enfant qu'il aurait dû me rendre bien portant et vigoureux; et après une querelle avec cet honnête homme, je vis, en général habile, que je ne pouvais prendre une meilleure position que dans le voisinage de l'abbaye d'Holyrood (1). Ce fut alors que je fis pour la première fois connaissance avec le quartier de la ville que mon petit ouvrage rendra, j'espère, immortel, et que je devins familier avec ce parc magnifique dans lequel les rois d'Écosse chassaient autrefois la bête fauve, mais dont le principal mérite à mes yeux était alors d'être inaccessible à ces êtres de raison que les lois d'un pays voisin appellent John Doe et Richard Roe (2).

La lutte qui s'établit entre mon ci-devant agent et moi fut sérieuse; et pendant tout ce temps, mes mouvemens, comme ceux d'un démon conjuré par un sorcier, se trouvèrent resserrés dans un cercle étroit qui, commençant à la porte septentrionale du Parc du roi et s'étendant ensuite vers le nord, est borné sur la gauche par le mur du jardin du roi et par le ruisseau, sur une ligne qui, traversant High-street, conduisant à la Water-gate (3), et coupant l'égout, est terminée par les murs du jeu de paume, le jardin de la société de médecine, etc. Alors elle suit le mur du cimetière, joint le

(1) L'auteur va nous expliquer lui-même que l'enceinte dite d'Holyrood-house, y compris le parc, est un sanctuaire pour les débiteurs, inviolable comme l'*Alsace* de Londres. (Voyez *Nigel*). — Éd.

(2) Jean Daim et Richard Daine. Expression populaire pour désigner les huissiers et les créanciers. — Éd.

(3) *Porte de l'eau*. C'est une porte en arceau qui est à l'entrée de la Canongate. — Éd.

mur nord-ouest des cours de Sainte-Anne, et gagnant le moulin du côté de l'est, elle tourne vers le sud au passage garni d'un tourniquet, dans le mur du Parc du roi, renfermant ainsi tout ce parc dans l'enceinte du sanctuaire (1).

Ces limites, que j'abrège d'après l'exact Maitland (2), marquaient jadis la ceinture (*the girdle*), ou l'asile appartenant à l'abbaye d'Holyrood, et qui, étant encore une dépendance du palais du roi, a conservé le privilège d'offrir une retraite où l'on ne peut être arrêté pour dettes. On croirait cet espace suffisant pour qu'un homme pût y étendre ses membres, puisque, indépendamment d'une quantité raisonnable de terrain plat, eu égard à ce qu'on est en Écosse, il renferme dans son enceinte la montagne d'Arthur's Seat, et les rochers et les pâturages appelés Salisbury-Crags. Et cependant il est inconcevable combien, après qu'un certain temps se fut écoulé, j'avais coutume de soupirer après le dimanche, qui me permettait d'étendre ma promenade sans consulter les bornes. Pendant les autres jours de la semaine j'éprouvais un serrement de cœur qui me serait devenu presque insupportable sans la prompte arrivée du jour hebdomadaire de liberté. C'était l'impatience d'un chien de cour qui fait de vains efforts pour sortir des limites que lui prescrit sa chaîne.

Chaque jour, je cotoyais le côté du ruisseau de la rue qui sépare le sanctuaire de la partie non privilégiée de la Canongate, et quoique ce fût dans le mois de juillet et

(1) *Voyez* la carte d'Édimbourg. — Éd.

(2) Maitland et Arnott, *Histoire d'Édimbourg*. — Éd.

que la scène fût la vieille ville d'Édimbourg, je préférais cet endroit à l'air doux et à la belle verdure dont j'aurais pu jouir dans le Parc du roi, et à l'ombre fraîche et solennelle du portique qui entoure le palais. Les deux côtés du ruisseau auraient offert les mêmes traits à un homme indifférent. Les maisons étaient aussi misérables, les enfans aussi sales et aussi couverts de haillons, les charretiers aussi brutaux; tout offrait le même tableau de la vie du bas peuple, dans un quartier désert et appauvri d'une grande cité. Mais, pour moi, le ruisseau de la rue était ce que le torrent de Cédron avait été pour Séméï. La sentence de mort avait été prononcée contre lui s'il le traversait, sans doute parce que la sagesse de celui qui avait porté ce décret (1) savait qu'à compter de ce moment le désir de contrevenir à cet ordre deviendrait irrésistible pour cet homme dévoué au trépas, et qu'il attirerait nécessairement sur sa tête le châtiment qu'il avait justement mérité en maudissant l'oint du Seigneur. Quant à moi, l'Élysée me semblait ouvert de l'autre côté du ruisseau, et je portais envie aux jeunes vagabonds qui s'amusaient à en arrêter les eaux infectes en y élevant de petites digues de boue, et qui pendant cette opération avaient le droit de se tenir du côté que bon leur semblait de ce sale égout. J'étais assez enfant moi-même pour faire de temps en temps une courte excursion du côté interdit, ne fût-ce que de quelques pas, et je triomphais comme l'écolier qui, après avoir fait une incursion dans un verger, en revient avec une sensation mêlée de joie et de terreur,

(1) Salomon. *Voyez* le Livre des Rois — Tr.

partagé entre le plaisir d'avoir exécuté son projet et la crainte d'être pris ou découvert.

Je me suis quelquefois demandé ce que j'aurais fait si j'avais été resserré dans une prison véritable, moi qui ne pouvais supporter une restriction qui comparativement n'était qu'une bagatelle; mais il est de fait que je n'ai jamais pu répondre à cette question d'une manière qui me satisfît. J'ai détesté toute ma vie ces expédiens perfides qu'on appelle des *mezzo-termini*, et il est possible qu'avec cette disposition d'esprit j'eusse enduré plus patiemment une privation totale de liberté, que les restrictions moins pénibles auxquelles ma résidence dans le sanctuaire m'assujettissait alors. Si pourtant les sentimens que j'éprouvais avaient dû augmenter d'intensité en proportion de la différence qui existe entre un cachot et ma situation, je me serais pendu ou je serais mort de chagrin; il ne pouvait y avoir d'autre alternative.

Mes amis, comme je devais m'y attendre, m'abandonnèrent et me négligèrent quand mes affaires parurent hérissées de difficultés insurmontables; j'en avais un véritable, et c'était un avocat qui connaissait parfaitement les lois de son pays, et qui les ramenant à l'esprit de justice et d'équité d'où elles dérivent, avait plus d'une fois, par ses efforts bienveillans, empêché l'égoïsme astucieux de triompher de la folie et de la simplicité. Il se chargea de ma cause à l'aide d'un procureur (1) dont le caractère était semblable au sien. Mon ci-devant agent s'était enfoncé jusqu'au menton dans les retranchemens des lois, dans leurs ouvrages à cornes

(1) Sollicitor (*procureur* de première classe.) — Éd.

et leurs chemins couverts; mais mes deux protecteurs le forcèrent à une sortie dans laquelle il eut le dessous, et je fus enfin libre d'aller et de rester partout où je le désirais.

Je quittai mon logement avec autant de précipitation que s'il eût été infecté par la peste. Je ne m'arrêtai même pas pour recevoir quelque menue monnaie qui devait me revenir d'après le compte que je venais de faire avec mon hôtesse; et je vis la bonne femme à sa porte, me regardant fuir avec précipitation, et secouant la tête, tandis qu'elle enveloppait dans un morceau de papier le peu d'argent qu'elle avait à me rendre, et qu'elle serrait dans une bourse de peau de taupe ce qu'elle venait de recevoir de moi. C'était une honnête montagnarde que Janet Mac-Evoy, et elle méritait une plus ample récompense si j'avais eu le moyen de la lui accorder. Mais mon plaisir était trop vif pour entrer en explication avec elle. Je me frayai rapidement un chemin à travers des groupes d'enfans, des jeux desquels j'avais été si souvent l'indolent spectateur, et je sautai par-dessus le ruisseau, comme si c'eût été le Styx, et que j'eusse été une ombre qui, bravant l'autorité de Pluton, s'échappait du lac des Limbes (1). Ce ne fut pas sans peine que mon ami m'empêcha de courir comme un fou dans la rue; et en dépit de son hospitalité et des bontés dont il me combla pendant un ou deux jours, je ne fus complètement heureux que lorsque je me trouvai à bord d'un petit bâtiment (2) de Leith, descendant le

(1) *Limbes*, frontières de l'enfer, l'enfer lui-même. Le *limbo lake* est une expression de Spencer dans la *Reine des Fées*. — Éd.

(2) A smack. — Éd.

Frith grace à un bon vent, et faisant claquer mes doigts en voyant disparaître la montagne d'Arthur's Seat, dans le voisignage de laquelle j'avais forcément habité si longtemps.

Mon projet n'est pas de retracer en détail les événemens successifs de ma vie. Je m'étais tiré, ou, pour mieux dire, j'avais été tiré par mes amis des ronces et des épines des lois; mais, comme le bélier de la fable, j'y avais laissé une grande partie de ma toison. Il me restait pourtant quelque chose; j'étais dans l'âge propre au travail, et, comme ma bonne mère avait coutume de le dire, qui vit, peut vivre. La sévère nécessité donna à mon âge mûr cette prudence que ma jeunesse n'avait pas connue. Je fis face aux dangers, j'endurai les fatigues, je passai dans des pays étrangers, et je prouvai que j'étais véritablement de cette nation dont la patience dans le travail et le mépris de la vie ont passé en proverbe (1). L'indépendance, comme la liberté pour le berger de Virgile, arriva un peu tard (2); mais elle arriva enfin, sans apporter à sa suite une grande affluence, mais en m'assurant de quoi figurer décemment dans le monde pendant le reste de ma vie, engager mes cousins à être civils à mon égard, et faire dire aux commères : — Je voudrais bien savoir qui le vieux

(1) Sir Walter Scott a cité plusieurs fois les vers de Gray,

An iron race, etc.
Une race de fer, etc.

Éd.

(2) *Libertas quæ sera tamen respexit inertem,*
Candidior postquam tondenti barba cadebat :
Respexit tamen et longo post tempore venit, etc.

Virg. Églogue I.

Croft sera son héritier! Il faut qu'il ait amassé quelque chose, et je ne serais pas surprise que ce quelque chose ne fût plus considérable qu'on ne le pense.

Mon premier mouvement, à mon retour dans le pays natal, fut de courir chez mon bienfaiteur, le seul être qui eût pris intérêt à moi quand je m'étais trouvé dans la détresse. C'était un preneur de tabac, et je m'étais fait un point d'honneur de mettre de côté *ipsa corpora* de la première vingtaine de guinées que j'avais pu épargner, et de les métamorphoser en une tabatière aussi élégante que Rundell et Bridges (1) pourraient en fabriquer une. Impatient d'en faire le transfert à celui à qui je la destinais, je la mis, pour plus de sûreté, dans la poche de la doublure de mon gilet, et je courus vers sa maison située dans — Square. Quand je commençai à en voir la façade, un sentiment d'alarme m'arrêta. J'avais été si long-temps absent d'Écosse; mon ami avait quelques années de plus que moi; il pouvait donc avoir été appelé dans la congrégation des justes. Je fis une halte, et je considérai la maison, comme si son extérieur eût pu me fournir des conjectures plausibles sur la situation de ceux qui l'habitaient. Je ne sais pas par quel hasard toutes les fenêtres d'en bas étaient fermées; je n'entendais aucun bruit dans l'intérieur, et ces circonstances augmentèrent encore mes pressentimens sinistres. Je regrettai alors de ne pas avoir pris des informations avant de sortir de l'auberge où je m'étais logé en descendant de la diligence. Mais il était trop tard, et je

(1) Riches joailliers de Londres dont la maison, fort ancienne, existe encore aujourd'hui dans *Fleet-Street*, *City*. — Éd.

me remis en marche pour apprendre les bonnes ou mauvaises nouvelles qui m'attendaient.

La plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés les noms et la profession de mon ami était encore sur la porte; et quand on m'ouvrit, le vieux domestique me parut beaucoup plus vieux qu'il n'aurait dû l'être d'après le temps qu'avait duré mon absence. — Votre maître est-il chez lui? demandai-je en me présentant pour entrer.

— Oui, monsieur, répondit John en se plaçant de manière à me barrer le passage, il est chez lui, mais...

— Mais il n'y est pas, dis-je. Je me rappelle votre ancienne phrase, John. Allons, j'entrerai dans sa chambre, et je lui écrirai un mot.

John était évidemment embarrassé par mon air familier. Il voyait que j'étais quelqu'un dont il aurait dû se souvenir, mais en même temps il était évident qu'il ne me reconnaissait nullement.

— Mon maître est chez lui, monsieur; il est dans sa chambre, mais...

Je ne lui laissai pas le temps de finir sa phrase, et, l'écartant doucement, je pris le chemin de son appartement, qui m'était bien connu. Une jeune dame en sortit, ayant l'air un peu troublée à ce qu'il me parut, et elle dit : — Qu'y a-t-il donc, John?

— C'est monsieur qui insiste pour voir mon maître, miss Nelly.

— C'est un ancien ami qui lui a de grandes obligations, lui dis-je, et qui, à son retour des pays étrangers, n'a rien eu de plus pressé que de venir voir son respectable bienfaiteur.

— Hélas! monsieur, me répondit-elle, mon oncle serait sans doute charmé de vous voir, mais...

On entendit dans l'intérieur de l'appartement un bruit qui semblait produit par la chute de quelque vase d'argent ou de porcelaine, et au même instant la voix de mon ami appela sa nièce avec un accent de colère. Elle entra à la hâte dans la chambre, et j'en fis autant; mais ce fut pour y voir un spectacle si triste, que la vue de mon bienfaiteur enveloppé dans un linceul m'aurait offert en comparaison une scène de bonheur.

Le grand fauteuil garni de coussins, les jambes étendues et entourées de flanelle, l'ample robe de chambre et le bonnet de nuit, annonçaient une maladie; mais l'œil éteint, cet œil jadis plein de feu; la lèvre pendante, cette lèvre dont la dilatation et la compression donnaient tant d'expression à sa physionomie animée; le bégaiement de cette langue dont jadis l'éloquence avait souvent dirigé l'opinion des sages à qui il s'adressait; tous ces tristes symptômes prouvaient que mon ami était dans la cruelle situation de ceux en qui le principe de la vie a malheureusement survécu à celui de l'intelligence. Il me regarda un instant, mais il parut oublier aussitôt ma présence, et il continua, lui qui avait été le plus poli et le mieux élevé des hommes, à balbutier des reproches inintelligibles, mais violens, contre sa nièce et son domestique, parce qu'il avait laissé tomber lui-même une tasse à thé, en voulant la placer sur une table qui était à son côté. La colère prêta à ses yeux un feu momentané, mais les mots lui manquaient pour s'expliquer aussi énergiquement qu'il l'aurait voulu, tandis que ses regards se fixaient alternati-

vement sur sa nièce, sur son domestique et sur la table, cherchant à faire entendre qu'on l'avait placée trop loin de lui, quoiqu'elle touchât à son fauteuil.

La jeune personne, dont la physionomie avait naturellement cet air de résignation que les peintres donnent à une madone, écoutait ses reproches impatiens avec la plus humble soumission, et elle imposa silence au domestique, qui, n'étant pas retenu par la même délicatesse, aurait voulu commencer à se justifier. Peu à peu le son doux et aimable de sa voix tranquillisa mon ami, et calma son irritation sans motif.

Elle jeta sur moi un regard qui me disait : — Vous voyez tout ce qui reste de celui que vous nommez votre ami. Ce regard semblait dire aussi : — En demeurant ici plus long-temps, vous ne pouvez qu'ajouter à l'affliction générale.

— Pardon, ma jeune dame, lui dis-je aussi distinctement que mes larmes me le permirent; j'ai de grandes obligations à votre oncle. Mon nom est Croftangry.

— Ah! Seigneur Dieu! Et moi qui ne vous ai pas reconnu, M. Croftangry! s'écria John. Oui, oui, je me souviens que mon maître a eu bien du travail pour votre affaire. Je l'ai entendu me demander de nouvelles chandelles après minuit sonné, et se remettre à votre besogne. Il a toujours bien parlé de vous, M. Croftangry, quoi qu'aient pu en dire les autres.

— Taisez-vous, John, dit la jeune dame d'un ton un peu sec; et s'adressant ensuite à moi, elle ajouta : — Je suis sûre qu'il doit vous être pénible, monsieur, de voir mon oncle dans cet état. Je sais que vous êtes son ami, car je l'ai entendu parler de vous, et témoigner sa sur

prise de n'avoir jamais reçu de vos nouvelles. — C'était un nouveau trait enfoncé dans mon cœur; mais elle continua : — Je ne sais réellement pas s'il est à propos que..... Si mon oncle vous reconnaissait, ce que je crois à peine possible, il serait fort affecté; et le docteur dit que toute agitation..... Mais voici le docteur, et il vous donnera lui-même son opinion.

Le docteur entra. C'était un homme de moyen âge quand je l'avais quitté, et je retrouvais en lui un vieillard. Mais c'était toujours le même bon Samaritain, faisant du bien partout où il passait, et croyant que la bénédiction du pauvre, comme récompense des soins qu'il donnait à ses semblables, était aussi précieuse que tout l'or du riche.

Il me regarda avec étonnement, mais la jeune dame lui dit un mot pour me présenter à lui, et comme nous avions eu autrefois quelques rapports ensemble, j'achevai la reconnaissance. Il me remit parfaitement, et me dit qu'il connaissait les motifs que j'avais pour prendre un vif intérêt au sort de son malade. M'ayant tiré à part, à quelque distance de la nièce de mon ami, il me rendit un compte fort triste de la situation de ce dernier. — Le flambeau de sa vie, me dit-il, ne donnait plus qu'une lueur faible et tremblante; il était possible qu'il jetât encore un éclat momentané, quoiqu'il ne s'y attendît guère; mais espérer davantage était impossible. Il s'avança alors vers son malade, et lui fit quelques questions. Mon pauvre ami parut reconnaître une voix qui lui était familière, la voix d'un ami; mais il n'y répondit qu'en balbutiant, et d'une manière vague.

La jeune dame s'était retirée à son tour, quand le

docteur s'était approché du malade. — Vous voyez sa situation, dit le docteur en s'adressant à moi. J'ai entendu notre pauvre ami, dans un des plus éloquens de ses plaidoyers, faire la description de cette maladie, qu'il comparait aux tortures inventées par Mézence (1) quand il enchaînait l'homme vivant au cadavre du mort. — L'ame, disait-il, est confinée dans sa prison de chair, et quoiqu'elle conserve ses facultés naturelles et inaliénables, elle ne peut pas plus en faire usage que le prisonnier enfermé entre quatre murailles ne peut agir librement. Hélas! lui qui savait si bien décrire ce qu'était cette maladie dans les autres, s'y voir lui-même en proie à son tour! Je n'oublierai jamais avec quelle expression et quel ton solennel il faisait la récapitulation des infirmités du paralytique : — l'oreille devenue sourde, l'œil obscurci, les membres impotens, et, suivant les beaux vers de Juvénal,

— Omni
Membrorum damno major dementia, quæ nec
Nomina servorum, nec vultum agnoscit amici (2).

Tandis que le médecin répétait ces vers, une lueur d'intelligence sembla revivre dans l'œil du malade; elle

(1) *Mortua quin etiam jungebat corpora vivis*, etc.
VIRG. Éneid. lib. VIII.

« Comment raconter ces affreux supplices et les actes atroces du tyran? que les dieux en réservent de pareils à lui-même et à sa postérité! Il enchaînait des cadavres à des hommes vivans, etc. »
ÉD.

(2) Et cette démence est pire que la privation douloureuse des membres, qui nous fait oublier les noms de nos serviteurs et le visage d'un ami. — TR.

s'éteignit, se ralluma de nouveau ; il parla plus facilement qu'auparavant, et du ton d'un homme pressé de dire quelque chose qu'il sent qu'il oubliera s'il ne le dit sur-le-champ :

Une question de lit de mort, Docteur ; de lit de mort, — *reductio ex capite lecti.* — Withering contre Wilibus. — Il s'agissait du *morbus sonticus* (1). Je plaidais pour le poursuivant ; — moi et.... et.... comment ! j'oublierai jusqu'à mon propre nom ! — Moi et.... et.... celui qui était le plus spirituel et le plus gai des hommes.

Cette description mit le docteur en état de remplir le blanc, et le malade répéta avec un ton de satisfaction le nom que son médecin venait de prononcer. — Oui, oui, dit-il, justement ; — Harry, — le pauvre Harry ! Ses yeux redevinrent ternes, et il se laissa retomber sur le dos de son fauteuil.

— Vous avez vu notre pauvre ami en faire plus que je n'aurais osé vous le promettre, M. Croftangry, me dit le docteur ; maintenant il faut que j'use des droits que me donne ma profession, pour vous prier de vous retirer. Je suis sûr que miss vous fera avertir s'il se présente un instant où vous puissiez voir son oncle.

Que pouvais-je faire ? Je remis ma carte à la jeune personne ; et prenant dans mon sein mon offrande : — Si mon pauvre ami, lui dis-je d'une voix à peine plus distincte que celle du malade, vous demande d'où vient ceci, nommez-moi, et dites-lui que cette boîte lui est

(1) *Morbus sonticus*, maladie grave. L'épithète latine *sonticus* s'applique dans le langage médical aux maladies qui présentent un caractère de *malignité*. Le *morbus sonticus* est une maladie spéciale décrite par Celse. — Éd.

offerte par le plus obligé et le plus reconnaissant des hommes. Dites-lui que l'or qui la compose a été gagné grain à grain, et amassé avec autant de soin que le fut jamais celui d'un avare, pour cet usage. J'ai fait bien du chemin pour lui apporter ce faible gage de ma reconnaissance; mais, hélas! dans quel état je le retrouve!

Je me retirais à pas lents, après avoir placé la tabatière sur la table. L'œil du malade s'y arrêta, comme celui d'un enfant se fixe sur un jouet brillant; il appela sa nièce, et bégaya quelques questions avec une impatience puérile. Elle lui répéta plusieurs fois, avec la plus grande douceur, qui j'étais, pourquoi j'étais venu, etc. Je me détournai, et j'allais m'éloigner d'une scène si pénible, quand le médecin me mit la main sur le bras. — Attendez, me dit-il, il se fait un changement.

Il s'en faisait un effectivement, et un changement très-marqué. Un faible coloris se répandit sur ses joues pâles et malades; ses traits parurent reprendre cet air d'intelligence qui appartient à la vie; ses yeux s'animèrent, ses lèvres devinrent moins livides. Quittant l'attitude nonchalante dans laquelle il était resté jusqu'alors, il se redressa sur son fauteuil, et se leva sans le secours de personne. Le docteur et le domestique avancèrent pour le soutenir, mais il les repoussa, et ils se contentèrent de se tenir à portée de prévenir tout accident, si les forces qu'il avait recouvrées tout à coup l'abandonnaient aussi soudainement.

— Mon cher Croftangry, me dit-il avec son ancien ton d'amitié, je suis charmé de vous voir de retour; vous me trouvez dans une pauvre santé; mais voici ma petite nièce et le docteur qui ont pour moi tous les

soins possibles. Que Dieu vous protège, mon cher ami! Nous ne nous reverrons plus que dans un meilleur monde.

Je pressai sur mes lèvres la main qu'il me tendait; je la serrai contre mon cœur; j'aurais voulu me jeter à genoux. Mais le docteur laissant le malade avec sa nièce et son domestique, qui rapprochaient de lui son fauteuil, et qui l'aidaient à s'y rasseoir, m'entraîna hors de la chambre.

— Mon cher monsieur, me dit-il, vous devez être satisfait: vous avez vu notre pauvre malade plus semblable à ce qu'il était jadis, qu'il ne l'a été depuis plusieurs mois, et qu'il ne le sera peut-être jamais avant la fin de sa carrière. Toute la faculté n'aurait pu vous promettre cet intervalle lucide. Il faut que je voie si je puis en profiter pour améliorer le système général de sa santé. — Retirez-vous, je vous prie. Ce dernier argument me fit partir sur-le-champ; agité d'une foule de sentimens, tous plus pénibles les uns que les autres.

Quand je fus revenu du choc que m'avait fait éprouver ce cruel désappointement, je renouai peu à peu connaissance avec un ou deux de mes anciens compagnons, qui, quoique infiniment moins intéressans pour mon cœur que mon malheureux ami, servirent pourtant à soulager l'ennui de la solitude. Peut-être répondirent-ils d'autant plus volontiers à mes avances, que j'étais garçon, un peu avancé en âge, récemment arrivé d'un pays étranger, et sinon riche, du moins jouissant d'une indépendance complète.

Quelques personnes me regardaient comme un objet passable de spéculation, et je ne pouvais être à charge à

qui que ce fût. Je fus donc, suivant les règles ordinaires de l'hospitalité à Édimbourg, parfaitement accueilli dans plusieurs familles respectables; mais je ne trouvai personne qui pût remplacer l'ami, le bienfaiteur que j'avais perdu. Il me fallait quelque chose de plus que ce que pouvaient me procurer de simples liaisons de société; et où devais-je le chercher? Était-ce parmi les restes épars de ceux qui avaient autrefois partagé la dissipation de ma vie? Hélas! parmi tous ceux que j'avais aimés, bien des jeunes gens étaient morts, et bien des jeunes filles étaient devenues vieilles :

Many a lad I loved was dead,
And many a lass grown old (1).

D'ailleurs tout ce qui nous attachait les uns aux autres avait cessé d'exister, et ceux de mes anciens amis qui étaient encore dans ce monde menaient une vie bien différente de la mienne.

Les uns étaient devenus avares, et avaient autant de plaisir à épargner une pièce de six pence, qu'ils en avaient eu jadis à dépenser une guinée. Les autres s'étaient fait cultivateurs; ils ne parlaient que de leurs troupeaux, et leur société ne convenait plus qu'à des nourrisseurs de bestiaux. Quelques-uns aimaient encore les cartes, et préféraient risquer un petit jeu plutôt que de rester sans jouer. C'était un goût que je méprisais particulièrement. Hélas! j'avais connu dans mon

(1) Maint jeune ami ne vivait déjà plus.
Mainte beauté n'avait plus sa jeunesse.
Tr.

temps la fureur du jeu. C'est une passion aussi violente que criminelle; mais elle agite, elle intéresse, et je puis concevoir que des ames fortes et énergiques s'y laissent entraîner. Mais passer sa vie à tenir en main des morceaux de carton peint, et à les jeter sur une table couverte d'un tapis vert, sans autre but que de gagner ou de perdre quelques misérables shillings, c'est ce que la folie ou le radotage peuvent seulement rendre excusable. C'est comme si l'on se mettait sur un cheval de bois, sur lequel on peut s'agiter toute la journée sans faire un pas en avant. C'est une espèce de moulin à pied (1) intellectuel, sur lequel vous montez sans cesse, sans jamais vous élever d'un seul pouce. D'après ces observations, mes lecteurs remarqueront que je suis hors d'état de jouir d'un des plaisirs de la vieillesse, qui, quoique Cicéron n'en parle pas (2), n'en est pas moins pour elle une des ressources les plus ordinaires de notre siècle; — un club et une partie de whist.

Pour en revenir à mes anciens amis, quelques-uns fréquentaient les assemblées publiques, comme l'ombre du damoiseau Nash (3), ou de tout autre damoiseau

(1) *Tread-mill*, espèce de machine mise en mouvement par le pied, et fort en usage dans les *pénitentiaires*. — Éd.

(2) Cicero, *de Senectute*. — Tr.

(3) Le mot *Beau* a été remplacé aujourd'hui par celui de *Dandy* et quelques autres. L'Angleterre est peut-être le pays où la mode exerce l'empire le plus tyrannique. L'opposition contre son *omnipotence* est représentée par quelques originaux (*eccentric characters*), mais qui forment bientôt eux-mêmes une secte dans laquelle diminue chaque jour l'originalité individuelle. Dans les annales du beau monde (ou, si l'on veut, du monde des *Beaux*)

remontant à un demi-siècle en arrière, laissé à l'écart par une jeunesse qui s'en moquait, et faisant pitié aux gens de leur âge. Enfin ceux-ci donnèrent dans la dévotion, comme le disent les Français, et ceux-là, je le crains bien, se donnèrent au diable. Quelques-uns trouvèrent des ressources dans les sciences et les belles-lettres. Un ou deux devinrent des philosophes en miniature, s'at-

il est peu d'illustrations comparables à celles de Beau Nash, surnommé le roi de Bath (mort très-âgé en 1761.) Jusqu'à sa trentième année, Nash avait mené une vie d'expédiens, et sa principale ressource était le jeu. Lorsque Bath commença à être fréquenté par les personnages de distinction, sur la recommandation de plusieurs médecins fameux, on vint chercher à Bath (comme dans tous les établissemens d'eaux thermales) le plaisir encore plus que la santé; mais la salubrité des eaux étant le prétexte du rendez-vous des baigneurs, l'alarme fut grande dans la ville lorsqu'un célèbre docteur, courroucé de quelque affront qu'il y avait reçu, publia contre Bath un pamphlet dans lequel il menaçait *de jeter un crapaud dans les bains*. Nash déclara qu'il charmerait le crapaud du docteur, comme on charme la tarentule, par la musique: en effet, nommé directeur des bals et des soirées, il parvint à faire de Bath une ville d'enchantemens et de fêtes. Régulateur suprême de la mode, Nash était l'oracle de tous ceux qui voulaient plaire: il fixait le nombre de contredanses de chaque jour, comme il proscrivait tel ou tel costume des réunions où il présidait. La princesse Amélie elle-même ne put un jour faire prolonger le bal au-delà de onze heures: — Les lois de Bath, dit Nash, sont inviolables comme celles de Lycurgue. Beau Nash, traité en souverain, avait sa cour, ses levers, ses flatteurs, ses bouffons, ses poëtes à dédicaces; et la ville de Bath, reconnaissant qu'elle devait à son influence son accroissement de prospérité, lui érigea une statue entre celles de Pope et de Newton.

Le sceptre de la mode a été tenu de nos jours par Brummel, cité dans les *Conversations de lord Byron*. — ÉD.

tachèrent aux yeux des microscopes, et se rendirent familiers avec les expériences à la mode. Il y en eut qui se livrèrent à la lecture, et je fus de ce nombre.

Quelque chose de repoussant dans la société qui m'entourait, quelques souvenirs pénibles des fautes et des folies de ma jeunesse, quelque mécontentement contre la génération actuelle, me portèrent à l'étude des antiquités, et particulièrement de celles de mon propre pays. Si je puis me déterminer à continuer le présent ouvrage, le lecteur pourra probablement juger si j'ai fait quelques progrès utiles dans l'étude des anciens temps.

Je dus en partie mon goût pour cette étude aux conversations que j'eus avec mon digne homme d'affaires, M. Fairscribe (1), dont j'ai déjà parlé comme ayant secondé les efforts de mon estimable ami, en amenant à une heureuse fin la cause dont dépendaient ma liberté et ce qui restait de ma fortune. Il m'avait accueilli de la manière la plus obligeante à mon retour. Sa profession l'occupait trop pour que je me permisse de le déranger souvent, et peut-être son esprit était-il trop habituellement engagé dans le labyrinthe des lois pour en sortir volontiers. En un mot, ce n'était pas un homme qui eût des connaissances générales et étendues, comme mon pauvre ami; c'était un homme de loi dans toute la force du terme, mais habile et estimable. Quand mon domaine fut vendu, il garda par-devers lui quelques anciens titres, qu'il jugea devoir être plus importans pour le représentant de l'ancienne famille que pour

(1) M. Beauscribe. — Éd.

le nouvel acquéreur. Lorsque je revins à Édimbourg, où je le trouvai exerçant encore la profession à laquelle il faisait honneur, il m'envoya la vieille Bible de famille qui était toujours sur la table de mon père, deux ou trois autres volumes vermoulus, et deux sacs de peau de mouton pleins de papiers et de parchemins qui n'avaient rien de séduisant pour la curiosité.

La seconde fois que je partageai le dîner hospitalier de M. Fairscribe, je ne manquai pas de lui faire les remerciemens que méritait cette attention; et je les proportionnai à la valeur que je savais qu'il attachait à de pareilles choses, plutôt qu'à l'intérêt que j'y prenais moi-même. Mais la conversation étant tombée sur ma famille, dont les domaines se trouvaient autrefois dans l'Upper-ward de Clydesdale (1), un sentiment de curiosité s'éveilla peu à peu en moi; et quand je fus rentré dans ma chambre solitaire, la première chose que je fis fut de chercher une généalogie, ou espèce d'histoire de la famille ou de la maison de Croftangry, jadis de Croftangry et ensuite de Glentanner. Les découvertes que je fis enrichiront le chapitre suivant.

(1) Le comté de Lanark ou Clydesdale (Voyez la *onzième liv. des Vues pittoresques d'Écosse*) est partagé en trois divisions ou *wards*. L'Upperward, ou la division supérieure, a pour chef-lieu Lanark; le Middle-ward, ou ward du milieu, a la ville d'Hamilton pour point central; enfin le Lower-ward, ou division inférieure, s'étend autour de Glascow. — Éd.

CHAPITRE II.

« Mais tous ces biens, cher Swift, que sont-ils ? Je les voi
» Passer de Pierre à vous, de vous venir à moi. »

Pope.

— Croftangry, Croftandrew, Croftanridge, Croftandgrey, car telles sont les diverses manières dont ce nom a été orthographié, est un nom bien connu comme celui d'une famille d'une grande antiquité. On dit que le roi Milcolumb, ou Malcolm (1), le premier de nos princes écossais qui passa le Frith de Forth (2), habita et occupa un palais à Édimbourg, et que là il eut à son service un homme vaillant dont l'emploi était

(1) Roi du dixième siècle. — Éd.

(2) Le golfe d'Édimbourg. — Éd.

de veiller sur le *croft*, c'est-à-dire les terres à grains qu'on cultivait pour la maison du roi, et qu'on nommait pour cette raison *croft-an-ri*, ou *terres à grains du roi*, lequel endroit, quoique maintenant couvert de bâtimens, s'appelle encore aujourd'hui Croftangry, et est situé près du palais du roi. Attendu que quelques-uns de ceux qui portent ce nom ancien et honorable pourraient prendre ombrage de ce qu'il tire son origine de la culture de la terre, qu'on regarde comme une occupation servile, nous leur rappellerons que nous devons honorer la bêche et la charrue, étant tous descendans de notre père Adam, dont le destin fut de cultiver la terre après sa transgression et sa chute.

Nous avons aussi des témoignages, tant dans l'Écriture Sainte que dans l'histoire profane, du respect qu'on avait pour la profession du labourage dans les anciens temps, puisque des Prophètes furent tirés de la charrue et qu'on y allait chercher de grands capitaines pour défendre leur pays, comme Cincinnatus et tant d'autres, qui n'en combattirent pas moins vaillamment l'ennemi commun, quoique leurs mains eussent été occupées à tenir le manche de la charrue, et que leur science belliqueuse se fût bornée à conduire des bœufs et des chevaux.

— Pareillement il y a plusieurs familles honorables qui maintenant font partie de notre noblesse écossaise et qui se sont élevées plus haut dans les honneurs du monde, que ne l'a fait cette maison de Croftangry, et qui ne rougissent pas de porter sur leur écusson, et parmi les emblèmes de leurs dignités, les outils et instrumens dont se sont servis leurs ancêtres en labourant

la terre, ou, comme le poète Virgile l'appelle éloquemment, en domptant le sol. Et il n'y a nul doute que cette ancienne maison de Croftangry, pendant qu'elle continua à porter ce nom, n'ait produit beaucoup de dignes et illustres patriotes, dont je me dispense de citer les noms pour le présent, mon intention étant, si Dieu me prête vie pour remplir ce pieux *officium*, ou devoir, de reprendre la première partie de ma narration concernant la maison de Croftangry quand je pourrai produire tout au long les preuves et témoignages historiques des faits que j'alléguerai, vu que les discours, quand ils ne sont pas soutenus par des preuves, sont comme de la graine semée sur un rocher aride, ou comme une maison construite sur des sables mouvans et perfides. —

Là je m'arrêtai pour reprendre haleine, car le style de mon grand-père, auteur de cet ouvrage remarquable, était un peu long (1), comme le disent nos bons amis les Américains. Dans le fait je réserve le surplus de cette pièce intéressante jusqu'à ce que je puisse être admis dans le club Bannatyne (2); et alors je me propose d'en donner une édition, dont le nombre d'exemplaires sera limité conformément aux réglemens de cette société savante, avec un autographe du manuscrit, embelli des armoiries de la famille, avec tous leurs quartiers; et pour devise, une noble renonciation à tout orgueil de

(1) Lenghthy, *verbeux*. Cet adjectif n'existe pas dans les dictionnaires anglais; les Américains l'ont fait dériver du substantif *lenght*, *longueur*, étendue; d'où la remarque de M. Croftangry. Éd.

(2) Club d'antiquaires. — Éd.

famille, exprimée par les mots : *Nos hæc novimus esse nihil,* ou *Vix ea nostra voco* (1).

En attendant, pour dire la vérité, je ne puis m'empêcher de soupçonner que, quoique mon digne aïeul eût épuisé tout son souffle pour gonfler la dignité de sa famille, nous ne nous sommes, dans le fait, jamais élevés au-dessus de la classe mitoyenne des propriétaires. Le domaine de Glentanner passa dans notre famille par suite du mariage d'un de mes ancêtres avec Tib Sommeril, fille de cette noble maison que les Anglais appellent Sommerville, mais procréée, à ce que j'ai lieu de craindre, sur ce que mon grand-père appelle — le côté scabreux de la courte-pointe (2). Son mari Gilbert fut tué en combattant, comme le dit l'*inquisitio post mortem*, — *Sub vexillo regis apud prælium juxtà Branxton*, près Flodden-Field (3).

Nous supportâmes notre part d'autres calamités nationales. — Nous fûmes frappés de confiscation, comme sir John Colville de La Vallée, pour avoir suivi ceux qui étaient au-dessus de nous au champ de bataille de Langside (4). — Dans le temps des persécutions des derniers Stuarts, nous fûmes condamnés à de fortes amendes pour avoir caché et nourri des ministres de notre communion. — Peu s'en fallut même que nous

(1) *Nous savons que ce n'est rien*, ou, *nous ne pouvons guère appeler ces choses-là nôtres*. — Tr.

(2) Nous disons quelquefois en français : *se marier derrière l'église*. — Éd.

(3) Comme le dit le rapport fait après la bataille : Sous le drapeau du roi, près de Branxton et de Flodden-Field. — Tr.

(4) Bataille où Marie Stuart fut vaincue, ce qui la força de se réfugier en Angleterre. Voyez le dernier chapitre de l'*Abbé*. — Éd.

n'ayons fourni un martyr au calendrier du Covenant, en la personne du père de l'historien de notre famille. Cependant, comme le dit le manuscrit, — Il sauva la gerbe des dents de la jument, et consentit à accepter les conditions de pardon que lui offrit le gouvernement en signant une promesse de ne plus lui donner pareil sujet d'offense. Mon grand-père passe aussi légèrement qu'il le peut sur cette apostasie de mon bisaïeul, et il se console en attribuant ce manque de résolution au désir que son père avait d'empêcher le naufrage du nom de son ancienne famille, et la confiscation de ses biens et héritages.

—Et véritablement, ajoute le vénérable compilateur, — comme, grace à Dieu, on voit rarement en Écosse de ces voluptueux qui se font un Dieu de leur ventre, ou assez dénaturés pour manger dans la débauche et la dissolution le patrimoine que leur ont légué leurs ancêtres, de manière à être obligés, comme l'enfant prodigue, à en venir aux restes de l'auge aux pourceaux; et comme j'ai encore moins à craindre qu'il se trouve dans ma propre famille quelqu'un de ces Nérons dénaturés, capables de dévorer leur propre substance par pure gloutonnerie, et en vrais pourceaux d'Épicure, je n'ai besoin que d'avertir mes descendans de ne pas se mèler trop à la hâte de ces changemens qui surviennent dans le gouvernement et dans la religion, et qui, comme nous l'avons montré plus d'une fois, ont été sur le point d'entraîner vers sa ruine cette pauvre maison de Croftangry. Ce n'est pourtant pas que je voulusse que mes héritiers restassent tout-à-fait les bras croisés quand l'église et le roi les rappelleront à leur secours; mais je

préférerais qu'ils attendissent que des gens plus riches et plus puissans leur donnassent l'exemple, afin qu'ils eussent une meilleure chance d'avoir le dessus dans la lutte; ou que, s'ils succombaient, les vainqueurs trouvant un plus noble gibier pour s'engraisser, pussent, comme des faucons bien repus, épargner les oisillons. —

Il y avait dans cette conclusion quelque chose qui, à la première lecture, me piqua extrêmement, et je fus assez dénaturé pour maudire tout ce raisonnement, comme ne contenant que de pitoyables sornettes et le bavardage insignifiant d'un vieux radoteur. Mon premier mouvement fut même de jeter le manuscrit au feu, d'autant plus qu'il me rappelait d'une manière peu flatteuse la perte des biens de ma famille, auxquels le compilateur de cette histoire était si fortement attaché, perte arrivée précisément de la manière qui avait encouru sa réprobation. Il me semblait même, pour achever de m'aigrir, que ce coup d'œil jeté sur l'avenir, par un homme nullement doué de prescience, puisqu'il ne pouvait prévoir la folie d'un de ses descendans, qui dissiperait en quelques années tout son héritage en se livrant à des dépenses extravagantes, était un sarcasme lancé contre moi personnellement, quoiqu'il eût été écrit cinquante à soixante ans avant ma naissance.

Un peu de réflexion me fit rougir de ce mouvement d'impatience, et en observant avec quelle main nette et lisible, quoique un peu tremblée, ce manuscrit était tracé, je ne pus m'empêcher de penser, suivant une opinion que j'ai entendu soutenir sérieusement, qu'on

peut tirer de l'écriture d'un homme quelques conjectures sur son caractère. Cette écriture nette, mais petite et serrée, annonçait un homme dont la conscience était bonne, qui savait maîtriser ses passions, et qui, pour me servir de sa propre expression, marchait dans la voie droite; mais elle indiquait aussi de la petitesse d'esprit, des préjugés invétérés, et elle faisait même concevoir l'idée d'un certain degré d'intolérance, que l'auteur devait peut-être moins à la nature qu'à l'éducation. Les passages de l'Écriture et des classiques, cités avec plus de profusion que de jugement, et écrits en grosses lettres pour en faire ressortir l'importance, démontraient cette sorte particulière de pédantisme qui regarde toujours comme irrésistible tout argument appuyé sur une citation. Ensuite les lettres capitales, ornées de traits de plume et de fleurons, qu'on voyait au commencement de chaque alinéa, de son nom de famille et de ceux de ses ancêtres, chaque fois qu'il avait occasion de les écrire, n'exprimaient-elles pas clairement l'esprit d'orgueil et d'importance avec lequel l'auteur avait entrepris sa tâche et s'en acquittait? Je me persuadai que ce manuscrit était une peinture si parfaite de mon aïeul, que, si je le détruisais, ce serait commettre un aussi grand sacrilège que de déchirer son portrait, et même de troubler ses restes dans son cercueil. Je pensai un moment à en faire présent à M. Fairscribe; mais ce maudit passage où il était question de l'enfant prodigue et de l'auge aux pourceaux! — Enfin je décidai qu'autant valait l'enfermer dans mon bureau; et je le fis avec la ferme intention de ne plus y jeter les yeux.

Je ne sais comment cela se fit, mais le fait est que je pris le sujet plus à cœur que je ne croyais pouvoir le faire, et je me trouvais occupé presque constamment à lire des descriptions de fermes qui ne m'appartenaient plus, et de bornes servant à séparer les propriétés des autres. L'amour du *natale solum*, si Swift a eu raison de traduire ces mots par — Biens de famille, — commença à s'éveiller dans mon cœur; les souvenirs de ma jeunesse n'y ajoutant guère que ce qui avait rapport aux plaisirs de la chasse. Une carrière de dissipation n'est pas favorable pour acquérir le goût des beautés de la nature; encore moins pour se rendre familières des idées d'un genre sentimental, qui nous attachent aux objets inanimés dont nous sommes entourés.

J'avais fort peu songé à mes biens tandis que j'en jouissais et que je les dilapidais, ou du moins je n'y avais songé que comme offrant le matériel grossier d'où une certaine classe de créatures inférieures appelées fermiers ou locataires étaient obligés de tirer, en plus grande quantité qu'ils ne le faisaient réellement, un certain produit nommé fermages ou loyers, destiné à fournir à mes dépenses. Tel était le point de vue général sous lequel je les envisageais. Si je descendais aux détails, je me souvenais que Garval-Hill était une colline offrant un excellent pâturage pour élever de jeunes chevaux et les exercer au galop, — que Minion-Burn produisait les plus belles truites jaunes du pays, — que Seggy-Cleugh était sans égal pour les bécasses, —que les marais de Ben-Gibbert étaient favorables pour la chasse de tous les oiseaux aquatiques, — et que la fontaine limpide appelée Harper's-Well offrait le breu-

vage le plus délicieux qu'on pût trouver quand on avait passé la matinée à courir le renard avec des voisins. Cependant ces idées rappelaient par degrés des tableaux dont j'avais appris depuis ce temps à apprécier le mérite, — des scènes de solitude silencieuse, et d'immenses marécages, qui, suivant les ondulations des montagnes, n'entendaient que le sifflement du pluvier ou le chant du coq de bruyère, — des ravins descendant le long de la rampe de montagnes couvertes d'arbres plantés par la nature, et qui, le long du sentier tracé par les bergers et les enfans qui vont chercher les noisettes, devenaient graduellement plus larges et plus profonds pour offrir un lit au ruisseau, bordé tantôt par des bancs de terre escarpés, tantôt par des rochers arides dont le sommet se couronnait pourtant de chênes, de sorbiers et de coudriers, — spectacle d'autant plus satisfaisant pour les yeux, que la nature de la contrée d'alentour ne faisait pas espérer ce beau paysage.

Je me souvenais aussi de ces îles aussi belles que fertiles, offrant des plaines bien nivelées entre les rives bien boisées de la superbe Clyde, dont les eaux ayant la couleur de l'ambre le plus pur, ou plutôt la teinte des cailloux appelés *cairngorum* (1), se précipitent sur des nappes de rochers et des lits de sable, et inspirent une sorte de terreur, à cause du petit nombre de gués trompeurs qui s'y trouvent, et qui occasionent souvent de funestes accidens, devenus pourtant moins fréquens depuis les nouveaux ponts. Ces îles formées par alluvion

(1) Du nom d'une montagne d'Écosse appelée Cairngorum ou Cairngorn. — Éd.

étaient fréquemment bordées d'un triple ou quadruple rang d'arbres énormes qui en dessinaient avec grace les limites, et qui plongeaient leurs longs rameaux dans le lit écumant du fleuve; — je me rappelais encore d'autres endroits que le vieux chasseur désignait comme le repaire de redoutables chats sauvages, comme le lieu où la tradition disait que le noble cerf avait été mis aux abois, ou comme le théâtre sur lequel des héros, dont la valeur n'était pas moins oubliée maintenant, avaient été tués, disait-on, soit par trahison, soit dans une bataille.

On ne doit pas supposer que ces paysages si finis soient devenus visibles aux yeux de mon imagination, comme ceux que présentent les décorations d'un théâtre le deviennent quand la toile se lève; j'ai déjà dit que pendant tout le temps qu'avait duré ma dissipation, je n'avais vu les campagnes qui m'environnaient qu'avec les yeux du corps, sans avoir recours à ceux de l'esprit: ce ne fut que fragment par fragment, comme un enfant apprend sa leçon, que je commençai à me rappeler toutes les beautés de la nature qui m'avaient autrefois entouré dans la demeure de mes pères. Il faut qu'un goût naturel pour ces beautés fût resté caché au fond de mon cœur, et que s'étant développé pendant que j'étais en pays étranger il devînt une passion favorite, qui, se retournant peu à peu dans l'intérieur, mît à contribution les trésors négligés que ma mémoire avait accumulés involontairement, mais qu'aujourd'hui, excitée, elle s'empressa de recueillir et de compléter.

Je regrettai alors plus amèrement que jamais d'avoir

été forcé par mes extravagances à vendre les domaines de ma famille; je voyais que les soins qu'ils auraient exigés et les améliorations que j'aurais pu y faire auraient agréablement occupé mes loisirs, dont je ne faisais usage que pour réfléchir péniblement à des maux sans remède, ce qui ne servait qu'à accroître mon dépit inutile.

— Si je m'étais réservé une seule ferme, dis-je un jour à M. Fairscribe, quelque petite qu'elle fût, j'aurais du moins une habitation que je pourrais appeler ma maison, une occupation que je pourrais nommer des affaires.

— Cela aurait pu s'arranger, répondit M. Fairscribe; et quant à moi je penchais à garder le manoir principal, ses dépendances, et quelques-uns des vieux acres de la famille; mais M. — et vous, vous pensâtes que l'argent comptant serait plus utile.

— Vous avez raison, mon digne ami; mais à cette époque j'étais un extravagant, je ne m'imaginais pas pouvoir m'abaisser à être Glentanner avec un revenu de deux ou trois cents livres, après avoir été Glentanner avec deux ou trois mille livres de rente. J'étais alors un laird écossais, fier, enfant gâté, ignorant, dissipé, ruiné; et croyant avoir perdu mon importance imaginaire, je m'inquiétais fort peu de perdre promptement et complètement tout ce qui pourrait la rappeler à mon souvenir et à celui des autres.

— Et il paraît qu'à présent vous avez changé d'avis. Fort bien! Il est rare que la fortune nous présente de nouveau une occasion que nous avons laissé échapper; je crois pourtant qu'elle peut vous permettre la révision de cette affaire.

— Que voulez-vous dire, mon cher ami.

— Rien ne porte malheur comme d'assurer une chose sans être bien sûr de son fait. Il faut que je jette un coup-d'œil sur une liasse de journaux, et demain matin vous recevrez de mes nouvelles. — Allons, servez-vous; j'ai vu le temps où vous remplissiez mieux votre verre.

— Et vous le verrez encore, lui dis-je en me versant ce qui restait de notre bouteille de bordeaux; le vin est capital (1), il faut que notre toast y réponde. — A votre coin du feu, mon bon ami. — Et maintenant nous demanderons une ballade écossaise, sans ornemens étrangers, à ma petite syrène, miss Kattie.

Le lendemain je reçus de M. Fairscribe un paquet contenant un journal. Parmi les annonces qui s'y trouvaient j'en remarquai une qui avait été marquée d'une croix pour attirer mon attention, et je lus avec beaucoup de surprise ce qui suit.

DESIRABLE ESTATE FOR SALE (2).

DÉSIRABLE DOMAINE A VENDRE.

— Par ordre des lords du conseil et des sessions, sera exposé en vente dans la nouvelle salle des sessions à Édimbourg, le mercredi 25 novembre 18, — tous et un chacun les biens composant la baronnie de Glentanner, maintenant appelée Castle-Treddles, située dans le Middle-Ward de Clydesdale, comté de Lanark, avec

(1) Excellent. — Éd.

(2) Style ordinaire des avertissemens. — Éd.

les dîmes, presbytère, vicariat, droit de pêche dans la Clyde, futaies, taillis, marais, bruyères, pâturages, — etc., etc., etc.

L'annonce faisait valoir les avantages du sol, la situation du manoir, les beautés naturelles des environs, la possibilité d'améliorer les terres, sans oublier la circonstance que c'était un domaine de franc-aleu, susceptible, comme un polype, d'être divisé de manière à donner deux, trois, et même, avec un peu d'aide, quatre votes pour la nomination des membres du parlement (1), avec l'insinuation que, lors des prochaines élections, la place de représentant du comté serait contestée entre deux puissantes familles. La mise à prix d'après laquelle — tous et un chacun les biens de ladite baronnie — devaient être vendus, était trente fois le revenu qu'ils produisaient, ce qui était environ un quart de plus qu'ils n'avaient rapporté lors de la dernière vente. Cette circonstance, dont on parlait, à ce que je suppose, pour prouver la possibilité de nouvelles améliorations, aurait pu faire quelque peine à un autre; mais, qu'il me soit permis de parler de moi-même avec vérité en bien comme en mal, je n'en fus aucunement fâché. Je fus seulement piqué que Fairscribe, qui connaissait d'une manière générale la portée de mes moyens, m'eût condamné au supplice de Tantale en m'apprenant que l'ancien domaine de ma famille était à vendre, quand il devait savoir que le prix en était au-dessus de ma fortune actuelle.

Une lettre qui tomba du paquet sur le tapis attira

(1) Par une subdivision fictive de la propriété, on peut multiplier en Écosse le nombre des électeurs. — Ed.

mes yeux et me donna la clef de l'énigme. Un client de M. Fairscribe, un capitaliste, pensait à acheter Glentanner, uniquement comme placement d'argent. Il était même invraisemblable qu'il vît jamais ce domaine; et le prix s'en élevant de quelques mille livres au-delà de l'argent comptant dont il voulait disposer, ce riche accommodant désirait faire cette acquisition de concert avec quelqu'un qui voudrait en avoir une ferme détachée; il consentait même à lui laisser la partie du domaine la plus désirable sous le rapport de la beauté, pourvu que le prix en fût fixé en conséquence. M. Fairscribe me disait dans sa lettre qu'il veillerait à ce que je ne fusse pas trompé à cet égard, et que si je désirais réellement faire cette acquisition, je ferais bien d'aller visiter les lieux, me conseillant en même temps de garder un strict incognito, avis assez superflu puisque je suis naturellement d'un caractère réservé et peu communicatif.

CHAPITRE III.

« Chantez donc la messagerie,
» Et ne craignez pas qu'on en rie
» Si quelqu'un vous y voit monter.
» Laissez-vous-y bien cahoter
» Tandis que la voiture avance,
» Et qu'en sifflant,
» Et qu'en fouettant,
» Le cocher de la diligence
» Vous fait aller tambour battant. »

Farquhar.

Couvert d'un surtout gris qui avait vu du service, un castor blanc sur ma tête, et un fort bambou des Indes à la main, la semaine suivante me vit sur l'impériale d'une diligence partant pour les comtés de l'ouest.

J'aime les diligences et je les déteste : je les aime parce que je les trouve commodes ; mais je les déteste

parce qu'elles sont cause que chacun court les grands chemins, au lieu de rester tranquillement occupé à ses affaires, et de conserver l'empreinte originale du caractère que la nature ou l'éducation peuvent lui avoir donné. Les voyageurs partent; ils vont se frotter les uns aux autres dans la voiture cahotante, jusqu'à ce qu'il ne reste pas entre eux plus de différence qu'entre des shillings dont l'usage a effacé l'empreinte (1). Même avec leurs perruques et leurs redingotes à la mode du pays de Galles, ils sont tous les mêmes, chacun d'eux n'a pas un caractère plus original que d'être, comme le garçon les appelle, un membre de la compagnie de la Messagerie du Nord.

Digne M. Piper, le meilleur des entrepreneurs qui aient jamais fourni quatre haridelles rétives pour l'usage du public, je vous bénis quand je me mets en voyage; les voitures commodes que vous fournissez rendent sûres, agréables et peu coûteuses les communications entre Johny Groat's House (2), et Lady-Kirk, et Cornhill-Bridge (3). Mais, M. Piper, vous qui êtes un excellent arithméticien, ne vous est-il jamais arrivé de calculer combien de têtes de fous, qui auraient pu accoucher d'une idée ou deux dans le cours d'une année, s'il leur avait été permis de rester en repos, sont frappées de stérilité complète pour avoir été cahotés dans vos chars volans? combien d'honnêtes campa-

(1) On se rappelle la fameuse comparaison des shillings faite par Yorick dans le *Voyage sentimental*. — Éd.

(2) Extrémité nord de l'Écosse, comté de Cathness. — Éd

(3) Frontière de l'Écosse; extrémité opposée à Johny Groat's House. — Éd.

gnards deviennent des rustres pleins de suffisance, après avoir assisté à un dîner précédé d'une exposition de bestiaux dans la capitale, où, sans votre secours, ils n'auraient jamais pu se rendre? combien de dignes ministres de village se changent en critiques et en déclamateurs, sous prétexte d'importer d'Édimbourg le goût le plus nouveau? Et que répondra un jour votre conscience au reproche d'avoir conduit tant de jeunes et jolies filles à la foire métropolitaine de la vanité, pour y troquer leur modestie contre l'amour-propre et la légèreté (1)? Considérez aussi à quel taux vous réduisez l'intelligence humaine. Je ne crois pas que vos pratiques habituelles aient des idées plus étendues qu'un des chevaux de vos voitures. Elles connaissent la route, comme le postillon anglais, mais ne connaissent pas autre chose. Elles datent, comme les rouliers de Gadshill, de la mort de John Ostler (2). La succession des gardes de diligence leur forme une dynastie; les cochers sont leurs ministres d'État; et une diligence qui verse leur semble un incident plus important qu'un changement de ministère. Leur seul point d'intérêt sur toute la route est d'épargner le temps, et de voir si la voiture arrivera à l'heure. C'est sûrement une misérable dégradation de l'esprit humain. Suivez mon avis, mon cher monsieur, et soyez assez désintéressé pour faire en sorte qu'une ou deux fois par trimestre, le plus adroit de vos cochers fasse verser une voiture pleine de ces voyageurs qui devraient rester chez eux, *in terrorem*

(1) Expressions parodiées du style biblique de Bunyan, dans le *Voyage du Pèlerin*. — Éd.

(2) De la mort du dernier garçon palefrenier. — Éd.

de tous ceux qui, comme le dit Horace, aiment la poussière que font lever vos diligences (1).

Les habitués, les passagers ordinaires de vos messageries, deviennent aussi d'abominables égoïstes, chacun ne songeant qu'à s'assurer la meilleure place, l'œuf le plus frais, la tranche la plus succulente de l'aloyau. Cette manière de voyager frappe de mort la politesse, et toutes les prévenances sociales de la vie; elle tend évidemment à démoraliser le caractère national, et à ramener la barbarie. On nous sert un excellent dîner, mais nous n'avons que vingt minutes pour le manger; et quelle en est la conséquence? Nous avons pour voisins à table, d'un côté la beauté modeste, de l'autre l'enfance timide; en face de nous se trouve la vieillesse, respectable mais un peu faible; tous ont droit d'attendre de nous ces petits actes de civilité qui établissent une sorte de niveau parmi les convives assis à la même table. Mais nous autres qui sommes doués de toute la force et de toute l'activité de la compagnie, avons-nous le temps de faire les honneurs de la table aux êtres timides et modestes à qui sont dues ces petites attentions? Il faudrait presser cette jeune dame d'accepter une aile de poulet, servir au vieillard le morceau le plus tendre, celui qu'il préfère; donner à l'enfant son quartier de tarte; mais nous n'avons pas une fraction de minute à accorder à un autre qu'à nous, et le *prut-prut — tut-tut* discordant du conducteur (2) nous rap-

(1) Odes, liv. 1er. — Éd.

(2) Ces onomatopées désignent peut-être moins le cor du garde de la diligence que les sons inarticulés par lesquels le cocher de la Grande-Bretagne parle à ses chevaux. — Éd.

pelle dans la voiture, les plus faibles sans avoir dîné, les plus actifs et les plus vigoureux menacés d'une indigestion pour avoir avalé leurs vivres comme un manant du comté de Leicester avale son lard.

Dans l'occasion mémorable dont je parle, je perdis mon déjeuner uniquement pour avoir obéi aux ordres d'une vieille dame dont l'air était respectable, qui me pria une fois de tirer le cordon de la sonnette, et une autre de lui donner la bouilloire. J'ai quelque raison de croire qu'elle était littéralement *une vieille routière,* qui riait tout bas de ma complaisance, de sorte que dans le secret de mon ame j'ai juré vengeance contre tout son sexe, contre toute demoiselle errante de tout âge et de toute condition que je rencontrerais dans mes voyages. Tout cela sans mauvaise volonté contre l'entrepreneur, que je regarde comme ayant accompli, autant qu'il sera jamais possible de le faire, le modeste souhait de l'Amatus et de l'Amata du Peri Bathos (1).

> Anéantissez, ô grands dieux!
> Seulement le temps et l'espace,
> Et rendez deux amans heureux.

J'ai dessein de donner à M. Piper sa revanche complète quand j'en viendrai à discuter l'abomination plus récente des bâtimens à vapeur. Je me bornerai, en attendant, à dire de ces deux modes de transport :

> *There is no living with them as without them*
> Qu'on ne peut vivre avec eux ni sans eux.

(1) Parodie burlesque de grands sentimens. — Éd.

Je suis peut-être d'autant plus porté à critiquer la diligence en cette occasion particulière, que je ne me trouvai pas traité, par les voyageurs réunis alors dans la voiture de Sa Majesté, avec tout le respect auquel je crois avoir droit. Je dois dire de moi-même que, du moins dans mon opinion, je n'ai pas un air commun. Ma figure a vu du service; mais il me reste encore deux râteliers de bonnes dents, un nez aquilin, des yeux gris qui ne manquent pas de vivacité, quoique un peu enfoncés sous les sourcils; et une queue, du genre qu'on appelait jadis militaire, peut servir à prouver que mes occupations civiles ont quelquefois été mêlées de travaux guerriers. Néanmoins deux jeunes fainéans qui étaient dans la diligence, ou pour mieux dire sur l'impériale, s'amusèrent tellement de l'air de prudence avec lequel je m'élevai à la même hauteur, que je crus que je serais obligé de leur tirer un peu les oreilles; et je ne fus pas de meilleure humeur en les entendant rire aux éclats sans se gêner lorsque je descendis à l'angle formé par un chemin de traverse qui coupe la grande route et qui conduit à Glentanner, dont j'étais encore à près de cinq milles de distance.

C'était un de ces anciens chemins à l'usage de ceux qui, préférant les montées aux bourbiers, allaient en droite ligne à leur but, en gravissant les montagnes, en descendant dans les vallons, et en traversant les marécages. Voyageant alors à pied, sans domestique, portant sous le bras un petit paquet, ayant à peine été regardé comme assez bonne compagnie par les deux boutiquiers petits-maîtres près desquels j'avais été tout récemment perché sur l'impériale, je ne paraissais guère être le

même individu que le jeune prodigue qui voyait la société la plus distinguée et la plus joyeuse du pays, et qui, vingt ans auparavant, avait passé si souvent sur ce même chemin, monté sur un cheval ayant gagné le prix d'une course, ou dans sa chaise de poste attelée de quatre bons coursiers. Mes sentimens avaient subi le même changement que ma situation sociale.

Je pouvais fort bien me rappeler que dans le temps d'une jeunesse inconsidérée, mon désir dominant était une avidité puérile de paraître au premier rang dans tout ce que j'entreprenais; de boire autant de bouteilles de vin que M***; — d'être regardé comme aussi connaisseur en chevaux que M***; — de porter un habit taillé aussi élégamment que celui de M***. — Tels étaient tes dieux, ô Israël! Mais à présent je n'étais plus que spectateur, quelquefois tranquille, quelquefois courroucé, mais cependant toujours simple spectateur des actions des autres. Je sentais combien ceux qui couraient dans la bruyante carrière du monde faisaient peu de cas de mon opinion; cependant j'exerçais le droit d'en avoir une, avec la profusion d'un vieil homme de loi qui, ayant quitté le barreau, se mêle des affaires de son voisin, et donne des avis que personne ne lui demande, uniquement sous prétexte d'aimer à faire claquer son fouet.

Ce fut en faisant de semblables réflexions que j'arrivai sur le sommet d'une hauteur d'où je m'attendais à voir Glentanner, habitation modeste, mais commode, dont les murs étaient couverts des arbres fruitiers les plus productifs dans ce canton, et qui était à l'abri des ouragans du nord par un bois épais et ancien qui cou-

ronnait une montagne voisine. La maison avait disparu ; une grande partie du bois avait été abattue, et au lieu du vieux manoir seigneurial, enseveli au milieu de groupes d'arbres héréditaires, s'élevait Castle-Treddles, énorme masse de pierres formant un carré, aussi nue que mon ongle, sauf une misérable bordure d'arbustes exotiques, languissans et desséchés, devant lesquels s'étendait une pièce de gazon appauvri, qui, au lieu d'offrir aux yeux un beau tapis d'un vert foncé, émaillé de marguerites, de primevères et de renoncules sauvages, ne présentait qu'une pièce de terre bien ratissée et bien nivelée à la vérité, mais où la sécheresse avait fait périr une grande partie de la verdure, et où le sol, conservant sa couleur naturelle, semblait presque aussi noir que lorsqu'on l'avait labouré.

La maison était un grand édifice qui n'avait de prétention au nom de château que parce que les fenêtres de la façade se terminaient en arches gothiques pointues. Ce qui, soit dit en passant, est précisément le contraire du style architectural des châteaux; chaque angle du bâtiment était aussi garni d'une petite tourelle à peu près semblable à une poivrière. Sous tout autre rapport, Castle-Treddles ressemblait à une grande maison de ville, comme un gros bourgeois qui, allant à la campagne un jour de fête pour se promener, monte sur une hauteur pour regarder les sites d'alentour. La couleur des pierres d'un rouge lustré, la grandeur et la forme régulière du bâtiment, et sa position mal choisie, n'étaient pas mieux en harmonie avec la majestueuse Clyde qui coulait en face, ou le ruisseau qui murmurait sur la droite, que l'embonpoint d'un citadin, sa grosse per-

ruque, sa canne à pomme d'or, son habit couleur de marron et ses bas de soie, ne l'auraient été avec le paysage magnifique et sauvage de Corrahouse-Linn (1).

Je m'avançai vers la maison, et je la trouvai dans cet état de détérioration qui est peut-être le plus désagréable à la vue, car elle tombait en ruine sans avoir jamais été habitée. On ne remarquait sur ses murs déserts aucune de ces touches lentes et meurtrières du temps qui impriment aux édifices aussi-bien qu'au corps humain un air respectable, tout en les dépouillant de leur force et de leur beauté. Les projets déconcertés du laird de Castle-Treddles avaient ressemblé à du fruit qui pourrit avant sa maturité. Des carreaux de vitres cassés à chaque fenêtre, les uns raccommodés en papier, les autres bouchés avec des planches, donnaient un air de désolation à tout l'édifice; tout semblait dire : — La vanité voulait s'établir ici, mais elle a été prévenue par la pauvreté.

Je frappai long-temps et inutilement à la porte; un vieux jardinier vint enfin me l'ouvrir. La maison renfermait tout ce que le luxe pouvait désirer de plus commode. Les cuisines pouvaient servir de modèle, et il existait sur l'escalier de l'office des réservoirs de chaleur pour que les plats, comme nous le disons en Écosse, ne se refroidissent pas entre la cuisine et la salle à manger. Mais au lieu de l'odeur appétissante de mets exquis, ces temples de Comus n'exhalaient que l'air humide de

(1) La cascade de Corra-Linn est ainsi nommée du château voisin de Corra. C'est la plus imposante des chutes de la Clyde, qui franchit ici plus de 80 pieds de précipice. Voyez la onzième livraison des *Vues pittoresques d'Écosse*. — Éd.

voûtes sépulcrales, et ces réservoirs de chaleur en fer fondu semblaient les cages de quelque bastille féodale. La salle à manger, le salon et le boudoir étaient des appartemens magnifiques dont les plafonds étaient ornés de moulures en stuc, déjà brisées en quelques endroits, et gâtées en d'autres par l'humidité; le bois des panneaux de la boiserie avait joué, et s'était fendu; les portes, qui n'étaient en place que depuis deux ans, ne tenaient déjà plus sur leurs gonds. En un mot, la désolation s'était établie où la jouissance n'avait jamais existé, et l'absence des moyens ordinaires de conservation anticipait sur les ravages ordinaires du temps.

L'histoire de la propriété n'avait rien d'extraordinaire, et elle peut se raconter en peu de mots. M. Treddles, qui avait acheté ce domaine, était un homme prudent, ne songeant qu'à gagner de l'argent. Son fils, qui était aussi dans le commerce, désirait en même temps jouir de son opulence et l'augmenter encore. Il fit d'énormes dépenses, parmi lesquelles on peut compter cet édifice. Pour y fournir, il fit des spéculations aussi hardies qu'elles furent malheureuses, et là se termine toute l'histoire. Elle peut trouver son application encore ailleurs qu'à Glentanner.

Des sensations aussi étranges que diverses s'élevaient en mon sein pendant que je parcourais ces appartemens déserts, entendant à peine ce que mon guide me disait de la grandeur et de la destination de chacun d'eux. La première émotion que j'éprouvai, je rougis de l'avouer, fut celle d'un dépit satisfait. Mon orgueil patricien fut charmé que le boutiquier qui n'avait pas cru que le manoir des Croftangrys fût assez bon pour lui,

eût éprouvé une chute à son tour. Ma seconde pensée n'eut rien de plus noble, quoiqu'elle fût moins blâmable. — J'ai eu du moins plus d'esprit que ce drôle, me dis-je à moi-même : si j'ai perdu ce domaine, j'en ai dépensé le prix pour me réjouir; au lieu que ce M. Treddles a ruiné sa fortune dans de méprisables spéculations de commerce.

— Misérable! me dit une voix secrète; oses-tu bien t'applaudir ainsi de ta honte? Souviens-toi de quelle manière tu as abusé de ta jeunesse et de ta fortune, et ne triomphe pas d'avoir joui d'une existence qui t'a mis de niveau avec les brutes qui n'ont qu'un corps destiné à périr tout entier. Songe que la vanité de ce malheureux a du moins donné du pain au laboureur de la campagne et à l'ouvrier de la ville; et que ses dépenses extravagantes ont été semblables à l'eau jetée dans un jardin, qui rafraîchit l'humble verdure partout où elle tombe. Mais toi, qui as-tu enrichi pendant ta carrière de folies, si ce n'est ces instrumens du démon, des marchands de vin, des maquignons, des joueurs et des débauchés? — L'angoisse occasionée par ce reproche que je m'adressais à moi-même fut si forte, que je m'appuyai tout à coup la main sur le front, et que je fus obligé de prétexter une migraine subite, pour excuser ce geste aux yeux de mon vieux conducteur, ainsi qu'un léger gémissement qui l'avait accompagné.

Je fis alors un effort pour donner à mes idées une tournure plus philosophique, et je murmurai à demi, comme un charme capable d'assoupir des pensées plus pénibles, ces vers d'Horace :

Nunc ager Umbrani sub nomine, nuper Ofelli
Dictus erat, nulli proprius; sed cedit in usum
Nunc mihi nunc alii. Quo circà vivite fortes,
Fortiaque adversis opponite pectora rebus (1).

Dans le désir que j'avais de bien graver dans mon esprit ce précepte philosophique, je récitai tout haut ce dernier vers; et cette circonstance, jointe à l'agitation que j'avais précédemment laissé voir, fit courir le bruit, comme je l'appris ensuite, qu'un maître d'école en démence était venu d'Édimbourg, avec l'idée d'acheter Castle-Treddles.

Comme je vis que mon vieux compagnon désirait se

(1) Ce champ, dont Umbranus est le propriétaire,
Où vit Ofellius le posséder naguère :
Il n'appartient en propre à personne, et chacun
En jouit tour à tour comme d'un bien commun.
Supportez donc le sort qui vous tombe en partage,
Et sachez au malheur opposer le courage.

TR.

C'est une citation d'Horace, satire II, liv. II. — Le sens, dit Walter Scott dans une note, en sera plus clair pour le lecteur anglais, s'il veut lire l'imitation de Pope; cette imitation est une paraphrase appliquée aux idées et aux noms modernes.

What is property dear Swift? You see it alter
From you to me, from me to Peter, walter;
Or in a mortgage prove a lawyer's share;
Or in a jointure vanish from the heir
Shades that to Bacon could retreat afford
Become the portion of a booby lord.
And Hilmsley, once proud Buckingham's delight
Slides to a scrivener and coventry knight.
Let lands and house have what lord they will,
Let us be fixed, and our own masters still.

ÉD.

débarrasser de moi, je lui demandai où je trouverais la personne entre les mains de qui était le plan du domaine, et qui pourrait me donner tous les détails relatifs à la vente. Il me répondit que l'agent à qui je devais m'adresser à ce sujet demeurait dans la ville de —, ajoutant, ce que je savais fort bien, que cette ville était à une distance de cinq milles et quelque chose (1), ce qui peut passer pour deux ou trois milles de plus dans un pays où l'on serait moins prodigue de ses terres. Craignant un peu la fatigue d'aller si loin à pied, je lui demandai si je pourrais trouver un cheval ou une voiture quelconque, et il me répondit négativement.

— Mais, ajouta mon cicérone, vous pouvez vous reposer jusqu'à demain matin aux Armes de Treddles : c'est une maison fort décente, et elle n'est guère qu'à un mille d'ici.

— C'est une nouvelle maison, sans doute?

— Non; c'est une vieille maison, mais c'est une nouvelle auberge. C'était toujours l'habitation de la dame douairière du temps des Croftangrys; mais M. Treddles en a fait un emploi plus utile au pays. Pauvre homme! il ne manquait pas d'esprit public, quand il en avait les moyens.

— Duntarkin devenu une auberge! m'écriai-je.

— Oui-dà! dit le drôle surpris de m'entendre donner à cette maison le nom qu'elle portait autrefois; vous êtes donc déjà venu dans le pays, à ce qu'il me semble?

— Il y a bien long-temps, répondis-je. Et vous dites donc qu'on peut être décemment logé à ce que vous

(1) *And a bittock*, et un bout de chemin de plus. C'est la réponse ordinaire des paysans d'Écosse. — Éd.

appelez les Armes de Treddles, et que j'y trouverai un hôte civil? Je parlais ainsi pour dire quelque chose, car le vieillard restait la bouche béante et les yeux fixés sur moi.

— Très-décemment, répliqua-t-il; je présume bien que vous pouvez vous passer de vin, mais vous y trouverez de l'ale, du porter, du whisky, et même du fairntosh (1), ajouta-t-il en baissant la voix, si vous savez gagner les bonnes graces de la ménagère, car elle est sans mari (2). On l'appelle Christie Steele.

— Christie Steele! je tressaillis presque en entendant ce nom. Christie Steele avait été la servante attachée a la personne de ma mère, son bras droit, et, entre nous, elle dominait même un peu sa maîtresse. Je me la rappelais parfaitement, et quoique autrefois elle n'eût été nullement ma favorite, son nom sonnait alors à mon oreille comme celui d'une ancienne amie, et c'était le premier mot que j'eusse entendu qui fût en unisson avec les souvenirs dont j'étais assailli de toutes parts. Je partis donc de Castle-Treddles, déterminé à aller pédestrement à Duntarkin, et mon cicérone m'accompagna quelques instans pour satisfaire sa démangeaison de parler, ce dont il devait rarement trouver l'occasion dans le poste de sénéchal d'un château abandonné.

— Il y a bien des gens, me dit-il, qui pensent que M. Treddles aurait tout aussi bien pu établir ma femme

(1) Eau-de-vie distillée en fraude, ainsi nommé du canton où l'on en distillait le plus. — Tr.

(2) Il y a dans le texte : La *bonne femme*, car elle n'a pas de *bon homme : goodwife*, ménagère: *goodman*, chef de la mai son ; expressions locales. — Éd.

aux Armes de Treddles, que Christie Steele; car Christie avait toujours été en service, et ne savait ce que c'était que d'avoir à faire au public; aussi paraît-il qu'au lieu d'avancer, elle marche à reculons dans le monde, à ce que j'entends dire. Or, ma femme avait été vivandière.

— C'eût été un avantage bien certain.

— Mais je ne sais trop si j'aurais laissé Eppie prendre cette auberge, quand même on la lui aurait offerte.

— C'est une autre considération.

— Cependant je n'aurais pas voulu offenser M. Treddles, car il était un peu chatouilleux quand vous le frottiez à contre-poil; du reste un brave homme, et ayant de bonnes intentions.

Je désirais me délivrer de cette espèce de bavardage, et reconnaissant un sentier qui abrégeait le chemin de Duntarkin, je mis une demi-couronne (1) dans la main de mon guide, je lui fis mes adieux, et j'entrai dans le bois.

— Eh non, monsieur! s'écria-t-il; fi donc! Non, vous dis-je! ce n'est pas d'un homme comme vous que je voudrais..... Mais attendez donc, monsieur, vous vous perdrez par ce sentier. Sur ma foi! je vois qu'il connaît le chemin aussi bien que moi. Ma foi! je voudrais bien savoir qui ce peut-être!

Tels furent les derniers mots que j'entendis prononcer par la voix traînante et monotone de mon guide, et charmé d'en être débarrassé, j'avançai rapidement, en dépit des grosses pierres, des ronces et des mauvais

(1) *Half a crown*, deux shillings et demi. — Éd.

pas qui se trouvaient à chaque instant sur le sentier que j'avais pris. Tout en marchant, je récitais des vers d'Horace, de Prior, et de tous les poètes qui ont fait l'éloge d'une vie rurale et littéraire en même temps, tâchant ainsi de rappeler les visions dont je m'étais bercé la nuit précédente et toute la manitée, m'imaginant établi dans quelque ferme détachée du domaine de Glentanner :

Which sloping hills around inclose
Where many a birch and brown oak grows (1).

Cerné de tous côtés par de riants coteaux
Qu'ombrage le vieux chêne aux robustes rameaux,

où j'aurais une chaumière avec une petite bibliothèque, un petit cellier, un lit à offrir à un ami, et où je vivrais plus heureux et plus respecté que lorsque je possédais toute la baronnie. Mais la vue de Castle-Treddles avait renversé tous mes châteaux en Espagne. La réalité, semblable à une pierre jetée dans une fontaine limpide, avait détruit la réflexion des objets d'alentour, qui, jusqu'au moment de ce choc, se peignaient sur le cristal de sa surface, et j'essayai vainement de faire renaître ces couleurs du tableau si promptement effacées. — Eh bien, j'essaierais autre chose; je tâcherais de faire sortir Christie Steele de son auberge; cela ne devrait pas être bien difficile, puisqu'elle n'y faisait pas de bonnes affaires; elle avait été la gouvernante de ma mère, elle deviendrait la mienne. Je connaissais tous ses défauts, et je me racontais son histoire à moi-même.

(1) Prior. — Éd.

Elle était petite-fille, à ce que je crois, ou du moins proche parente du fameux covenantaire portant le même nom, qui, dans le temps des persécutions, avait été tué d'un coup de feu, sur l'escalier de sa propre maison, par le capitaine Crichton, l'ami du doyen Swift (1); et elle avait peut-être tiré de cette souche une grande partie de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. On n'aurait pu dire d'elle qu'elle était la vie et l'esprit de la famille, quoique, du temps de ma mère, elle dirigeât toutes les affaires de la maison; elle avait l'air sombre et austère, et quand elle n'avait pas d'humeur contre vous, vous ne pouviez le deviner qu'à son silence; car si elle avait quelque sujet de plainte, véritable ou imaginaire, elle criait toujours assez haut; elle avait pour ma mère l'attachement dévoué d'une jeune sœur; mais elle était jalouse de ses bonnes graces, comme le vieux mari d'une jeune femme coquette, et elle était aussi sévère dans ses réprimandes qu'une abbesse à l'égard de ses nonnes. L'empire qu'elle exerçait sur sa maîtresse était, je crois, celui d'une ame forte et déterminée sur un caractère faible et des nerfs délicats. Quoiqu'elle en usât avec rigueur, elle croyait consciencieusement qu'elle ne s'en servait que pour faire agir sa maîtresse convenablement et comme elle le de-

(1) Ce capitaine Crichton était une espèce de *Dalgetty*, ou d'officier de fortune qui avait fait aux puritains une guerre d'extermination. Son nom était extrêmement populaire, et Swift s'imagina qu'il serait piquant d'écrire ses mémoires d'après ses récits. Ces mémoires, rédigés par le doyen, n'ont pas été inutiles à sir Walter Scott dans la composition de son roman d'*Old mortality*. Il en sera question dans la *Notice historique*. — Éd

vait, et elle serait morte plutôt que de lui épargner un conseil. Cette femme n'avait d'affection que pour la famille de Croftangry; car elle avait peu de parens, et un cousin débauché, qu'elle avait pris pour mari à un âge déjà un peu avancé, l'avait laissée veuve depuis long-temps.

Quant à moi, elle me détestait cordialement. Dès ma plus tendre enfance, elle était jalouse, quelque étrange que cela puisse paraître, de la part que j'avais dans l'affection de ma mère. Elle voyait mes faibles et mes vices avec horreur, et sans la moindre indulgence; elle ne pardonnait pas la faiblesse de la tendresse maternelle, même quand la mort de deux frères m'eut laissé le seul enfant d'une mère veuve. A l'époque où le désordre de ma conduite porta ma mère à quitter Glentanner et à se retirer à Duntarkin, j'avais toujours blâmé Christie Steele d'avoir enflammé son ressentiment, et de l'avoir empêchée d'écouter mes promesses de changer de vie; promesses qui étaient quelquefois sérieuses et sincères, et qui auraient peut-être accéléré le changement que le temps, comme je m'en flatte, a effectué dans mes dispositions. Mais Christie me regardait comme un enfant de perdition, qu'une complète prédestination devait pousser de plus en plus dans le chemin que je suivais, et pouvant entraîner après moi quiconque tenterait de m'arrêter.

Cependant, quoique je susse que telles avaient été jadis les préventions de Christie contre moi, je m'imaginais qu'il s'était écoulé assez de temps pour en détruire l'impression. Je savais qu'à l'époque où le désordre de mes affaires avait mis ma mère dans un

embarras momentané pour ses ressources pécuniaires, Christie s'était placée sur la brèche, et, vendant un petit héritage qui lui appartenait, en avait apporté le prix à sa maîtresse, comme ne faisant qu'une chose toute naturelle, et avec un sentiment de dévouement aussi profond que celui qui animait les chrétiens du premier siècle quand ils vendaient tout ce qu'ils possédaient pour suivre les apôtres de l'Église. Je pensais donc que nous pouvions, comme on le dit en Écosse, regarder comme passé ce qui était passé (1), et commencer un nouveau compte. Cependant, en général habile, je résolus de faire une reconnaissance, avant d'établir positivement mon plan de campagne, et en conséquence je me décidai à conserver mon incognito.

(1) *Let byganes be byganes.* — Éd.

CHAPITRE IV.

« Quel changement, hélas! quel sujet de regret!
» Un château devenir un obscur cabaret! »

GAY.

Après avoir marché une demi-heure d'un assez bon pas, j'arrivai en face de Duntarkin, et je trouvai que cette maison avait aussi subi des changemens considérables, quoiqu'elle n'eût pas été entièrement démolie comme le manoir principal. Une cour d'auberge s'étendait devant la porte de l'ancienne habitation des douairières de Croftangry, et comprenait même les restes de la haie de houx qui en avait entouré le jardin. Une nouvelle route, large, mais paraissant peu fréquentée, avait fait une invasion dans la petite vallée, et avait remplacé l'ancien sentier, si peu foulé par le pied des voyageurs qu'il était presque entièrement couvert d'herbe. C'est une grande faute, dont se rendent quel-

quefois coupables les commissaires pour l'entretien des grandes routes, que d'adopter la largeur nécessaire à celles qui forment des avenues aboutissant à la métropole, quand on n'a besoin que d'ouvrir un accès vers un canton séquestré et peu populeux. Je ne parle pas de la dépense, c'est un objet à régler entre les administrateurs et leurs commettans, comme bon leur semble. Mais toutes les beautés champêtres sont détruites quand la largeur d'une route est hors de proportion avec la vallée qu'elle traverse, et elle fait nécessairement perdre une grande partie de l'importance des bois et des eaux d'un sol varié et diversifié qui, sans cela, aurait attiré les yeux et satisfait la vue. Un ruisseau qui murmure à côté d'une de ces modernes voies Appiennes ou Flaminiennes, n'est plus que l'égout qui coule le long d'une rue; la petite montagne se change en monticule, et le monticule pittoresque devient une taupinière trop peu élevée pour qu'on y fasse attention.

C'était une faute semblable qui avait détruit la tranquillité solitaire de Duntarkin, et qui avait introduit dans un des endroits les plus retirés du Middle-Ward de Clydesdale une large route couverte de sable et de poussière; car la route y avait attiré, suivant l'usage, les chaises de poste et les diligences. La maison, antique et dilapidée, avait un air de tristesse, comme si elle eût senti sa dégradation ; mais l'enseigne en était toute neuve, solide, et peinte des couleurs les plus brillantes. C'était un écusson offrant trois navettes sur un champ diapré ; une toile à demi déployée pour cimier, et deux énormes géans pour supports, chacun d'eux tenant en

main un déchargeoir de tisserand. Attacher cet emblème monstrueux à la façade de la maison, c'eût été hasarder d'en entraîner la muraille en bas, mais il aurait été certainement impossible de le faire sans boucher une ou deux croisées. On l'avait donc suspendu en face de la porte, dans un médaillon massif en fer, entre deux gros poteaux, le tout contenant assez de fer et de bois pour en construire un pont. Cette lourde enseigne, ainsi suspendue, criant et craquant à chaque coup de vent, portait la terreur à cinq milles à la ronde, autant que je puis le calculer, dans tous les nids de grives et de linottes, anciens hôtes de ce vallon.

Lorsque j'entrai dans la maison, j'y fus reçu par Christie Steele elle-même, qui parut hésiter si elle me laisserait dans la cuisine ou si elle m'introduirait dans un appartement particulier. Cependant, comme je lui demandai du thé avec quelque chose de plus substantiel que du pain et du beurre, et que je parlai de souper et de coucher, Christie m'ouvrit enfin la porte de la chambre où elle était lors de mon arrivée, probablement la seule où il y eût du feu, quoiqu'on fût alors en octobre. Cela convenait à mon plan, et comme elle allait emporter son rouet, je la priai de rester, et d'avoir la bonté de préparer mon thé elle-même, ajoutant que j'aimais le bruit du rouet, et que je serais charmé qu'elle continuât, sans se déranger, ses occupations domestiques.

— Je n'en sais trop rien, monsieur, me répondit-elle d'un ton sec et revêche qui me ramena vingt ans en arrière ; je ne suis pas une de ces hôtesses bavardes qui ont le cœur sur les lèvres, et qui savent se rendre agréa-

bles en racontant les nouvelles du pays. J'allais vous allumer du feu dans la chambre rouge; mais si vous préférez celle-ci, celui qui paie doit avoir le droit de choisir.

Je tâchai d'entamer une conversation avec elle; mais, quoiqu'elle me répondît avec une sorte de civilité raide, je ne pus l'engager dans un entretien familier, et elle commença à regarder tantôt son rouet, tantôt, et plus souvent, la porte, comme si elle eût médité une retraite. Je fus donc obligé de lui adresser quelques questions particulières qui pussent avoir quelque intérêt pour une femme dont les idées ne roulaient probablement que dans un cercle fort étroit.

Je jetai les yeux autour de l'appartement, qui était celui dans lequel j'avais vu ma pauvre mère pour la dernière fois. L'auteur de l'histoire de ma famille dont j'ai déjà parlé, avait longuement appuyé dans cet ouvrage sur les améliorations qu'il avait faites dans cette maison de Duntarkin, expliquant que, lors de son mariage, lorsque sa mère s'y était établie en qualité de douairière, il avait fait de grands frais pour garnir d'une boiserie à panneaux les murailles du grand salon, dans lequel j'étais alors; en couvrir les solives par un plafond en plâtre; y construire une cheminée concave, et le décorer de peintures, d'un baromètre et d'un thermomètre; mais surtout, ce que sa bonne mère avait coutume de dire qu'elle prisait plus que tout le reste, il avait fait peindre, dit-il, par une bonne main, son propre portrait au-dessus de la cheminée. Dans le fait, on l'y voyait encore, avec les traits que j'étais disposé à lui supposer, d'après le caractère de son écriture, l'air

sérieux et austère, mais non sans quelque mélange de malice et de détermination. Il était couvert d'une armure, quoiqu'il n'en eût jamais porté, à ce que je pense; il avait une main appuyée sur un livre ouvert, et l'autre sur la garde de son épée: je crois pourtant que ses lectures lui avaient rarement donné des maux de tête, et que l'escrime ne lui avait jamais fatigué les membres.

— Ce portrait est peint sur la boiserie, madame, lui dis-je.

— Oui, oui; sans cela, vous ne l'y verriez plus. Ils ont emporté tout ce qu'ils ont pu.

— Les créanciers de M. Treddles sans doute?

— Non, non; les créanciers d'une autre famille. Ils ont mieux balayé que ceux de ce pauvre homme: probablement parce qu'il restait moins à ramasser.

— Une ancienne famille peut-être, dont on se souvient et qu'on regrette sans doute plus que les derniers possesseurs?

Christie s'assit alors sur sa chaise, et tira son rouet à elle. Je venais de lui fournir un sujet intéressant de réflexions, et son rouet en était l'accompagnement mécanique ordinaire, ses évolutions semblant faciliter le développement de ses idées.

— Dont on se souvient et qu'on regrette plus? Il y avait dans l'ancienne famille quelqu'un que j'aimais de tout mon cœur; mais je n'en saurais dire autant de tous les autres. — Pourquoi les regretterait-on plus que les Treddles? Le moulin à coton était une bonne chose pour le pays. Plus un paysan avait d'enfans, et mieux c'était. Dès qu'ils avaient cinq ans, ils gagnaient leur

entretien, et une veuve avec trois ou quatre enfans était une femme riche, du temps des Treddles.

— Mais la santé de ces pauvres enfans, ma chère amie! leur éducation, leur instruction religieuse!

— Quant à la santé, répondit Christie en me regardant d'un air sombre, il faut que vous connaissiez bien peu le monde, si vous ne savez pas que la santé du pauvre, comme sa jeunesse et ses forces, sont au service de la bourse du riche. Il n'y a jamais eu métier si malsain qu'on ne se battît pour y être employé, pourvu qu'on puisse y gagner deux sous par jour au-dessus des gages ordinaires. Mais on prenait raisonnablement soin des enfans; ils ne manquaient ni d'air ni d'exercice, et il y avait un jeune homme bien éduqué qui leur faisait réciter leur catéchisme et qui leur apprenait à lire dans le *Ridimesy* (1). Or, qu'est-ce qu'ils avaient auparavant? Il pouvait arriver, par un jour d'hiver, qu'on les faisait venir pour battre les bois afin d'en faire sortir les coqs de bruyères et d'autres gibiers, après quoi on donnait à ces pauvres enfans affamés un morceau de pain, ou peut-être on ne leur donnait rien; c'était suivant l'humeur du sommelier. Voilà tout ce qu'ils gagnaient.

— Ces anciens propriétaires n'étaient donc pas une famille faisant du bien aux pauvres? dis-je avec amertume; car je m'étais attendu a entendre les louanges de mes ancêtres, quoique je n'espérasse pas d'avoir les oreilles chatouillées des miennes.

(1) *Reading made easy* (la lecture rendue facile.) C'est ainsi, dit Walter Scott, qu'on prononce en Écosse le titre d'un ouvrage élémentaire sur la lecture. — Éd.

— Ils ne leur faisaient pas de mal, monsieur, et c'est toujours quelque chose. C'étaient des gens à qui on ne pouvait rien reprocher, et voilà tout. Une pauvre créature qui avait la hardiesse de demander, recevait une aumône, grand bien vous fasse; ceux qui étaient honteux ne recevaient rien, et c'était doublement grand bien leur fasse. Mais les Croftangrys se comportaient bien aux yeux de Dieu et des hommes, et, comme je l'ai déjà dit, s'ils ne faisaient pas grand bien, ils ne faisaient pas grand mal. Ils percevaient leurs revenus, et les dépensaient; recevaient leurs chapons de redevance, et les mangeaient; allaient à l'église le dimanche; saluaient civilement ceux qui ôtaient leur bonnet quand ils passaient, et jetaient un regard noir comme le péché sur ceux qui le gardaient sur leur tête.

— Sont-ce leurs armes que vous avez sur votre enseigne?

— Quoi! ce morceau de fer peint, qui danse en criant devant la porte? Non, non : ce sont les armes de M. Treddles, — quoiqu'on pût les prendre pour des jambes aussi bien que pour des armes. — J'ai été mécontente de cette sottise qui a coûté autant d'argent qu'il en aurait fallu pour réparer la maison depuis le seuil de la porte jusqu'aux solives du toit. Mais si je suis pour demeurer ici, je ferai replacer l'enseigne au bol de punch.

— Est-il douteux que vous restiez ici, mistress Steele?

— Ne m'appelez pas mistress! s'écria d'une voix aigre la vieille femme, dont les doigts accomplissaient alors leur tâche d'une manière qui indiquait une irritation

nerveuse. Il n'y a pas eu de bonheur pour le pays depuis que Luckie est devenue mistress, et mistress milady (1). Quant à savoir si je resterai ici, si cela peut vous intéresser, j'y puis rester si je paie cent livres sterling pour le bail, et je puis décamper si je ne les paie point; et ainsi bon voyage, Christie!

Et la roue tourna avec un mouvement redoublé.

— Et vous aimez le métier d'aubergiste?

— C'est ce que j'aurais peine à dire. Mais le digne M. Prendergast dit que c'est un métier licite; je m'y suis accoutumée, et j'y ai gagné honnêtement ma vie, sans avoir jamais écorché une pratique, et sans avoir jamais donné à personne les moyens de mettre sa raison en déroute dans ma maison.

— Vraiment! en ce cas je ne suis pas surpris que vous n'ayez pas amassé les cent livres qu'il vous faudrait pour obtenir un nouveau bail.

— Et que savez-vous si je n'ai pas cent livres à moi appartenant en propre? Si je ne les ai pas il est bien sûr que c'est ma faute; et je n'appellerai pourtant pas cela une faute, car elles ont servi à celle qui avait bien droit à tout ce que je pouvais faire pour elle. Elle tira du chanvre de sa quenouille avec vivacité, et la roue continua à tourner rapidement.

— Ce vieillard, dis-je en fixant mes yeux sur le portrait peint sur le panneau au-dessus de la cheminée, semble avoir fait peindre ici ses armes aussi bien que

(1) Luckie, *la mère*, nom qu'on donne à une femme de charge en Écosse, comme aussi à une aubergiste. Aussi mistress Steele veut être appelée *Luckie Steele*, la mère Steele. — Éd.

M. Treddles, c'est-à-dire si ce que je vois peint là bas dans ce coin est un écusson.

— Oui, oui, un coussin (1); c'est cela. Il leur faut à tous leur coussin; il n'y a si petit laird qui n'en veuille avoir un. Aussi les armes de la maison de Glentanner, comme on les appelle, peuvent encore se voir sur une vieille pierre à l'ouest de la maison. Mais pour leur rendre justice, ils n'en faisaient pas tant d'ostentation que ce pauvre M. Treddles, peut-être parce qu'ils y étaient plus accoutumés.

— Très-probablement. — Existe-t-il encore quelque individu de l'ancienne famille, bonne femme?

— Non, répondit-elle. Non que je sache, ajouta-t-elle après un moment d'hésitation. Et le travail du rouet, un instant interrompu, reprit son activité.

— Quelqu'un d'eux est peut-être en pays étranger?

Elle leva les yeux, et les fixa sur moi.

— Non, monsieur, dit-elle. Le dernier laird de Glentanner, comme on l'appelait alors, avait trois fils. John et William étaient des enfans donnant de belles espérances, mais ils moururent en bas âge, l'un d'une fièvre, l'autre d'une consomption qui vint à la suite de la rougeole. Il eût été heureux pour bien des gens que Chrystal, le troisième, eût pris la même route.

— Oh! c'est sans doute le jeune dissipateur qui a vendu ce domaine? Fort bien; mais vous ne devriez pas avoir tant de rancune contre lui. Souvenez-vous que nécessité n'a pas de loi; et d'ailleurs, bonne femme,

(1) Il y a ici un jeu de mots causé par la prononciation analogue des mots *scutcheon*, écusson, et *cushion*, coussin. — Éd.

il n'est pas plus coupable que M. Treddles, qui vous inspire tant d'intérêt.

— Par égard pour sa mère, je voudrais pouvoir penser comme vous, monsieur; mais M. Treddles était dans le commerce; et quoiqu'il n'eût pas précisément le droit d'agir ainsi, cependant il y a quelque excuse pour un homme qui dépense son argent quand il s'imagine qu'il peut en gagner par boisseaux. Mais ce malheureux jeune homme dévora son patrimoine, tout en sachant qu'il vivait comme un rat dans un fromage de Dunlop (1), et qu'à mesure qu'il mangeait il diminuait ses moyens de vivre. Je ne puis y penser long-temps. Et elle se mit à fredonner un couplet de ballade, mais il n'y avait de gaieté ni dans le ton ni dans l'expression.

Il vit la fin des écus
Qu'avaient amassés ses pères:
Il vendit toutes ses terres;
Ainsi donc n'en parlons plus.

— Allons, allons, dame Steele, lui dis-je, — c'est un bien long chemin que celui qui ne fait aucun coude. Je ne vous cacherai pas que j'ai entendu parler de ce pauvre diable, Chrystal Croftangry. Il a jeté sa gourme, et il est devenu un homme rangé et respectable.

— Et qui vous a appris ces nouvelles? me demanda-t-elle en me regardant avec des yeux perçans.

— Ce n'est peut-être pas le meilleur juge de son caractère, car c'est lui-même.

(1) Ces fameux fromages dont Jeanie Deans était si fière d'avoir la recette. — Ed.

— Et s'il vous a dit la vérité, c'est une vertu qu'il n'avait pas toujours coutume de pratiquer.

— Comment diable! m'écriai-je fort piqué ; — on l'a toujours regardé comme un homme d'honneur.

— Oui, oui ; il aurait tué d'un coup de pistolet ou de fusil quiconque l'aurait appelé menteur. Mais quand il promettait à un honnête marchand de le payer la prochaine fois qu'il toucherait ses revenus, lui tenait-il parole? Et quand il faisait accroire à une pauvre fille qu'il réparerait son déshonneur, lui disait-il la vérité? Et n'est-ce pas là être un menteur, un menteur perfide et à cœur noir par-dessus le marché?

Ma bile s'échauffait, mais je tâchai de me contenir ; et dans le fait, si j'avais répondu avec colère, je n'aurais fait qu'assurer le triomphe de celle qui me tourmentait ainsi. Je soupçonnais en partie qu'elle commençait à me reconnaître, mais elle montrait si peu d'émotion que je ne pouvais croire que ce soupçon fût fondé. Je conservai donc un ton aussi indifférent qu'il me fut possible, et je me bornai à lui dire : — Eh bien! bonne femme, je vois que vous ne croirez que ce Chrystal possède quelque bonne qualité que lorsqu'il sera revenu ici, qu'il aura acheté quelque bonne ferme de son ancien domaine, et qu'il vous aura fait sa femme de charge.

La vieille femme laissa échapper le fil d'entre ses doigts, joignit les mains, et s'écria en levant les yeux vers le ciel avec un air de crainte : — Au ciel ne plaise! Que le Seigneur l'en empêche dans sa merci! Oh, monsieur! Si vous connaissez réellement ce malheureux Chrystal, conseillez-lui de s'établir dans un endroit où

l'on connaisse les bonnes qualités que vous dites qu'il possède à présent, et où les mauvaises voies de sa jeunesse soient inconnues. Il ne manquait pas de fierté, ne le laissez pas venir ici par amour pour lui-même! Oui, il avait coutume d'être assez fier.

Elle rapprocha d'elle son rouet, et commença à en tirer le chanvre des deux mains. — Qu'il ne vienne pas ici, continua-t-elle, — pour se faire regarder du haut en bas par ceux des compagnons de ses anciennes extravagances qui vivent encore, et pour voir les gens honnêtes, qu'il méprisait autrefois, le regarder à leur tour avec mépris, soit à l'église, soit dans la place du marché. Qu'il ne vienne pas ici pour se mettre en butte à tous les propos, et pour que chaque passant le montre au doigt à un autre, en lui disant ce qu'il est et ce qu'il a été; comme quoi il a mangé un beau domaine, et fait franchir à des femmes perdues le seuil de la porte de la maison de son père, au point qu'il n'a plus été possible à sa mère d'y rester; comme quoi une simple femme servante de la famille a prédit qu'il serait un enfant de perdition; comme quoi sa prédiction s'est accomplie, et comme quoi.....

—Un instant, s'il vous plaît, bonne femme, lui dis-je. — A peine pourrai-je me rappeler tout ce que vous m'avez déjà dit, et il ne serait peut-être pas prudent de lui en dire davantage. Je puis me permettre beaucoup de liberté avec l'individu dont nous parlons; mais, si tout autre que moi lui portait la moitié de votre message, je crois que je n'oserais lui garantir ses oreilles. Et maintenant que je vois que la nuit est belle, je me rendrai à pied à la ville de ***, où je pourrai prendre de-

main la diligence qui y passe, pour me rendre à Édimbourg.

A ces mots, je payai un écot très-modéré, et pris congé de ma vieille hôtesse, sans avoir pu découvrir si cette femme prévenue et inexorable soupçonnait qu'il y avait identité de personne entre le voyageur qui venait de s'arrêter chez elle et ce Chrystal Croftangry contre lequel elle nourrissait tant de ressentiment.

La nuit était belle et froide, quoique, lorsque j'avais prétendu en remarquer la beauté, il eût pu pleuvoir à verse sans que je m'en fusse aperçu. Ce n'était qu'un prétexte pour échapper à la vieille Christie Steele. Dans le Corso, à Rome, les chevaux qui courent sans être montés ont des éperons pour stimuler leurs efforts, c'est-à-dire de petites boules d'acier, garnies de pointes, et attachées à des courroies de cuir, et qui étant mises en mouvement par la rapidité de la course, leur battent les flancs, les piquent, et leur font faire des prodiges de vitesse. Les reproches de la vieille femme produisirent le même effet sur moi, et me firent marcher d'un pas rapide, comme si c'eût été un moyen pour échapper à mes propres souvenirs. Dans le temps où j'étais dans toute ma force, lorsque je gagnais une ou deux gageures en marchant, je doute que j'aie jamais marché aussi vite que je le fis cette nuit depuis les Armes de Treddles jusqu'à la ville où je me rendais. Quoique le froid fût piquant, j'avais assez chaud lorsque j'entrai dans une auberge, et il me fallut une pinte de porter rafraîchissant et une demi-heure de repos avant que je pusse me déterminer à ne plus songer à Christie, et à ne pas faire plus de cas de ses opinions que de celles de

toute autre vieille femme ignorante et prévenue. Enfin je résolus de traiter la chose comme une bagatelle, et, demandant ce qu'il fallait pour écrire, je plaçai un mandat de cent livres sterling dans un papier plié avec soin, et j'écrivis ces mots sur l'enveloppe :

Christal the ne'er-do-weel
Child destin'd to the devil
Send this to Christy Steele.

Christal le franc vaurien,
Enfant promis au diable,
Fait ce don à Christie Steele (1).

Je fus si charmé de cette nouvelle manière d'envisager ce sujet, que je regrettai qu'il fût trop tard pour trouver quelqu'un qui pût porter sur-le-champ cette lettre à sa destination.

Mais la réflexion arrive
Sur l'aile fraîche du matin.

Je réfléchis le lendemain que je devais réellement cette somme, et peut-être davantage, à Christie, qui l'avait avancée à ma mère dans un moment de nécessité urgente, et que la lui rendre d'une manière légère et burlesque c'était risquer d'empêcher une femme si susceptible et si pointilleuse d'accepter ce qui n'était pourtant que le paiement d'une dette légitime, d'une dette que je désirais particulièrement acquitter. Sacrifiant

(1) Il nous est impossible de reproduire à la fois la précision et la rime de ce *triplet*. — Éd.

donc mon triplet (1) sans beaucoup de regret, car il était plus joli à la lueur d'une chandelle et vu à travers le milieu d'un pot de porter qu'à la clarté du grand jour et sans autre excitant qu'une tasse de thé ; je résolus de charger M. Fairscribe de me servir d'intermédiaire pour acheter le bail de l'auberge, et pour l'assurer à Christie de la manière qui serait la plus agréable pour sa délicatesse. La seule chose que j'aie besoin d'ajouter, c'est que mon plan réussit, et que la veuve Steele tient encore aujourd'hui l'auberge à l'enseigne des Armes de Treddles. Ne dites donc pas, lecteur, que j'ai manqué de franchise avec vous ; car, si je ne vous ai pas dit autant de mal de moi que je l'aurais pu, je vous ai indiqué une personne parfaitement en état de remplir cette lacune, et fort disposée à le faire, en racontant toutes mes fautes aussi-bien que tous mes malheurs.

Cependant j'abandonnai totalement le projet de racheter une partie des domaines de mes pères ; et, de même que le jeune Norval à l'égard de Glenalvon (2), je résolus de suivre l'avis de Christie Steele, quoiqu'il eût été donné un peu durement..

(1) On appelle *triplet*, dans la poésie anglaise, trois vers qui se suivent en rimant, et *couplet* deux vers seulement, un distique. Éd.

(2) Allusion à la tragédie de Home (*Douglas*), dont le sujet est à peu près celui de notre Mérope. — Éd.

CHAPITRE V.

» Si vous voulez savoir où trouver ma demeure,
» Elle n'est qu'à deux pas, près de ces oliviers. «

SHAKSPEARE. *Comme il vous plaira.*

Par une révolution d'humeur que je suis hors d'état d'expliquer, je changeai entièrement d'avis sur mes plans de vie, par suite du désappointement dont le récit remplit le chapitre précédent. Je commençai à découvrir que la campagne ne me conviendrait nullement; que j'avais renoncé à la chasse, et que je n'avais aucun goût pour l'agriculture, vocation ordinaire des gentilshommes campagnards; que je n'avais pas le genre de talens nécessaires pour me rendre utile à l'un ou à l'autre des candidats, dans une élection qui allait avoir lieu, et que je ne trouverais aucun amusement à remplir les fonctions d'administrateur des routes, de com-

missaire des taxes, ni même l'office plus relevé de magistrat. J'avais commencé à prendre du goût pour la lecture, et en fixant mon domicile à la campagne je m'éloignais des sources où je trouverais des livres avec plus de facilité, car je n'aurais de ressource à cet égard que dans le petit cabinet de lecture des environs, genre d'établissement où vous êtes sûr que l'ouvrage que vous désirez avoir se trouve toujours en d'autres mains.

Je résolus donc de me fixer dans la métropole de l'Écosse, me réservant de faire de temps en temps quelqu'une de ces excursions qu'en dépit de tout ce que j'ai dit contre les diligences M. Piper a rendues si faciles. Prenant intérêt à notre vie comme à notre loisir, il nous assure contre la perte de temps par la vitesse, contre tout accident à nos membres par les meilleures voitures, les chevaux les mieux dressés et les cochers les plus expérimentés, et nous transporte, nous et nos lettres, d'Édimbourg au cap Wrath, en aussi peu de temps qu'il en faut pour écrire un alinéa.

Quand je fus bien décidé à établir mon quartier-général dans Auld Reekie (1), me réservant le privilège de faire des reconnaissances dans toutes les directions, je commençai par en faire une très-sérieuse pour découvrir une habitation qui me convînt. — Et où croyez-vous que j'allai la chercher? — Comme dit sir Pertinax (2). Ce ne fut ni dans George's-Square, ni dans

(1) *La Vieille Enfumée*, nom qu'on donne à Édimbourg. — Éd.

(2) Personnage d'une comédie de Macklin, intitulée l'*Homme du Monde*. Il y a quelque générosité de la part d'un Écossais à citer sir Pertinax, Mac-Sycophant, qui est le personnage odieux de la pièce. — Éd.

Charlotte-Square, ni dans la vieille Nouvelle-Ville, ni dans la nouvelle Nouvelle-Ville, ni à Calton-Hill : j'allai tout droit dans le quartier de la Canongate, et précisément dans la partie de ce quartier où j'avais été autrefois claquemuré, comme ce chevalier errant, prisonnier dans un château enchanté, où, par l'effet de quelque charme, l'air qui l'entourait mettait obstacle au passage du malheureux captif, quoique ses yeux n'en pussent découvrir aucun.

Pourquoi je songeai à dresser ma tente en ce lieu, c'est ce que je ne saurais dire. Peut-être était-ce pour jouir des plaisirs de la liberté dans l'endroit même où j'avais été si long-temps abreuvé de l'amertume d'en être privé ; à peu près comme l'officier qui, après avoir quitté le service, avait ordonné à son domestique de continuer à l'éveiller tous les jours à l'heure de la parade, uniquement pour avoir le plaisir de pouvoir dire : — Au diable la parade ! de se tourner de l'autre côté, et de faire un nouveau somme avec délices. Peut-être aussi m'attendais-je à trouver dans ces environs quelque petite habitation d'un ancien style, ayant quelque chose du *rus in urbe* (1), dont j'avais l'ambition de jouir. En un mot, il suffit de dire que je pris le chemin de la Canongate.

Je m'arrêtai sur le bord du ruisseau dont j'ai déjà parlé ; et, mon esprit étant alors moins préoccupé, mes organes étaient plus délicats. Je sentis mieux qu'auparavant que, comme le métier de Pompée dans Mesure pour mesure (2), ce ruisseau exhalait en quelque

(1) La campagne à la ville. — Éd.

(2) Le métier de *Pompée* n'est autre que d'être le valet d'une

sorte. — Pouah ! Une once de civette, bon apothicaire (1).—M'en étant promptement détourné, mes pas se dirigèrent naturellement vers l'humble appartement que j'avais autrefois occupé. Je vis à la porte ma petite hôtesse montagnarde, ayant aussi bonne mine et étant aussi requinquée que jamais ; car les vieilles femmes supportent les assauts du temps cent fois mieux que les vieillards du sexe masculin. Elle se chantait à elle-même une chanson des Highlands, en secouant sur les marches conduisant à sa porte une petite nappe qu'elle plia ensuite avec soin pour qu'elle pût servir de nouveau.

— Comment vous portez-vous, Janet ?

— Je vous remercie, mon bon monsieur, répondit ma vieille amie sans me regarder ; mais vous auriez pu tout aussi bien m'appeler mistress Mac-Evoy, car je ne suis pas Janet pour tout le monde, ma foi !

— Mais il faut que vous soyez Janet pour moi, malgré tout cela. M'avez-vous tout-à-fait oublié ? ne vous souvenez-vous plus de Chrystal Croftangry ?

La bonne et vive créature jeta la nappe dans le vestibule de sa maison, descendit l'escalier comme une sylphide, trois marches à la fois, me saisit — les deux mains, — me sauta au cou, — et m'embrassa, oui, elle m'embrassa cordialement. J'étais un peu honteux ; mais quel tendre berger, touchant à peu près à la soixantaine, peut résister aux avances d'une belle contempo-

maison de débauche, avec l'espoir d'avoir la survivance de la dame de la maison. *Voyez* la pièce de Shakspeare qui porte le titre de *Mesure pour mesure*, c'est-à-dire ruse contre ruse. — Éd.

(1) Citation de la pièce même. — Éd.

raine? La reconnaissance fut donc aussi tendre qu'on peut l'imaginer. — Honni soit qui mal y pense! — et Janet commença sur-le-champ à entrer en affaire.

— Vous viendrez voir votre ancien logement sans doute, M. Croftangry? et Janet vous remettra les quinze shillings qu'elle avait à vous rendre quand vous vous êtes enfui sans les prendre et sans lui dire seulement adieu. Mais ne vous inquiétez pas, ajouta-t-elle en souriant avec gaieté; je voyais bien que le temps vous pressait.

Nous étions dans mon ancien appartement, et Janet, une bouteille dans une main, un verre dans l'autre, me força de prendre quelques gouttes d'usquebaugh, distillé avec du safran et d'autres herbes, d'après une ancienne recette des Highlands. Elle déplia ensuite plusieurs papiers, dans le dernier desquels étaient les quinze shillings, qu'elle avait conservés avec soin pendant vingt ans et plus.

— Les voici, dit-elle avec un air de probité triomphante; ce sont les mêmes que je voulais vous rendre pendant que vous couriez comme si vous eussiez été ensorcelé. Janet a eu de l'argent, et Janet en a manqué bien des fois depuis ce temps : le collecteur des taxes et le receveur des loyers sont venus, et puis le boucher et le boulanger, Dieu nous bénisse ! comme s'ils avaient voulu mettre en pièces la pauvre vieille Janet; mais elle a toujours eu soin de garder les quinze shillings de M. Croftangry.

— Mais si je n'étais jamais revenu, Janet?

— Oh! si j'avais appris que vous étiez mort, j'aurais donné cet argent aux pauvres de la Chapelle, pour qu'ils

priassent pour vous, dit Janet en faisant un signe de croix ; car elle était catholique. Peut-être pensez-vous que cela ne vous servirait à rien ; mais les bénédictions des pauvres ne peuvent jamais nuire.

Je convins bien volontiers avec Janet de la vérité de cette maxime ; la prier de regarder ces quinze shillings comme lui appartenant aurait été peu délicat après une conduite si exemplaire ; je l'invitai donc à les employer à l'usage qu'elle se proposait d'en faire dans le cas de ma mort, c'est-à-dire si elle connaissait quelques pauvres qui méritassent d'être soulagés, et à qui cette bagatelle pût être utile.

— Si j'en connais? s'écria-t-elle en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier de toile à carreaux ; je n'en connais que trop, M. Croftangry ! Hélas ! oui. Il y a ces pauvres montagnards de Glenshee, qui sont venus pour la moisson, et qui sont malades de la fièvre. Il y aura cinq shillings pour eux, et une demi-couronne pour Bessie Mac-Evoy, dont le mari, pauvre homme qui était un porteur de chaise, n'a jamais pu, malgré tout le whisky qu'il buvait, chasser le froid de son estomac, et il en est mort. Et ensuite...

Elle interrompit tout à coup la liste des charités qu'elle se proposait de faire ; prenant un air très-sérieux, elle se pinça les lèvres, et ajouta d'un ton tout différent : — Mais, M. Croftangry, songez bien si vous n'aurez pas besoin vous-même de cet argent, et si vous ne regretterez pas de vous en être ainsi dépouillé ; car c'est un grand péché que de se repentir d'une œuvre de charité ; d'ailleurs, cela porte malheur ; et puis ce n'est pas une pensée qui convienne au fils d'un

homme comme il faut. Je vous parle ainsi pour que vous y réfléchissiez un peu ; car le fils de votre mère n'est pas aussi soigneux de son argent qu'il devrait l'être, et ce n'est pas la première fois que je vous le dis, bijou (1) !

Je l'assurai que je pouvais très-facilement donner cet argent sans craindre d'avoir jamais à m'en repentir ; et elle en conclut que, la chose étant ainsi, — M. Croftangry était devenu riche dans les pays étrangers, et n'avait plus rien à démêler avec les huissiers et les officiers du shériff. La fille de la mère de Janet Mac-Evoy était bien aise de l'apprendre ; mais, si M. Croftangry était dans l'embarras, son appartement était là, Janet était prête à le servir, et il la paierait quand cela lui conviendrait.

J'expliquai à Janet la situation dans laquelle je me trouvais, et elle en montra une satisfaction véritable. Je lui fis alors quelques questions sur sa propre condition, et, quoiqu'elle en parlât avec un air d'enjouement et de contentement, je m'aperçus qu'elle était fort précaire. Je lui avais payé plus que je ne lui devais ; d'autres locataires étaient tombés dans une erreur contraire, et l'avaient quittée sans la payer. Janet ne connaissant pas les moyens indirects de tirer de l'argent de ceux qui logeaient chez elle, d'autres individus, qui louaient comme elle des appartemens garnis, et qui étaient plus rusés que cette simple et pauvre montagnarde, avaient l'air de les laisser à meilleur marché, quoique, à la longue, ceux qui les prenaient reconnaissaient qu'ils leur coûtaient plus du double.

(1) Jewel. Terme d'affection et de familiarité. — Éd.

Comme j'avais déjà destiné mon ancienne hôtesse à devenir ma femme de charge et ma gouvernante, connaissant son honnêteté, sa prévenance, sa propreté, quoiqu'elle fût Écossaise, et son excellent caractère, sauf ces accès momentanés d'emportement que les montagnards appellent un *fuff* (1), je lui en fis la proposition sur-le-champ, et de manière à la lui rendre la plus agréable possible. Je vis clairement qu'elle ne lui déplaisait pas; cependant elle demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir, et ses réflexions ne lui suggérèrent qu'une seule objection, qui était assez singulière.

— Mon Honneur, me dit-elle, — car ce fut ainsi qu'elle me nommait alors, — voudrait demeurer dans une des belles rues de la ville : or Janet n'aimerait pas à vivre dans un endroit où les baillis, les huissiers, et tous ces brigands qui sont l'écume du monde, auraient le droit de prendre un pauvre homme à la gorge, uniquement parce qu'il lui manquerait quelques dollars dans sa bourse. Elle avait habité la belle vallée de Temanthoulik; et Dieu savait que, si quelque vermine semblable avait osé s'y montrer, son père lui aurait lâché un coup de fusil, et son père était en état d'abattre un daim à une aussi grande distance que le meilleur tireur de son clan. Le quartier où demeurait Janet était bien tranquille, et pas un de ces coquins n'oserait passer son nez au-delà du ruisseau. Janet ne devait pas une obole à qui que ce fût; mais elle ne pouvait souffrir de voir d'honnêtes gens et des hommes comme il faut,

(1) En écossais ce mot signifie vent irrégulier, bouffée de vent.
Éd.



traînés en prison, bon gré mal gré; et, si par hasard Janet donnait un coup de pincettes sur la tête d'un de ces chenapans, peut-être se trouverait-elle elle-même dans l'embarras.

J'ai appris une chose dans la vie, c'est de ne jamais employer le langage du bon sens quand on peut arriver à son but sans y avoir recours. J'aurais eu la plus grande peine à convaincre cette ardente amie, cette admiratrice désintéressée de la liberté, qu'on voyait très-rarement, qu'on ne voyait presque jamais des arrestations avoir lieu dans les rues d'Édimbourg; et lui démontrer la justice et la nécessité de ces arrestations eût été aussi difficile que de la convertir à la foi protestante. Je me bornai donc à l'assurer de mon intention de me fixer dans le quartier où elle demeurait alors, si je pouvais y trouver une habitation convenable. Janet fit trois sauts sur le plancher, et poussa trois cris de joie en m'entendant parler ainsi; mais le doute rentra sur-le-champ dans son esprit, et elle insista pour savoir quelle raison je pouvais avoir pour établir ma résidence dans un lieu où l'on ne voyait guère que ceux que l'infortune y conduisait. Il me vint à l'esprit de lui répondre en lui racontant la légende de l'origine de ma famille, et la circonstance qui faisait que nous tirions notre nom d'un endroit particulier voisin du palais d'Holyrood. Ce motif, qui aurait paru fort étrange à bien des gens pour rendre compte du choix d'une résidence, fut complètement satisfaisant pour Janet Mac-Evoy.

— Oh! sans doute, s'écria-t-elle, si c'était un bien de vos pères il n'y a plus rien à dire. Mais il est singu-

lier que le bien de votre famille fût situé à la queue de la ville, et qu'il soit maintenant couvert de maisons, quand on y a vu paître autrefois les vaches du roi, que Dieu les bénisse, cuir et cornes! Ce sont d'étranges changemens! Elle réfléchit un instant, et ajouta ensuite : — Mais Croftangry n'a pas perdu à ce changement, puisque c'est le champ solitaire qui est devenu une place d'habitation, et non le lieu habité qui a été converti en désert; car Janet connaît une vallée où il y avait des hommes aussi bien qu'il peut y en avoir à Croftangry, et s'ils y étaient en moins grand nombre, ils valaient autant sous leurs tartans que les autres sous leurs habits de drap. Et il s'y trouvait aussi des maisons, et si elles n'étaient pas construites de pierres et de mortier, et aussi élevées que celles de Croftangry, elles n'en étaient pas moins tout ce dont avaient besoin ceux qui y demeuraient; et l'on voyait les hommes avec de belles toques, les femmes avec des rubans de soie et des fichus bien blancs, en sortir pour aller à l'église ou à la chapelle le jour du Seigneur, et les enfans courant pour les suivre. Et maintenant, hélas! hélas! ô hellani! ô honori (1)! la désolation est dans la vallée! on n'y voit plus ni toques bleues ni rubans! La maison du Saxon s'y élève fièrement dans la solitude, comme le rocher aride et escarpé sur lequel le faucon place son aire, le faucon qui chasse de la vallée le coq de bruyère.

Janet, comme la plupart des montagnards, était pleine d'imagination, et quand un sujet mélancolique se présentait à elle, ses expressions devenaient presque

(1) Hélas! hélas! prenez pitié de nous! — Tr.

poétiques, grace au génie de la langue celte dans laquelle elle pensait, et dont elle se serait probablement servie pour parler, si je l'eusse comprise. En deux minutes le regret, qui couvrait comme d'un nuage ses traits enjoués naturellement, s'était dissipé. Janet était redevenue la petite bonne femme affairée, importante et un peu bavarde, maîtresse d'un étage d'une petite maison dans Abbey-Yard, et sur le point d'être élevée au grade de femme de charge d'un vieux garçon, Chrystal Croftangry, esq. (1).

Il ne se passa pas long-temps avant que les recherches locales de Janet eussent trouvé précisément une maison telle que je la désirais, et nous nous y établîmes sur-le-champ. Janet craignait que je ne fusse pas satisfait, parce que le terrain sur lequel était construite cette habitation ne faisait pas exactement partie de Croftangry; mais je calmai ses inquiétudes en l'assurant qu'il en avait été une dépendance du temps de mes ancêtres, ce qu'elle prit pour argent comptant.

Je n'ai dessein d'indiquer précisément à personne l'endroit où est située ma maison, quoique, comme dit Bobadil (2), — peu m'importe qui le sache, puisque la cabane me convient; — mais je puis dire en général que c'est une maison en elle-même, ou, suivant une expres-

(1) *Esq.* : écuyer. Ce titre désigne ici que M. Croftangry appartient à cette classe de personnes qui jouissent d'une fortune indépendante : mais cette désignation est devenue aussi commune en Angleterre que celle de *don* en Espagne. Il y a cependant encore des *Esquires* par *création*, enregistrées au collège héraldique. — Éd.

(2) Voyez une note du premier chapitre. — Éd.

sion plus nouvelle que je trouve dans les annonces de biens à vendre, contenue en elle-même (1). Elle a un jardin d'environ un demi-acre par-derrière, et en avant une cour plantée d'arbres. Elle contient cinq pièces, sans compter les chambres des domestiques, et elle a vue en face sur le palais, et par-derrière sur la montagne et les hauteurs du Parc du roi. Heureusement cette maison avait un nom qui me servit, avec un léger changement, à donner encore plus de vraisemblance à l'histoire que j'avais faite à Janet, et peut-être n'aurais-je pas été fâché de pouvoir aussi me tromper moi-même. On la nommait Little-Croft, et nous la baptisâmes Little-Croftangry (2). Les *hommes de lettres* appartenant à l'administration des postes ont sanctionné ce changement, et ils ne manquent pas de me remettre les lettres qui me sont ainsi adressées.

Mon établissement se compose de Janet, d'une servante en sous-ordre, d'une jeune montagnarde pour que Janet n'oublie pas sa langue naturelle, et d'un jockey pour servir à table et prendre soin d'un bidet sur lequel je monte pour aller me promener sur les sables de Portobello (3), surtout quand la cavalerie y fait l'exercice; car, comme un vieux fou que je suis, j'aime encore à entendre le bruit d'une marche de che-

(1) C'est-à-dire une maison habitée par une seule famille, les maisons, à Édimbourg comme à Paris, étant en général distribuées en divers appartemens. — Éd.

(2) Petit Croftangry. — Éd.

(3) Petit village à trois milles sud-est d'Édimbourg, sur le rivage du *Frith of Forth*. — Éd.

vaux et à voir briller les armes, ce spectacle m'étant devenu familier pendant ma jeunesse sans avoir été soldat de profession. Dans les matinées pluvieuses, j'ai mes livres; — quand il fait beau, je fais des visites, ou je me promène dans le Parc du roi, si la fantaisie m'en prend. Je dîne solitairement; — pas tout-à-fait pourtant, car quoique André me serve à table, Janet, ou, comme tout le monde l'appelle, excepté son maître et certaines vieilles commères montagnardes, — mistress Mac-Evoy reste dans la salle à manger pour veiller à ce que tout se passe dans le plus grand ordre, et pour me raconter, Dieu nous bénisse! toutes les nouvelles merveilleuses du jour qui courent dans le palais. Quand la nappe est ôtée, que j'allume mon cigarre, et que je commence à attaquer une pinte de vin de Porto, ou un verre de vieux whisky coupé avec de l'eau, c'est l'usage de la maison que Janet prenne une chaise à quelque distance, et là elle fait sa sieste ou raccommode ses bas, suivant qu'elle y est disposée, prête à répondre si je suis en humeur de causer, et assise tranquillement comme une souris si elle me voit tenir un livre ou un journal. A six heures précises elle me prépare mon thé, et elle se retire pendant que je le prends. Vient alors la portion de la journée dont la plupart des vieux garçons sont le plus embarrassés. Le spectacle est une bonne ressource de temps à autre; mais le théâtre est loin de chez moi, et je ne suis pas plus voisin de deux ou trois clubs dont je suis membre. D'ailleurs ces courses du soir sont incompatibles avec ce sentiment inspiré par un bon fauteuil, et qui fait désirer quelque occupation qui puisse distraire l'esprit sans fatiguer le corps.

Sous l'influence de ces impressions j'ai quelquefois songé à cette entreprise littéraire. Il faudrait que j'eusse un véritable bonassus (1) pour me regarder comme un génie; cependant j'ai du loisir, et je puis réfléchir aussi bien que mes voisins. En outre je suis placé entre deux générations, et je puis, peut-être mieux que bien d'autres, faire ressortir ces traces d'antiquité qui s'effacent et disparaissent tous les jours. Je connais bien des faits modernes, bien des anciennes traditions, et c'est pourquoi je me demande :

Au coin de mon foyer ne puis-je, aussi bien qu'eux,
Trouver quelque vieux conte enterré sous la cendre,
Dont on berçait jadis nos honnêtes aïeux
Quand par un doux sommeil on voulait les surprendre?
Vous ne connaissez pas votre propre maison
Mieux que je ne connais Brutus et son histoire,
Son arrivée ici, sa première victoire,
La Table Ronde, Arthur, Saint-George et le dragon.

Il n'est pas de boutique aussi facile à meubler que celle d'un antiquaire. Comme celle des prêteurs sur gages de la dernière classe, il ne faut pour toute marchandise qu'une quantité raisonnable de vieille ferraille, un sac ou deux de clous à grosse tête, quelques boucles

(1) Espèce d'auroch ou bœuf sauvage, qui est le plus grand des quadrupèdes connus après l'éléphant et le rhinocéros. On en faisait voir un monstrueux à Londres en 1822, et, dans les affiches qui annonçaient cet animal extraordinaire, on l'appelait le Buonaparte du règne animal, pour exprimer l'étonnement qu'il inspirait à tous ceux qui le voyaient. Le nom de *bonassus* est devenu proverbial, et synonyme de toutes les qualités extraordinaires. — Éd.

de souliers dépareillées, des pots de terre ébréchés, avec des pelles et des pincettes hors de service. Si l'on y ajoute un ou deux paquets de ballades à un sou, et quelques vieilles relations imprimées sur une seule grande feuille, on est un grand homme, on fait un commerce étendu; et alors, comme les susdits prêteurs sur gages, si l'auteur s'entend un brin en tours de passe-passe, il peut, en ramassant un peu d'un côté, en dérobant un peu de l'autre, rendre l'intérieur de sa boutique beaucoup plus riche que la montre, et se mettre en état de vous faire voir des choses qui font dire à qui ne connaît pas le mode d'appropriation particulier aux antiquaires: — Comment diable a-t-il pu se les procurer?

On peut m'objecter que les objets d'antiquité n'ont d'intérêt que pour un petit nombre de chalands, et que nous pouvons crier nos marchandises jusqu'à ce que nous soyons devenus aussi rouillés que les objets qui forment le fond de notre commerce, avant que personne nous en demande le prix. Mais ce n'est pas le seul département de mes travaux sur lequel je fonde mes espérances. Je me propose aussi d'avoir une boutique succursale pour le sentiment, pour les dialogues, pour les dissertations, et elle peut séduire le caprice de ceux qui n'ont pas de goût pour ce qu'on est convenu d'appeler la pure antiquité; une sorte de boutique d'herboriste-fruitier, érigée en avant de mes vieilles ferrailles, les souvenirs rouillés des anciens temps étant ornés de guirlandes de cresson, de choux, de poireaux et de pourpier.

Comme j'ai quelque idée que j'écris trop bien pour

être compris, je m'abaisserai jusqu'au style ordinaire, et je déclare, avec toute la modestie convenable, que je me crois en état d'entreprendre un ouvrage périodique, en forme de mélanges, aussi semblable au Spectateur (1), au Gardien (2), au Miroir (3) ou au Flaneur (4), que mes humbles talens le permettront. Ce n'est pas que j'aie dessein d'imiter Johnson, dont je suis loin de nier les connaissances générales et la diction énergique, mais dont la plupart des Rôdeurs (5) ne sont guère qu'une sorte de lanterne magique où l'on fait passer sous les yeux des maximes d'une vérité triviale et usée, revêtues d'un style pompeux, et qu'on n'admire que parce qu'il n'est pas toujours facile de les comprendre. Il y a quelques-uns des écrits de ce grand moraliste qu'il m'est impossible de lire sans penser à un bal masqué du second ordre, où tout ce qu'il y a de plus commun et de moins estimé dans la ville se pavane sous le déguisement de héros, de sultans, etc., gens qui, grace au clinquant qui les couvre, obtiennent quelque considération jusqu'à ce qu'on les ait reconnus. Mais il n'est pas prudent de commencer à jeter des pierres à l'instant où je m'occupe de mettre des vitres à mes propres croisées.

Je crois même que la situation de Little-Croftangry peut être regardée comme utile à mon entreprise. Il

(1) D'Addisson. — Éd.

(2) Du même auteur. — Éd.

(3) De Mackenzie. — Éd.

(4) Du même. — Éd.

(5) Le *Rambler* de Samuel Johnson. — Éd.

serait difficile d'imaginer un plus noble contraste que celui de la grande cité, noircie par la fumée des siècles, et retentissant des sons variés de l'industrie active ou de l'oisiveté qui se livre au plaisir, et la montagne escarpée, silencieuse et solitaire comme le tombeau : l'une comme le fleuve de l'existence, dont les flots se pressent et se précipitent avec toute la force d'une cataracte; l'autre ressemblant à un anachorète courbé sous le poids des années, dont la vie se passe dans le silence et l'obscurité, tel que le petit ruisseau qui sort sans être entendu, et presque inaperçu, de la fontaine du saint, son patron (1). La cité ressemble au temple fréquenté où Mammon et Comus tiennent leur cour, et où la foule vient sacrifier l'aisance, l'indépendance, et même la vertu, devant leurs simulacres; la montagne isolée et couverte de brouillards semble un trône élevé au génie majestueux, mais terrible, des temps féodaux, à l'époque où il distribuait des domaines et des couronnes à ceux qui avaient une tête en état de concevoir de grandes entreprises et des bras capables de les exécuter.

J'ai en quelque sorte à ma porte les deux extrémités du monde moral. En sortant par ma porte de devant, quelques minutes de marche me conduisent dans le cœur d'une ville riche et populeuse. Le même nombre de pas, si je sors du côté opposé, me place dans une solitude aussi complète que Zimmerman aurait pu le désirer. Sûrement, avec de tels secours pour l'imagination, je puis écrire beaucoup mieux que si j'avais un

(1) S. Anthony. Voyez les *Vues pittoresques d'Écosse* et *la Prison d'Édimbourg*. — Éd.

beau logement dans la nouvelle ville, ou un grenier dans la vieille. Comme dit l'Espagnol : — *Vamos*, — *carajo* (1)!

Je ne me suis pas soucié d'entreprendre un ouvrage périodique, et j'ai eu pour cela deux raisons. D'abord je n'aime pas à être pressé, et j'ai eu assez de créanciers importuns pendant la première partie de ma vie, pour ne pas vouloir risquer d'en voir ou d'en entendre d'autres, même sous la forme moins redoutable d'un prote d'imprimerie. Mais, en second lieu, la circulation d'un ouvrage périodique ne s'étend pas facilement au-delà du quartier où il est publié. Cet ouvrage, si on le donnait au public sous la forme de feuilles fugitives, s'élèverait à peine, sans les plus grands efforts de la part du libraire, au-dessus de Netherbow (2), et l'on ne pourrait s'attendre à le voir jamais monter jusqu'au niveau de Prince's Street (3). Or j'ai quelque ambition, et je voudrais que mes compositions, naissant dans la vallée d'Holyrood, pussent non-seulement gravir les régions élevées dont je viens de parler, mais traverser le Forth, étonner la longue ville de Kirkaldy, enchanter les armateurs de bâtimens charbonniers de la partie orientale du comté de Fife, se hasarder même sous les arcades classiques de Saint-André (4), et s'avancer vers le nord aussi loin que le souffle des applaudissemens pourrait le leur permettre en enflant leurs voiles. Quant

(1) Allons, *tonnerre*! Jurement espagnol dont nous ne donnons que l'*équivalent*. — Éd.

(2) Dans la vieille ville. — Éd.

(3) Dans la ville nouvelle. Voyez la carte d'Édimbourg. — Éd.

(4) Où il y a Université. — Éd.

à leur voir prendre une direction vers le sud (1), je ne l'espère pas, même dans mes rêves les plus présomptueux; car je suis informé que la littérature écossaise sera incessamment soumise à un droit prohibitif, comme le whisky d'Écosse. — Mais en voilà assez sur ce sujet. Si quelque lecteur est assez borné pour ne pas comprendre les avantages qu'un ouvrage présentant un certain volume doit avoir, quant à la circulation, sur une collection de feuilles fugitives; qu'il essaie si un fusil chargé de petit plomb portera aussi loin que lorsqu'il est chargé d'un poids égal du même métal, mais condensé en une seule balle.

Dailleurs il était moins important pour moi de faire un ouvrage périodique, par la raison que mon intention n'est ni de solliciter ni d'accepter les articles de mes amis, ou les critiques de ceux qui pourraient être moins favorablement disposés. Malgré les excellens exemples qu'on pourrait citer, je n'établirai pas à ma porte un tronc à aumônes sous le titre de la Tête du Lion ou de celle de l'Ane. Ce qui sera bon, ce qui sera mauvais dans mes écrits, m'appartiendra exclusivement, ou à quelques amis auprès desquels je puis avoir un accès particulier. Dans un cas contraire, plusieurs de ceux qui me prêteraient volontairement leur assistance pourraient avoir plus d'esprit que moi, et alors je verrais surgir un article brillant au milieu de mes travaux plus obscurs, comme un lambeau de dentelle sur un manteau de drap gris écossais de Galashiels (2). Quelques-uns pourraient rester au-

(1) En Angleterre. — Éd.

(2) Village sur la route d'Édimbourg à Melrose, où l'on fabrique du drap commun. — Éd.

dessous de moi, et alors il faudrait ou que je refusasse leurs articles, au risque de blesser la sensibilité des auteurs, ou que j'en fisse usage pour rendre mes propres ténèbres encore plus opaques et plus palpables ; il faut, suivant notre vieux proverbe, que chaque hareng soit suspendu par sa propre tête.

Je puis pourtant nommer une personne, attendu qu'elle n'existe plus, qui, ayant poussé sa carrière jusqu'aux dernières bornes de la vie humaine, m'honora d'une grande part de son affection. Dans le fait, nous étions parens, dans le sens écossais, Dieu sait à combien de degrés, et amis dans le sens de la vieille Angleterre. Je veux parler ici de feu l'excellente et regrettée mistress Bethune Baliol. Mais comme je destine cet admirable portrait de l'ancien temps à figurer dans mon ouvrage comme un caractère principal, je me bornerai à dire ici qu'elle connaissait et approuvait mon projet actuel. Elle refusa d'y contribuer pendant sa vie, par un sentiment de modestie et de dignité qu'elle croyait convenir à son âge, à son sexe et à sa condition ; mais elle me laissa quelques matériaux, que je désirais vivement obtenir quand elle m'en donnait des détails dans la conversation : et maintenant que je les ai en substance et écrits de sa propre main, je les regarde comme beaucoup plus précieux que tout ce que j'ai à offrir moi-même. J'espère que la mention de son nom joint au mien n'offensera aucun de ses nombreux amis, car c'était son bon plaisir, positivement exprimé, que je fisse usage des manuscrits qu'elle m'a fait l'honneur de me léguer, de la manière que je me suis permis de le faire. Je dois pourtant ajouter que dans bien des cas

j'ai déguisé les noms, et que j'ai ajouté des ombres et du coloris aux tableaux qu'elle avait tracés.

Une partie de mes matériaux, indépendamment de ceux dont je viens de parler, m'a été fournie par des amis, morts ou vivans. Ils peuvent en certaines circonstances être inexacts, et en ce cas je serais charmé de recevoir des renseignemens, appuyés sur une autorité suffisante, qui pourraient servir à corriger les erreurs qui se glissent toujours dans ce qui nous parvient par tradition. Le but de tout cet ouvrage est de jeter quelque jour sur les anciennes mœurs d'Écosse, et de les faire contraster de temps en temps avec celles qui sont aujourd'hui adoptées dans le même pays. Quant à mon opinion bien sérieuse, elle est en faveur du siècle actuel sous beaucoup de rapports, mais non pas au point de croire qu'il procure plus de moyens pour exercer l'imagination, ou qu'il excite plus d'intérêt que celui qui se rattache à d'autres temps. Je suis charmé d'être auteur ou lecteur en 1822; mais je prendrais beaucoup d'intérêt à lire ou à raconter ce qui est arrivé un demi-siècle ou un siècle auparavant. Nous avons tout l'avantage à cet égard. Les scènes au milieu desquelles nos ancêtres pensèrent avec profondeur, agirent avec bravoure, moururent courageusement, sont pour nous des histoires qui dissipent l'ennui d'une soirée d'hiver, quand nous ne sommes pas en société, ou qui charment une matinée d'été, quand il fait trop chaud pour se promener à pied ou à cheval.

Je n'entends pourtant pas dire que mes essais et mes relations seront limités dans le cercle de l'Écosse; je ne prétends m'astreindre à suivre aucune ligne particulière

dans le choix de mes sujets. Au contraire, je dis avec Burns :

> Peut-être sera-ce un sermon ;
> Peut-être bien une chanson.

J'ai seulement à ajouter, par forme de post-scriptum à ces chapitres préliminaires, que j'ai eu recours à la recette de Molière, et que j'ai lu mon manuscrit à ma vieille femme de charge Janet Mac-Evoy.

L'honneur d'être consultée enchanta Janet, et Wilkie ou Allan (1) auraient fait un excellent tableau de genre en la représentant assise, la taille redressée sur sa chaise, au lieu de s'appuyer sur le dossier suivant son usage; elle tricotait son bas systématiquement, comme si elle eût voulu que chaque tour de son fil, chaque mouvement de ses aiguilles, accompagnassent la cadence de ma voix. Je crains aussi de m'être complu dans mon ouvrage plus que je ne l'aurais dû, et d'avoir pris le ton d'orateur en faisant cette lecture un peu plus que je n'aurais osé me le permettre devant un auditeur dont j'aurais été moins certain d'obtenir les applaudissemens. Le résultat de mon plan pour établir un bureau de critique ne fut pas très-encourageant. A la vérité Janet écouta très-sérieusement tout ce qui avait rapport à ma vie antérieure, et elle donna quelques malédictions montagnardes, c'est-à-dire plus énergiques que courtoises, à l'accueil qu'avait fait Christie Steele — à un homme comme il faut dans la détresse, et de la

(1) Peintre d'Édimbourg que les Écossais mettent à côté de Wilkie. — Éd.

famille de sa propre maîtresse encore! — J'omis, pour certaines raisons, ou j'abrégeai considérablement tout ce qui avait rapport à elle. Mais quand j'arrivai à l'endroit où je parle de mes vues générales en composant mon ouvrage, je vis que la pauvre Janet avait complètement perdu la piste, quoique, comme un coursier hors d'haleine, elle suàt, soufflât et haletât pour chercher du moins à suivre la chasse. Pour mieux dire, son embarras faisait qu'elle ressemblait pendant tout ce temps à un homme sourd, honteux de cette infirmité, qui n'entend pas un mot de ce que vous dites, qui désire pourtant vous faire croire qu'il vous entend, et qui meurt de peur que vous ne le soupçonniez d'en être incapable.

Lorsqu'elle voyait que quelque remarque était indispensable, elle était exactement dans la même situation que cette dévote qui s'attacha au — doux mot Mésopotamie, — comme étant ce qu'elle trouvait de plus édifiant dans un sermon qu'elle venait d'entendre. En général, Janet se hâtait de donner des éloges à tout ce que je venais de lire, en s'écriant que tout cela était très-beau. Mais une fois elle appuya sur ce que j'avais dit de M. Timmerman (1), car c'est ainsi qu'il lui plaisait de nommer le philosophe allemand (2); et elle supposa qu'il devait descendre de la même souche que le clan montagnard des Mac-Intyres, puisque ce nom signifie fils du charpentier. — Et c'est un nom fort honorable, ajouta-t-elle; la propre mère de Janet était une Mac-Intyre.

(1) *Timmermann* en écossais signifie marchand de bois. — Tr.

(2) Zimmermann. — Éd.

En un mot, il était évident que la dernière partie de mon introduction était entièrement perdue pour Janet; et par conséquent, pour agir d'après le système de Molière, j'aurais dû tout rayer, et me mettre à écrire sur nouveaux frais. Mais je ne sais trop comment cela se fit, je conservais probablement une opinion assez favorable de ma composition, quoique Janet n'en comprît pas un mot, et je ne me sentais nullement disposé à retrancher ces Dalilas de l'imagination, comme Dryden les appelle, dont les tropes et les figures sont comme du caviar (1) pour la multitude. D'ailleurs je déteste d'écrire une seconde fois ce que j'ai déjà écrit, autant que Falstaff (2) détestait de rendre pour payer ce qu'il avait reçu. — C'est double travail. — Je résolus donc en moi-même de ne consulter Janet à l'avenir que sur les objets qui pouvaient se trouver dans le cercle de son intelligence, et de risquer de livrer au public mes argumens et ma rhétorique, sans son *imprimatur*. Je suis passablement certain que, quand cela sera fait, elle y applaudira. Quant aux narrations qui n'excéderont pas les bornes de sa logique et de son intelligence, je profiterai, suivant mon premier projet, de son jugement naturel, — c'est-à-dire quand il ne sera pas en opposition trop directe avec le mien; car, après tout, je dis avec Almanzor (3) :

Sache que c'est moi seul qui suis roi de moi-même.

Le lecteur sait maintenant mon *pourquoi* et mon *com-*

(1) Caviar, *œufs d'esturgeon, mets rare.* — Éd.

(2) Shakspeare, *Henri V.* — Éd

(3) Héros d'une tragédie de Drydn. — Éd.

ment, c'est-à-dire le dessein de cet ouvrage, et les circonstances dans lesquelles je l'ai entrepris. Il a aussi un échantillon des talens de l'auteur, et il peut juger par lui-même s'il doit continuer sa lecture, ou renvoyer le livre chez le libraire: que son goût en décide.

CHAPITRE VI.

« La lune, si elle était habitante de la terre, ne serait pas plus noble. »

SHAKSPEARE. *Coriolan*.

LORSQUE nous commençons le joyeux voyage de la vie, quelle belle flotte nous entoure quand nous étendons nos voiles toutes neuves pour recevoir la brise, — avec un navire bien gréé à la façon de Bristol (1), — les banderoles flottantes, les musiciens qui se répondent d'un bord à l'autre, et rient au lieu de prendre l'alarme quand quelque maladroit camarade vient à échouer, faute d'un bon pilote! Hélas! quand le voyage est presque terminé, et que nous regardons autour de

(1) Citation de ballade. — ÉD.

nous, pauvres mariniers épuisés de fatigue, qu'ils sont en petit nombre les bâtimens de conserve que nous reconnaissons! Et même ceux qui restent, comme leurs agrès sont avariés, leurs voiles usées et déchirées! comme ils font de vains efforts, ainsi que nous, pour se maintenir au large, et éviter le plus long-temps possible de toucher la côte fatale sur laquelle nous devons tous finir par faire naufrage!

Je sentis l'autre jour dans toute sa force cette vérité banale, mais fort triste, en recevant un paquet cacheté en cire noire, et contenant une lettre qui m'était adressée par feu mon excellente amie, mistress Marthe Bethune Baliol. Je lus sur l'enveloppe cette fatale suscription : — Pour être remis à son adresse quand je n'existerai plus. Ce paquet était accompagné d'une lettre de ses exécuteurs testamentaires, qui me mandaient qu'elle m'avait légué par son testament un tableau de quelque valeur, qui, y disait-elle, était précisément ce qu'il fallait pour remplir l'espace qui se trouvait au-dessus de mon buffet dans ma salle à manger; et cinquante guinées pour m'acheter une bague. Ce fut avec ces dernières preuves d'une amitié dans laquelle nous dations de longues années, que je fus séparé d'une amie qui, quoique assez âgée pour avoir été la compagne de ma mère dans sa jeunesse, était encore, par la gaieté de son esprit et par la douceur admirable de son caractère, capable d'animer les autres, et d'être une société agréable pour ceux qui se disent encore dans la fleur de l'âge : or c'est un avantage que j'ai perdu depuis trente-cinq ans. Je devinai sans peine ce que contenait ce paquet, et j'en ai dit quelques mots dans le chapitre

qui précède. Mais pour instruire le lecteur de divers détails et me fournir quelque consolation en rappelant les vertus et les qualités aimables de feu mon amie, je tracerai une courte esquisse de ses manières et de ses habitudes.

Mistress Marthe Bethune Baliol était une femme de qualité, une femme riche, d'après les idées reçues en Écosse sur ces deux points. Elle était d'une ancienne famille, et avait des liaisons honorables. Elle ne se souciait pas beaucoup de dire précisément quel était son âge; mais ses souvenirs de jeunesse la reportaient au-delà de 1745, année si fertile en événemens, et elle se rappelait l'époque où les clans montagnards s'étaient emparés de la capitale d'Écosse, quoique ce ne fût probablement que comme une vague vision du passé. Sa fortune, rendue indépendante par le testament de son père, était devenue opulente par la mort de ses frères, pleins de bravoure, qui périrent successivement au service de leur patrie, de sorte que tous les biens de sa famille se réunirent sur sa tête, étant la dernière issue en ligne directe de l'ancienne maison de Bethune Baliol. Mon intimité avec cette excellente dame commença après cet événement, et quand elle était déjà un peu avancée en âge.

A Édimbourg, où elle passait régulièrement tous les hivers, elle habitait un de ces anciens hôtels qui, jusqu'à une époque encore peu éloignée, se trouvaient dans le voisinage de la Canongate et du palais d'Holyrood, et qui, séparés de la rue, maintenant sale et mal habitée, par des cours pavées et des jardins de quelque étendue, dédommageaient d'une entrée assez

mesquine, par quelques prétentions à une grandeur aristocratique, quand on était une fois admis dans l'intérieur. On a démoli sa maison, car les incendies d'une part et les démolitions de l'autre feront probablement disparaître avant peu tous les anciens monumens de la capitale de l'Écosse. Je m'arrête cependant sur les souvenirs de ce lieu; et puisque la nature m'a refusé un pinceau et m'a mis une plume dans la main, je ferai en sorte que l'art de la parole puisse remplacer celui du dessin.

Baliol's-Lodging, — c'était ainsi qu'on nommait cette maison, — élevait ses hautes cheminées, parmi lesquelles on apercevait deux tourelles et une de ces petites plate-formes avancées appelées *bartizanes*, bien au-dessus des indignes bâtimens modernes qui garnissent le côté du sud de la Canongate vers l'extrémité inférieure de cette rue, et à peu de distance du palais. Une porte cochère dans laquelle était taillé un guichet pour les piétons, était ouverte par un vieillard boiteux, grand, grave et maigre, qui occupait une loge à côté de la porte, et qui remplissait les fonctions de portier. Il avait été investi de ce grade par la charité de ma digne amie qui avait voulu favoriser un vieux soldat, et peut-être aussi parce qu'elle avait conçu l'idée que sa tête, qui était fort belle, ressemblait à celle de Garrick dans le rôle de Lusignan (1). C'était un homme sombre, silencieux, lent dans toutes ses démarches, et qui n'aurait jamais ouvert la porte cochère à un fiacre. Il montrait du doigt le guichet, comme l'entrée convenable pour

(1) Dans la traduction anglaise de la *Zaïre* de Voltaire. — C'était un des rôles favoris de Garrick. — Éd.

tous ceux qui arrivaient dans cet humble équipage, dont il pensait que la portière numérotée ne devait pas dégrader la dignité de Baliol's-Lodging. Je ne crois pas que cette particularité eût obtenu l'approbation de sa maîtresse, plus que le goût assez prononcé de Lusignan, ou, comme le nommaient les mortels, d'Archy Macready, pour un verre de whisky. Mais mistress Marthe Bethune Baliol, sentant qu'en cas de conviction elle ne pourrait jamais se décider à renverser de son trône le roi de la Palestine, c'est-à-dire de le déplacer du banc de pierre sur lequel il restait assis des heures entières, occupé à tricoter un bas (1), mistress Marthe Bethune Baliol refusait de croire à cette accusation et ne voulait pas même le mettre en jugement. Elle faisait le calcul très-juste qu'il s'observerait davantage s'il se croyait à l'abri de tout soupçon, et que sa faute ne fût pas suivie de châtiment. Car, après tout, disait-elle, il serait cruel de congédier un vieux soldat montagnard pour une peccadille si naturelle à son pays et à sa profession.

La grande porte, pour les voitures, et l'humble guichet pour les piétons, conduisaient dans un passage court et étroit, bordé par un double rang de tilleuls, dont le feuillage, pendant le printemps, faisait un étrange contraste avec la teinte noirâtre des deux murs à côté desquels ils croissaient. Cette avenue se terminait en face de la maison, qui se composait de deux corps de logis à pignon, dont les croisées étaient décorées de

(1) Occupation qui n'est pas exclusivement féminine dans la Grande-Bretagne. — Éd.

lourds ornemens d'architecture. Ils se joignaient à angles droits, et une tour demi-circulaire, où se trouvait la porte d'entrée et qui contenait l'escalier, occupait le point de jonction et arrondissait l'angle aigu. Un des deux autres côtés de la petite cour, dans laquelle il n'y avait que l'espace nécessaire pour qu'une voiture pût y tourner, était occupé par des bâtimens peu élevés servant de cuisines, d'office, etc.; l'autre offrait un parapet, bordé d'une grille en fer d'un travail très-recherché, autour des barreaux de laquelle s'entrelaçaient des chèvrefeuilles et d'autres arbrisseaux parasites qui n'empêchaient pas l'œil de pénétrer dans un joli jardin s'étendant jusqu'à la route appelée le South Back (1) de la Canongate, et où l'on voyait une grande quantité de vieux arbres, des fleurs de toute espèce, et même quelques fruits. Nous ne devons pas oublier de dire que l'extrême propreté de cette cour prouvait que le mop (2) et le seau d'eau avaient fait dans ce lieu favorisé tout ce qu'ils pouvaieut faire, pour dédommager de la boue et de la saleté qu'on trouvait dans tout le quartier où cette maison était située.

Au-dessus de la porte étaient gravées les armoiries de la maison de Bethune Baliol, accompagnées de divers autres ornemens. La porte, en chêne noir, était garnie de gros clous à tête ronde, et un morceau de fer nommé

(1) Le derrière-sud de la Canongate. — Tr.

(2) Espèce de balai ou de plumeau destiné à nettoyer les pierres et les planches. Il est composé de flocons de laine ou de bandes de lisières attachées au bout d'un manche à balai. On s'en sert dans toute la Flandre française, où il porte le nom de *doué*. — Tr.

rasp (1) y était attaché, au lieu de marteau (2). Le domestique qui paraissait ordinairement à cet appel était un jeune homme de bonne mine portant une belle livrée, fils du jardinier de mistress Marthe à Mont-Baliol; quelquefois une servante vêtue proprement, mais avec simplicité, et portant des bas et des souliers (3) s'acquittait de cette fonction; et je me rappelle que la porte me fut ouverte deux ou trois fois par Beauffet lui-même, que son extérieur aurait fait prendre pour un ecclésiastique d'un certain rang aussi-bien que pour le sommelier d'une famille distinguée. Il avait été valet de chambre de feu sir Richard Baliol, et sa maîtresse actuelle avait en lui la plus entière confiance. Un habit complet d'une couleur sombre, des boucles d'or à ses souliers et aux jarretières de ses culottes, et des cheveux bien frisés et bien poudrés, annonçaient qu'on voyait en lui un serviteur de confiance et d'importance. Sa maîtresse avait coutume de dire de lui :

Civil et sérieux,
Jamais nul serviteur ne me conviendrait mieux.

Comme personne ne peut échapper aux mauvaises langues, certaines gens prétendaient que Beauffet savait

(1) Une râcle. C'est le frottement d'une main ou couronne de fer tordu contre une autre main de fer fixée à la porte, qui supplée au bruit du marteau ou de la sonnette. C'est ce que, dans une ville du midi de la France, on appelle une *rasse*. — Éd.

(2) Voyez les traditions d'Édimbourg, par Chambers. (*Note de l'Auteur.*)

(3) Les servantes et les femmes du peuple et de la campagne, en Écosse, ont généralement les jambes et les pieds nus. — Éd.

trouver dans sa place quelque chose de plus que la modicité des gages de l'ancien temps. Mais il fut toujours très-civil envers moi. Il avait servi long-temps dans cette famille; il avait recueilli différens legs, il avait amassé quelque chose. Il réunit maintenant *otium cum dignitate* (1), et il en jouira autant que le lui permettra la femme qu'il vient d'épouser, Tibbie Shortacres.

Baliol's Lodging, — cher lecteur, si ces détails vous ennuient, passez, je vous prie, les quatre ou cinq pages qui vont suivre, — n'était pas aussi spacieux à l'intérieur que son extérieur pouvait porter à le croire. Les distributions en étaient gênées par une foule de murs de refend et de longs corridors, et il y avait beaucoup de terrain perdu, défaut caractéristique de l'ancienne architecture écossaise. Mais il s'y trouvait beaucoup plus de logement que ma vieille amie n'en avait besoin, même quand elle avait sous sa protection quatre ou cinq jeunes cousines, comme cela arrivait souvent; et je crois qu'une grande partie de sa maison n'était pas occupée. Mistress Bethune Baliol ne se montra jamais si offensée en ma présence qu'un certain jour qu'une de ces personnes qui se mêlent de tout, lui conseilla de faire murer les croisées de ces appartemens surnuméraires, afin de ne pas en payer la taxe. Elle répondit avec colère que, tant qu'elle vivrait, la lumière de Dieu entrerait dans la maison de ses pères; et que, tant qu'elle aurait un sou, elle paierait à son roi et à son pays tout ce qui leur était dû. Dans le fait, elle était scrupuleusement *loyale*, même dans le point qui est la

(1) Un honorable repos. — *Repos et dignité.* — Tr.

pierre de touche de la *loyauté* (1), le paiement des impôts. M. Beauffet me dit qu'il avait ordre d'offrir un verre de vin au collecteur qui venait recevoir la taxe sur les revenus, et que, la première fois qu'il le fit, le pauvre homme fut si touché d'une telle générosité, et d'un accueil auquel il était si peu habitué, qu'il pensa s'évanouir sur la place.

Une antichambre couverte en nattes conduisait dans la salle à manger, dont tout l'ameublement était fort antique, et autour de laquelle étaient suspendus des portraits de famille, véritables croûtes à l'exception d'un seul, celui de sir Bernard Bethune, qu'on disait avoir été peint par Jameson (2) sous le règne de Jacques VI. Un salon, comme on l'appelait, mais qui n'était qu'une chambre longue et étroite, venait après la salle à manger, et servait à recevoir la compagnie. Du reste, c'était un appartement agréable dont la vue donnait sur le côté méridional du palais d'Holyrood, la montagne colossale d'Arthur's-Seat, et la ceinture de rochers nommés Salisbury-Crags, sites si agrestes et si pittoresques, qu'on a peine à se figurer qu'ils existent dans le voisinage d'une métropole populeuse. Les tableaux qui ornaient le salon venaient de pays étrangers, et il s'en trouvait qui avaient du prix. Mais pour voir les meilleurs, il fallait que vous fussiez admis dans le sanctuaire même du temple, et qu'il vous fût permis de tirer une tapisserie qui séparait l'extrémité supérieure du salon, et d'entrer dans le cabinet de toilette de mis-

(1) Loyauté dans le sens de *fidélité au prince* : d'où *loyalistes* pour *royalistes*. — Éd.

(2) Peintre écossais. — Éd.

tress Marthe. C'était un appartement charmant, dont il serait difficile de décrire la forme, tant il s'y trouvait de renfoncemens garnis de tablettes en ivoire, de consoles, de commodes et d'autres meubles ornés de laque et d'or moulu, contenant des livres, dont mistress Marthe avait une collection admirable, ou offrant aux yeux des porcelaines précieuses, de beaux coquillages, et d'autres curiosités semblables. Dans une petite niche, à demi fermée par un rideau de soie cramoisie, était placée une armure complète d'acier brillant, qui avait été portée, en quelque occasion mémorable, par sir Bernard Bethune, dont j'ai déjà parlé. Au-dessus du dais qui couvrait cette relique, on voyait la large épée (1) avec laquelle le père de ma vieille amie avait tenté de changer les destinées de la Grande-Bretagne en 1745, et l'esponton que portait son frère aîné quand il commandait une compagnie de la garde noire (2) à Fontenoy.

Il s'y trouvait quelques tableaux des écoles italienne et flamande, dont l'authenticité était reconnue, des bronzes véritablement antiques, et d'autres objets de curiosité que ses frères ou elle-même avaient recueillis pendant leurs voyages. En un mot, c'était un appartement où les fainéans étaient tentés de devenir studieux, et les gens studieux de devenir fainéans; où la gravité pouvait trouver des sujets pour se livrer à la gaieté, et la gaieté pour se revêtir de gravité.

Je ne dois pas oublier que, pour conserver ses droits

(1) *Broadsword*, claymore. — Éd.

(2) Régiment écossais formé principalement de Highlanders. Voyez l'ouvrage du colonel Stewart sur l'état militaire d'Écosse, et les notes de *Waverley*. — Éd.

au nom qu'il portait, le cabinet de toilette de cette dame contenait une glace magnifique dans un cadre en filigrane d'argent; une superbe toilette, entièrement couverte d'une dentelle de Flandre, et un assortiment de boîtes d'argent, travaillées comme le cadre de la glace.

Cependant tout cet appareil de toilette ne servait que de parade. Mistress Marthe Bethune Baliol s'acquittait toujours des rites véritables de sa toilette dans un appartement intérieur, où elle se rendait de sa chambre à coucher par un petit escalier dérobé. Il y avait, je crois, dans cette maison plus d'un de ces escaliers en colimaçon, comme on les appelait, facilitant une entrée séparée et indépendante dans les grands appartemens qui donnaient tous les uns dans les autres. C'était dans le petit boudoir que nous venons de décrire, que mistress Marthe recevait sa société d'élite. Le cours du temps était divisé chez elle presque à la vieille mode. Si vous alliez la voir le matin, vous ne deviez pas compter que cette division de la journée s'étendît chez elle au-delà de trois heures, ou de quatre tout au plus. Cette habitude d'exactitude imposait quelque contrainte à ceux qui lui rendaient des visites; mais on en était indemnisé en trouvant toujours chez elle la meilleure société, et les personnes les plus instruites en tout genre qui existaient alors dans la capitale de l'Écosse. Sans se donner le moins du monde l'air d'être un bas-bleu (1), elle aimait les livres, ils l'amusaient, et quand les auteurs en étaient respectables, elle croyait avoir à leur payer

(1) Une femme savante, ou du moins une femme bel-esprit. Éd.

une dette, dont elle aimait à s'acquitter par des civilités personnelles. Quand elle donnait à dîner à une compagnie, toujours peu nombreuse, ce qu'elle faisait de temps en temps, elle avait l'attention de chercher, et le bonheur de découvrir quelles étaient les personnes qui se convenaient le mieux, et elle choisissait ses convives comme le duc Thésée (1) ses chiens :

— Matched in mouth like bells
Each under each;

— assortis en voix comme les cloches d'un carillon avec une gradation dans le tintement. — Par ce moyen, chacun d'eux pouvait prendre part à la conversation, et l'on ne voyait pas un gaillard à poumons vigoureux, comme le docteur Johnson (2), imposer silence à tous les autres par la force effrayante de son diapason. En ces occasions, la chère était exquise, et l'on voyait çà et là paraître sur la table quelque ragoût français, ou quelque ancien mets écossais, ce qui, joint à l'assortiment nombreux de vins *extraordinaires* que servait M. Beauffet, donnait au banquet un air antique et étranger qui le rendait plus intéressant.

C'était un grand point que d'être invité à ces parties,

(1) Le *duc* Thésée d'Athènes est un des personnages du *Songe d'une nuit d'été*. (Shakspeare.) Il avait déjà été introduit comme *duc* dans un poëme de Chaucer, *modernisé* par Dryden. — Éd.

(2) Un jour qu'on comparaît quelques personnes à certains poissons : Je retiens la baleine pour le docteur Johnson, dit Goldsmith. Il y avait quelque chose en effet de colossal dans ce célèbre critique; il avait une voix de Stentor et un air impérieux et boudeur qui rappelait aussi les ogres des contes des fées. — Éd.

et ce n'en était pas un moindre que de l'être à la *conversazione* qu'en dépit de la mode, et par les attraits réunis du meilleur thé, du café le plus exquis, et d'un pousse-café qui aurait ressuscité les morts, elle parvenait à tenir dans le salon dont j'ai déjà parlé, à une époque de la journée aussi peu avancée que huit heures du soir. Dans ces occasions, la vieille dame enjouée semblait si heureuse du plaisir de ses hôtes, que ceux-ci faisaient à leur tour tous leurs efforts pour prolonger son amusement et le leur. Il en résultait un certain charme qui se trouve rarement dans les parties de plaisir, et qui prenait sa naissance dans le désir que chacun avait de contribuer à l'amusement général.

Mais quoique ce fût un grand privilège que d'être admis à faire à mon excellente amie des visites du matin, ou d'être invité à ses dîners ou à ses soirées, je faisais encore plus de cas du droit que j'avais acquis, par suite d'une longue connaissance, d'arriver à Baliol's Lodging vers six heures du soir, au hasard de trouver la vénérable habitante de cette maison sur le point de prendre son thé. Ce n'était qu'à un très-petit nombre d'anciens amis qu'elle permettait cette liberté, et cette réunion accidentelle ne comprenait jamais plus de cinq personnes. Si quelqu'un arrivait quand ce nombre était rempli, on lui annonçait que la compagnie était au complet pour cette soirée; ce qui avait le double avantage de rendre plus ponctuels à l'heure ceux qui venaient ainsi voir mistress Bethune Baliol sans cérémonie, et d'ajouter à leur jouissance par le mérite d'une petite difficulté vaincue.

Il arrivait plus souvent qu'une ou deux personnes

seulement se présentaient chez elle à l'heure du thé. Mais si c'était un cavalier seul, mistress Marthe, quoiqu'elle n'hésitât pas à le recevoir dans son boudoir, d'après le privilège de l'école française et de l'ancienne coutume écossaise, avait soin, par égard pour les convenances, comme elle le disait, d'y faire venir sa principale suivante, mistress Alice Lambskin, qui, d'après son air de gravité et de dignité, aurait pu servir de chaperon à tout un pensionnat de jeunes demoiselles, aussi-bien qu'à une vieille dame de quatre-vingts ans et plus. Suivant que le temps l'exigeait, mistress Alice restait assise sur un fauteuil à une distance respectueuse de la compagnie, soit sous le manteau de la grande cheminée, soit dans l'embrasure d'une croisée, et elle s'y occupait, dans le même silence qu'un chartreux, à travailler un ouvrage de broderie qui semblait être un emblème assez exact de l'éternité.

Mais j'ai oublié pendant tout ce temps de présenter au lecteur mon amie en personne, du moins autant que les mots peuvent faire connaître les traits distinctifs de son extérieur et de sa conversation.

Mistress Marthe était petite, avait des traits ordinaires, une taille dont on ne pouvait dire ni bien ni mal, et des cheveux dont la couleur, dans sa jeunesse, n'avaient jamais eu une teinte bien décidée. Nous pouvons la croire quand elle disait elle-même qu'elle n'avait jamais été remarquable par les charmes de sa personne; aveu modeste que s'empressaient de confirmer certaines vieilles dames ses contemporaines, qui, quels qu'eussent été les attraits de leur jeunesse, comme elles le donnaient à entendre assez clairement, étaient alors, tant

pour l'extérieur que sous tout autre rapport, infiniment au-dessous de ma digne amie. Les traits de mistress Marthe avaient été d'un genre à se bien conserver. Leur peu de régularité était alors sans conséquence, animés, comme ils l'étaient, par la vivacité de sa conversation. Elle avait encore de très-belles dents, et ses yeux, quoique grisâtres, étaient vifs, pleins de gaieté, et le temps ne leur avait fait perdre rien de leur lustre; un coloris un peu plus animé qu'on n'aurait dû l'attendre à son âge faisait que ceux qui ne la connaissaient pas intimement la soupçonnaient d'avoir pris en pays étranger l'habitude de cacher sa pâleur sous une teinte prudente de rouge. Mais c'était une calomnie; car, lorsqu'elle racontait ou qu'elle écoutait une histoire intéressante, j'ai vu ses couleurs aller et venir comme sur des joues de dix-huit ans.

Ses cheveux, n'importe quel fut jadis leur défaut, étaient alors du plus beau blanc que le temps puisse produire; et ils étaient arrangés avec une certaine prétention, quoique de la manière la plus simple possible, de manière à paraître unis comme un ruban, sous un bonnet de dentelle de Flandre, d'une forme très-ancienne, mais qui, à ce qu'il me semblait, allait à ravir. Cette mode avait sans doute un nom, et je tâcherais de me le rappeler si je croyais qu'il pût rendre ma description un peu plus intelligible. Je crois lui avoir entendu dire que ces bonnets avaient été une parure favorite de sa mère, et qu'ils étaient venus à la mode, ainsi qu'une certaine espèce de perruque portée par les hommes, vers l'époque de la bataille de Ramillies. Le reste de son costume était toujours riche et distingué, surtout dans

la soirée. Une robe de soie ou de satin d'une couleur convenant à son âge, et d'une forme qui, sans trop s'éloigner de la mode du jour, avait toujours quelque chose qui rappelait une époque plus éloignée, était garnie de manchettes à trois rangs; ses souliers étaient attachés avec des boucles de diamans, et avaient le talon un peu élevé, avantage dont elle avait joui dans ses jeunes années, et dont sa taille, disait-elle, ne lui permettait pas de priver sa vieillesse. Elle portait constamment des bagues, des bracelets et d'autres bijoux précieux, soit par la matière, soit par le travail : peut-être même était-elle un peu prodigue de ce genre d'ornemens. Mais elle s'en paraît sans y attacher d'importance; l'habitude de vivre dans le grand monde l'y rendait indifférente; elle les portait parce que son rang l'exigeait, et n'y pensait pas plus, sous le rapport de la parure, qu'un homme du bon ton, habillé pour un dîner, ne pense à son linge blanc et à son habit bien brossé, quoique ce soit une cause d'embarras pour l'élégant du dimanche, qui sent qu'il n'est pas comme les autres jours de la semaine.

Cependant, si par hasard on venait à remarquer la beauté ou la singularité d'un bijou ou d'un ornement qu'elle portait, cette observation l'amenait ordinairement à parler avec intérêt de la manière dont elle l'avait acquis ou de la personne à qui il avait appartenu avant elle. En pareilles occasions, ma vieille amie parlait volontiers, ce qui n'est pas très-rare, mais elle parlait fort bien, ce qui est beaucoup moins commun; et dans ses petites narrations, soit sur les pays étrangers, soit sur le temps passé, qui formaient une partie inté

ressante de sa conversation, elle avait un art singulier pour éviter ces ennuyeuses redites sur les temps, les lieux et les circonstances, qu'on retrouve éternellement dans les relations froides et insipides de la vieillesse; elle savait elle-même amener naturellement ces incidens et ces caractères qui prêtent du relief et de l'intérêt à une histoire, les faire ressortir et en tirer des leçons morales.

Comme je l'ai déjà donné à entendre, elle avait beaucoup voyagé en pays étranger; car un frère à qui elle était tendrement attachée avait été chargé de diverses missions importantes sur le continent, et elle avait plus d'une fois saisi l'occasion de l'y accompagner. Cette circonstance formait une addition considérable aux renseignemens qu'elle pouvait fournir, principalement sur tout ce qui s'était passé pendant la dernière guerre, quand le continent avait été hermétiquement fermé aux Anglais pendant tant d'années. Mais mistress Bethune Baliol n'avait pas visité les pays étrangers comme c'est la mode de nos jours, où les Anglais voyagent ensemble en caravane, et ne voient guère en France et en Italie que la même société qu'ils auraient vue chez eux. Tout au contraire elle recherchait la compagnie des habitans des pays où elle se trouvait, et elle jouissait en même temps de l'avantage de leur société et du plaisir de la comparer avec celle de la Grande-Bretagne.

Tout en se familiarisant avec les mœurs étrangères, mistress Bethune Baliol en avait peut-être pris une légère teinte elle-même. Cependant j'ai toujours été convaincu que la vivacité particulière de son air et de ses manières, — le geste marqué qui accompagnait ses dis-

cours et qui y était parfaitement adapté, — la manière dont elle ouvrait sa tabatière d'or enrichie de brillans, — j'aurais dû dire bonbonnière, car elle ne prenait pas de tabac, et sa petite boîte ne contenait que quelques morceaux d'angélique candie ou d'autres semblables bonbons à l'usage des dames, — étaient des particularités de l'ancienne Écosse, et exactement ce qu'on aurait pu voir autour de la table où prenaient le thé Susanne, comtesse d'Eglinton, protectrice d'Allan Ramsay, ou l'honorable mistress Ogilvy (1), autre miroir sur lequel on invitait les jeunes personnes d'Auld Reekie à prendre des leçons pour leur costume. Quoique connaissant parfaitement les manières des autres pays, c'était principalement dans sa patrie que mistress Bethune Baliol avait formé les siennes à une époque où les gens du grand monde vivaient resserrés dans peu d'espace, et où les noms distingués de la plus haute société donnaient à Édimbourg cet éclat qu'on cherche maintenant à se procurer en se livrant à des dépenses sans bornes et en étendant le cercle de ses plaisirs.

Je fus encore plus confirmé dans cette opinion par la particularité du dialecte dont se servait mistress Baliol; il était écossais, décidément écossais, et l'on y remarquait des expressions et des phrases presque tombées

(1) Ces dames, et surtout la première, ont laissé dans Édimbourg une réputation d'élégance et de bonnes manières qui est presque proverbiale : l'*Eglinton air* a long-temps signifié bonne tournure. Lady Eglinton était une tory exaltée, c'est pourquoi elle protégeait le poète Allan Ramsay, qui était de la même opinion. Elle mourut, encore belle, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et l'on prétend que son secret était de se laver le visage avec *du lait de truie*. — Éd.

en désuétude de nos jours. Mais son ton et sa prononciation différaient autant de l'accent accoutumé du patois ordinaire écossais, que l'accent de Saint-James (1) diffère de celui de Billingsgate (2). Elle n'appuyait pas sur les voyelles beaucoup plus qu'on ne le fait dans la langue italienne, et elle n'avait nullement ce ton traînant désagréable qui déchire les oreilles des habitans du midi. En un mot, elle semblait parler l'écossais qui avait été en usage à l'ancienne cour d'Écosse, et auquel on ne pouvait attacher aucune idée vulgaire. Les gestes pleins de vivacité qui accompagnaient ses discours étaient si bien d'accord avec sa manière de s'exprimer, que je ne puis leur assigner une autre origine. Peut-être les manières de la cour d'Écosse s'étaient-elles formées à la longue sur celles de la cour de France, avec lesquelles elles avaient certainement quelques points de ressemblance; mais je vivrai et je mourrai dans la ferme croyance que celles de mistress Baliol, qui étaient aussi agréables qu'individuelles, lui venaient en ligne directe des nobles dames qui embellissaient autrefois de leur présence le palais royal d'Holyrood.

(1) Quartier de la cour à Londres. — Éd.

(2) Marché au poisson et quartier du peuple, dans la Cité. — Éd.

CHAPITRE VII.

D'après la description que je viens de faire de mistress Bethune Baliol, le lecteur n'aura pas de peine à croire que lorsque je pensai à entreprendre un ouvrage d'une nature aussi diversifiée, je comptai sur les informations qu'elle possédait et sur son humeur communicative, comme sur un des principaux soutiens de mon entreprise. Dans le fait, elle ne désapprouva nullement mon projet, mais elle ne me dit pas aussi clairement jusqu'à quel point elle pourrait m'aider personnellement à l'exécuter; ce qui pouvait peut-être s'attribuer à une petite coquetterie de femme, qui veut se faire presser pour accorder une faveur qu'elle n'a pas dessein de refuser; ou peut-être la bonne vieille dame, sachant que le nombre peu ordinaire de ses années devait bientôt en amener le terme, préférait me donner sous la forme d'un legs les matériaux que je désirais, plutôt que de les soumettre de son vivant au jugement et à la censure du public.

Il m'arriva souvent, lorsque nos conversations rou-

laient sur la Canongate, de lui renouveler la prière que je lui avais déjà faite tant de fois, de m'accorder son assistance; car je sentais que ma vieille amie était peut-être le dépôt le plus précieux des traditions écossaises qu'on pût trouver aujourd'hui. C'était un point sur lequel mon opinion était si bien formée, que lorsque je l'entendais reporter ses descriptions de mœurs nationales bien au-delà de l'époque où avait commencé son existence, et me dire comment parlait Fletcher de Salton, comment dansait Grahame de Claverhouse, quels bijoux portait la fameuse duchesse de Lauderdale (1), et comment elle les avait gagnés, je ne pouvais m'empêcher de lui dire que je la regardais comme quelque fée qui abusait nos yeux en prenant l'extérieur d'une mortelle de nos jours, quand, dans le fait, elle avait vu les révolutions de plusieurs siècles. Elle riait beaucoup quand je lui demandais de me faire le serment solennel qu'elle n'avait pas dansé aux bals donnés par Marie d'Este (2), quand son malheureux époux habitait Holyrood dans une espèce d'exil honorable, ou que je la priais de me dire si elle ne se rappelait pas Charles II à l'époque à laquelle il vint en Écosse en 1650, et si elle ne conservait pas quelque léger souvenir de l'usurpateur audacieux qui le repoussa au-delà du Forth (3).

— Beau cousin, me dit-elle en riant, je ne me sou-

(1) L'épouse de lord Lauderdale, qui exerça une si grande influence sur les affaires d'Écosse. — Éd.

(2) L'épouse du duc d'York, qui, par politique, prodiguait les fêtes à la noblesse écossaise : Marie en était le principal ornement par sa beauté et l'élégance de ses manières. — Éd.

(3) Cromwell. — Éd.

viens personnellement de rien de tout cela; mais vous devez savoir qu'il est étonnant combien peu mon caractère a changé depuis ma jeunesse jusqu'à ma vieillesse. Il en résulte qu'étant même à présent un peu trop jeune pour le nombre d'années que j'ai vu le temps inscrire sur son calendrier, j'étais dans ma jeunesse un peu trop vieille pour les personnes de mon âge, et que j'étais aussi disposée à cette époque à faire ma société de gens plus âgés, que je le suis aujourd'hui à avoir pour compagnie des jeunes gens enjoués de cinquante à soixante ans, tels que vous, au lieu de rassembler autour de moi une troupe d'octogénaires. Or, quoique je ne vienne pas tout-à-fait d'Elfland (1), et que par conséquent je ne puisse prétendre avoir une connaissance personnelle des grands personnages dont vous me parlez, cependant j'ai vu et entendu des gens qui les avaient beaucoup connus, et qui m'ont donné sur eux des détails aussi récens que je pourrais vous en donner moi-même de l'impératrice reine ou de Frédéric de Prusse. J'ajouterai franchement, continua-t-elle en ouvrant sa bonbonnière et en m'offrant des bonbons, que j'ai tant entendu parler des années qui ont immédiatement suivi notre révolution, qu'il m'arrive quelquefois de confondre les descriptions vives et animées qui se sont fixées dans ma mémoire à force de les entendre, avec les choses dont j'ai moi-même été témoin. Encore hier, je me suis surprise décrivant à lord M*** l'ouverture du dernier parlement d'Écosse (2), avec des détails aussi minutieux que si j'en eusse vu arriver les membres,

(1) Le pays de féerie. *Elf-Land*. — Tr.

(2) Avant l'union. — Éd.

comme le fit ma mère, du balcon de la maison de lord Moray, dans la Canongate.

— Je suis sûr que votre récit doit avoir fait grand plaisir à lord M***.

— Du moins il l'a fait rire de bon cœur. Mais c'est vous, vil séducteur de la jeunesse, qui me faites commettre de pareilles folies; désormais je serai en garde contre ma propre faiblesse. Je ne sais si l'on suppose que le juif errant ait une femme, mais je serais fâchée qu'une respectable dame écossaise de moyen âge fût soupçonnée d'identité avec une personne dont l'existence est tellement surnaturelle.

— Malgré tout cela, ma belle cousine, il faut que je vous soumette encore un peu aux tortures d'un interrogatoire; comment deviendrai-je jamais un auteur, si ce n'est à l'aide de renseignemens semblables à ceux que vous m'avez si souvent donnés sur l'ancien état des mœurs d'Écosse?

— Un instant: je ne puis vous permettre de donner à vos sujets d'enquête un nom si vénérable. Le mot *ancien* est un terme qui ne doit s'appliquer qu'à des objets antédiluviens. Vous pouvez m'interroger sur la bataille de Flodden, ou me demander des détails sur Bruce et Wallace, sous prétexte d'être curieux de connaître nos anciennes mœurs, et ce dernier sujet ferait bouillir dans mes veines tout le sang de Baliol, comme vous devez le savoir.

—Fort bien, mistress Baliol; mais supposez que nous déterminions notre ère, — n'appelez-vous pas l'avénement de Jacques VI à la couronne d'Angleterre un événement fort ancien?

— Moi ! non. Je crois que je pourrais vous dire sur cette époque bien des choses qu'on se rappelle à peine aujourd'hui ; par exemple, que tandis que Jacques courait vers l'Angleterre, emportant son sac et ses quilles, il fut arrêté près de Cockensie par le convoi funèbre du comte de Winton (1), l'ancien et fidèle serviteur de sa malheureuse mère, la pauvre Marie. C'était un mauvais augure pour le voyage, et ce fut ce qu'on en pensa, cousin.

Je ne voulus pas continuer ce sujet de conversation, sachant bien que mistress Bethune n'aimait pas à être pressée sur l'article des Stuarts, dont elle déplorait d'autant plus les infortunes, que son père avait épousé leur parti. Et cependant son attachement pour la dynastie actuelle étant très-sincère et même ardent, d'autant plus que sa famille avait servi le feu roi en paix et en guerre, elle se trouvait un peu embarrassée pour concilier ses opinions relativement à la famille royale exilée, avec ses sentimens pour celle qui occupait maintenant le trône. Dans le fait, comme beaucoup d'anciens jacobites, elle se pardonnait d'être un peu inconséquente sur ce sujet, et se consolait en pensant qu'à présent les choses étaient ce qu'elles devaient être, et qu'il était inutile d'examiner de trop près ce qui était juste ou injuste un demi-siècle auparavant.

— Les Highlands, lui dis-je, vous fourniraient d'amples sujets de souvenir. Vous avez été témoin des changemens survenus dans cette contrée primitive ; vous

(1) L'illustre famille de Winton, restée fidèle aux Stuarts jusqu'après 1745. — Éd.

avez vu une race dont les mœurs étaient peu éloignées de celles d'une société au berceau, se fondre dans la grande masse de la civilisation, ce qui n'a pu arriver sans des événemens singuliers en eux-mêmes, et curieux comme formant autant de chapitres de l'histoire de la race humaine.

— Cela est très-vrai, répondit mistress Baliol. On croirait que cet événement aurait dû faire une forte impression sur les observateurs, et cependant à peine parurent-ils s'en apercevoir. Quant à moi, je n'étais pas de ce pays, et les anciens Chefs montagnards, dont j'ai certainement connu plusieurs, n'avaient dans leurs manières que bien peu de chose qui les distinguât de la noblesse de second ordre quand ils venaient à Édimbourg, qu'ils s'y mêlaient dans la société, et qu'ils prenaient le costume des habitans des basses terres. Leurs traits caractéristiques ne se montraient que chez eux, au milieu de leurs clans; et il ne faut pas vous imaginer qu'ils se promenaient sur la place de la Croix (1) couverts de leur plaid et avec leur claymore, ou qu'ils se présentaient dans la salle d'assemblée (2) en toque et en kilt (3).

— Je me rappelle que Swift, dans son journal, dit à Stella qu'il avait dîné chez un noble écossais avec deux Chefs montagnards, et qu'il avait trouvé en eux des hommes aussi bien élevés qu'il en eût jamais vu.

(1) Dans High-street. — Éd.

(2) *Assembly-rooms*, espèce de cercle de la haute société écossaise, où l'on est admis par souscription, où se donnent les bals, etc. Éd.

(3) Espèce de jupon. — *Plaid*, manteau fait d'une étoffe appelée *tartan*. — Éd.

— Rien n'est plus probable : les extrêmes de la société s'approchent de beaucoup plus près que le doyen de Saint-Patrick ne s'y attendait peut-être. Le sauvage est toujours poli jusqu'à un certain point. D'ailleurs, étant toujours armés et ayant une idée très-relevée de leur noblesse et de leur importance, ils se conduisaient ordinairement les uns envers les autres, et même à l'égard des habitans des basses terres, avec une politesse formaliste qui leur donnait même quelquefois la réputation de ne pas être sincères.

— La fausseté appartient à la première époque de la société, de même que cette déférence cérémonieuse que nous appelons politesse, belle cousine. Un enfant n'aperçoit pas la moindre beauté morale dans la vérité avant d'avoir été fustigé une demi-douzaine de fois. Il est si aisé, et en apparence si naturel, de nier ce dont il n'est pas facile de vous convaincre, qu'un sauvage, de même qu'un enfant, ment pour s'excuser, presque avec le même instinct qui fait qu'il lève la main pour protéger sa tête. Le vieux dicton « avoue, et sois pendu » n'est pas un mauvais argument. J'ai remarqué l'autre jour une observation dans le vieux Birrel : il dit que Mac-Gregor de Glenstrae et quelques-uns de ses gens s'étaient rendus à un des comtes d'Argyle, sous la condition expresse qu'ils seraient conduits sains et saufs en Angleterre. Le Mac-Allan-Mhor (1) de ce temps tint sa parole, mais ce fut un peu trop à la lettre. Il envoya effectivement ses prisonniers à Berwick (2) ; on leur fit

(1) Ou *Mac-Callum-More*. Les montagnards appelaient ainsi les comtes d'Argyle. — Tr.

(2) Frontière anglaise. — Éd.

faire une promenade de l'autre côté de la Tweed ; mais ils étaient accompagnés d'une bonne escorte qui les ramena à Édimbourg, où ils furent livrés à l'exécuteur des hautes-œuvres. Birrel appelle cela tenir une promesse à la highlandaise.

— Eh bien ! je pourrais ajouter qu'un grand nombre des Chefs montagnards que j'ai connus autrefois avaient été élevés en France, ce qui pouvait leur donner plus de politesse, sans leur donner peut-être plus de sincérité ; mais, comme ils appartenaient au parti vaincu dans l'état, ils étaient quelquefois forcés d'user de dissimulation ; et par conséquent leur fidélité constante à leurs amis doit compenser à vos yeux la fausseté à laquelle ils ont quelquefois eu recours à l'égard de leurs ennemis, et alors vous ne jugerez pas trop sévèrement les pauvres Highlanders. Ils vivaient dans un état de société où les effets d'une vive *lumière* contrastaient fortement avec ceux d'une *ombre* non moins prononcée.

— C'est à ce point que je voulais vous amener, ma belle cousine, et c'est pourquoi ils offrent des traits favorables pour la composition d'un tableau.

—Et vous voulez devenir compositeur, mon bon ami, et mettre mes vieux contes sur un air connu ? Mais il y a déjà eu avant vous en campagne trop de compositeurs, si c'est là le mot. Le pays des Highlanders offrait véritablement une mine très-riche, mais elle a été, je crois, complètement exploitée ; comme l'air le plus à la mode devient vulgaire quand on l'entend sur la vielle ou sur l'orgue de Barbarie.

— Si l'air a un mérite réel, il reprendra faveur sous la main de meilleurs artistes.

— Allons ! dit mistress Baliol en frappant sur sa bonbonnière, nous sommes heureux ce soir dans la bonne opinion que nous avons de nous-même, M. Croftangry. Et ainsi vous croyez pouvoir rendre au tartan le lustre qu'il a perdu en passant par tant de mains ?

—Avec votre secours pour se procurer des matériaux, ma chère dame, je crois qu'on peut faire beaucoup.

— Eh bien ! il faudra faire de mon mieux, à ce que je suppose ; mais tout ce que je sais sur nos montagnards est de bien peu d'importance. Dans le fait, je n'en sais guère que ce que j'ai appris de Donald Mac-Leish.

— Et qui était ce Donald Mac-Leish ?

— Ni un barde, ni un conteur d'histoires, je vous assure ; ni un moine, ni un ermite, hommes qui sont souvent les plus féconds en vieilles traditions. Donald était un aussi bon postillon qu'aucun de ceux qui aient jamais conduit une chaise attelée de deux chevaux entre Glencoe et Inverrary (1). Je vous proteste que, quand je vous donnerai mes anecdotes montagnardes, vous y trouverez souvent ce nom de Donald Mac-Leish. Il nous conduisit, Alice Lambskin et moi, pendant un long voyage que nous fîmes dans les montagnes.

— Mais quand posséderai-je ces anecdotes ? Vous me répondez comme Harley le fit au pauvre Prior (2).

Allons, accordez-nous ce que Matthieu demande.
— Oui, cela se fera ; mais non pas aujourd'hui.

(1) Voyez la huitième livraison des *Vues pittoresques d'Écosse*. — Éd.

(2) Harley, *ministre*, et *Matthieu* Prior, *poète*, qui devint secrétaire d'ambassade. — Éd.

— Eh bien ! beau cousin, si vous commencez à me reprocher ma cruauté, je vous rappellerai que neuf heures sont sonnées à l'horloge de l'abbaye, et qu'il est temps que vous retourniez à Little-Croftangry. Quant à ma promesse de vous aider dans vos recherches d'antiquaire, soyez bien sûr que je la tiendrai un jour dans toute son étendue. Ce ne sera pas une promesse à la higlandaise, comme dit votre vieux citadin.

Je soupçonnai alors le motif des délais de ma digne amie, et mon cœur se resserra en songeant que les renseignemens que je désirais ne m'arriveraient que sous la forme d'un legs. Effectivement, dans le paquet qui me fut envoyé après la mort de cette excellente dame, je trouvai plusieurs anecdotes relatives aux montagnards. J'ai fait choix de celle qui suit, principalement parce qu'elle produisit une grande impression sur la sensibilité de celle que j'avais prise pour critique, de ma femme de charge Janet Mac-Evoy, qui versa un torrent de larmes amères lorsque je lui en fis la lecture.

Ce n'est pourtant qu'une histoire fort simple, et elle n'offrira peut-être aucun intérêt aux personnes élevées au-dessus de Janet, soit par leur condition dans le monde, soit par leur intelligence.

CHAPITRE VIII.

« L'objet n'était pas loin, elle en était certaine:
» Mais qu'était cet objet? Elle n'en savait rien.
» Il semblait se montrer près d'un large et vieux chêne. »
COLERIDGE.

La Veuve des Highlands.

Le manuscrit de mistress Bethune Baliol commence de la manière suivante:

Il y a trente-cinq ans, ou peut-être même plutôt quarante, que, pour soulager mon esprit abattu par une grande perte que j'avais éprouvée dans ma famille, deux ou trois mois auparavant, j'entrepris ce que l'on appelait le petit voyage des Highlands (1).

(1) *Little Highlands' tour*. — ÉD.

C'était une excursion devenue en quelque sorte à la mode; mais, quoique les routes militaires (1) fussent excellentes, les logemens qu'on trouvait étaient si peu commodes, qu'on en considérait l'accomplissement comme une petite aventure mise à fin. D'ailleurs, quoique les Highlands fussent aussi paisibles maintenant qu'aucune autre partie des domaines du roi George, ce mot de Highlands avait un son qui continuait de répandre la terreur, dans un temps où il existait encore tant de témoins de l'insurrection de 1745; et un grand nombre de personnes ressentaient une sorte de crainte vague en portant leurs regards des tours de Stirling vers le nord sur la haute chaîne de montagnes (2) qui s'élève comme un sombre rempart pour cacher dans ses retraites des hommes qui, par leur costume, leurs mœurs et leur langage, étaient encore bien différens de leurs compatriotes des basses terres. Pour moi, je descends d'une race peu sujette aux appréhensions qui naissent uniquement de l'imagination. J'avais quelques montagnards pour parens, je connaissais plusieurs de leurs familles de distinction; et, n'étant accompagnée que de ma femme de chambre, mistress Alice Lambskin, je partis pour mon voyage sans crainte, quoique sans escorte.

Cependant j'avais un guide et un cicérone peu infé-

(1) Les routes pratiquées dans les montagnes depuis 1745 étaient appelées *routes militaires* parce que les soldats furent employés aux travaux de ces routes, qui avaient le double but de livrer les habitans à la discrétion du gouvernement armé, et de les civiliser par des relations plus faciles avec le reste du royaume. — Éd.

(2) Les monts Grampiens. — Éd.

rieur à Great-Heart dans le *Voyage du Pèlerin* (1); ce n'était rien moins que Donald Mac-Leish, postillon que je louai à Stirling, avec deux chevaux robustes aussi sûrs que Donald lui-même, pour conduire ma voiture, ma duègne et moi, partout où il me plairait d'aller.

Donald Mac-Leish était un de ces postillons dont je suppose que les diligences et les bateaux à vapeur ont fait passer la mode. On les trouvait principalement à Perth, à Stirling ou à Glascow, où l'on avait coutume de les louer avec leurs chevaux pour les voyages que les affaires ou les plaisirs pouvaient faire entreprendre dans le pays des montagnes. Cette classe d'hommes approchait de ce qu'on appelle sur le continent *conducteur*, ou pouvait être comparée au pilote d'un vaisseau de guerre anglais, qui suit, comme il l'entend, la direction que le capitaine lui ordonne de prendre. Vous n'aviez qu'à expliquer à votre postillon la longueur de votre voyage et les endroits que vous désiriez visiter; vous le trouviez parfaitement en état de fixer les lieux de repos et de rafraîchissement; il mettait la plus grande attention à ne jamais perdre de vue, dans son choix, votre agrément et tous les objets d'intérêt que vous pouviez avoir le désir de connaître.

Les qualités d'un tel personnage étaient nécessairement bien supérieures à celles du *premier prêt* (2) qu'on voit trois fois par jour parcourir les mêmes dix milles

(1) Voyez, sur *Great-Heart* (Grand-Cœur) et sur le *Voyage du Pèlerin général*, les notes de *la Prison d'Édimbourg*. — Éd.

(2) *First ready* — du premier venu (des postillons.) — Éd.

au galop. Outre le soin extrême que Donald Mac-Leish avait de réparer tous les accidens ordinaires qui pouvaient arriver à ses chevaux aussi-bien qu'à la voiture, et à trouver des expédiens pour les nourrir de galettes dans les lieux où le fourrage était rare, et où l'on ne pouvait se procurer d'avoine, c'était d'ailleurs un homme qui avait des ressources intellectuelles. Il avait acquis une connaissance générale des traditions historiques du pays qu'il avait traversé si souvent; et si vous l'encouragiez, — car Donald était un homme aussi réservé que les convenances l'exigeaient, — il vous montrait volontiers les lieux où s'étaient livrées les principales batailles entre les clans, et vous racontait les légendes les plus remarquables qui avaient illustré la route par où vous passiez, ainsi que les objets qui se trouvaient sur votre chemin. Son goût pour la science des légendes formait avec certains traits de cette finesse naturelle à son occupation actuelle un étrange contraste qui donnait à sa manière habituelle de penser et de s'exprimer une véritable originalité; sa conversation était amusante, et faisait paraître le chemin plus court.

Ajoutez à cela que Donald connaissait toutes les rubriques de son métier dans un pays qu'il traversait si fréquemment. Il pouvait dire, à un jour près, quand on tuerait l'agneau à Tyndrum ou à Glenuilt (1); de sorte que l'étranger avait quelque chance d'être nourri comme un chrétien; et il savait, à un

(1) Petit hameau du Perthshire où l'on ne mangeait pas alors souvent de viande de boucherie. — Éd.

mille près, quel était le dernier village où l'on pouvait se procurer du pain de blé, choses dont il ne manquait pas d'instruire ceux qui étaient peu familiers avec la terre des galettes (1). Il connaissait chaque mille de la route, et pouvait dire, à un pouce près, quel côté d'un pont était praticable, quel côté était décidément dangereux (2). En un mot, Donald Mac-Leish était non-seulement notre fidèle serviteur et notre sûr domestique, mais encore notre humble et obligeant ami; et, quoique j'aie connu le cicérone à demi classique d'Italie, le valet de place babillard de France, et même le muletier d'Espagne, qui se pique de manger du maïs, et de l'honneur duquel on ne peut douter sans danger, je ne crois pas avoir jamais eu un guide aussi sensé et aussi intelligent.

Nos mouvemens étaient, comme on peut s'en douter, soumis à la direction de Donald; et souvent il arrivait, lorsque le temps était serein, que nous préférions nous arrêter pour faire reposer ses chevaux, même dans les lieux où l'on n'avait pas établi de relais, et prendre nos rafraîchissemens sous un rocher escarpé d'où tombait une cascade, ou sur le bord d'une fontaine que décorait un gazon verdoyant, émaillé de fleurs sauvages. Donald avait l'art de savoir toujours trouver de tels endroits; et, quoiqu'il n'eût, j'en suis sûre, jamais lu Gil-Blas ni Don Quichotte, il choisis-

(1) *The land of cakes.* — Éd.

(2) C'est un talent qui est, ou, du moins, qui était nécessaire. Dans un des plus beaux cantons des montagnes, on voyait, il n'y a pas bien long-temps, un pont avec cet avis effrayant : « Prenez le côté droit; le côté gauche est dangereux. » (*Note de l'Auteur.*)

sait, pour s'arrêter, des lieux dignes de la plume de Le Sage ou de Cervantès. Ayant observé le plaisir que je prenais à converser avec les habitans du pays, il s'arrangeait souvent de manière à fixer notre halte près d'une cabane où vivait quelque vieux montagnard dont la claymore avait brillé à Falkirk ou à Preston (1), et qui semblait le fragile mais fidèle monument du temps passé. D'autres fois il trouvait le moyen de nous mettre en quartiers,—jusqu'à concurrence d'une tasse de thé, — dans la demeure hospitalière de quelque digne et intelligent ministre de paroisse, ou de quelque famille champêtre de la classe la plus aisée, qui joignait à la simplicité rustique de ses mœurs primitives et à son accueil franc et obligeant une sorte de courtoisie naturelle à un peuple chez lequel les individus de la classe la plus basse ont coutume de se considérer, suivant la phrase espagnole, comme aussi bons gentilshommes que le roi, quoique un peu moins riches (2).

Donald Mac-Leish était connu de toutes ces personnes, et sa recommandation nous servait autant que si nous eussions apporté des lettres de quelque Chef distingué.

Quelquefois il arrivait que l'hospitalité des montagnards, qui nous servaient toutes les variétés des mets du pays, tels que du lait et des œufs préparés de diverses manières, des gâteaux de différentes espèces, et d'autres alimens plus substantiels, selon les moyens

(1) Dans les guerres civiles de 1745. — Éd.

(2) Allusion à la fierté des Highlanders, qui tous, comme les Espagnols de certaines provinces, se disent nobles. — Éd.

qu'avaient les habitans de régaler le voyageur, descendait avec un peu trop de profusion sur Donald Mac-Leish, sous la forme de rosée des montagnes (1). Pauvre Donald! Il était, dans ces occasions, comme la toison de Gédéon, humecté du noble élément qui sûrement ne tombait pas sur nous. Mais c'était son unique défaut; et lorsqu'on le pressait de boire le coup de l'étrier à la santé de milady, on aurait pris son refus en mauvaise part, et il ne voulait pas commettre une telle incivilité. C'était, je le répète, son unique défaut, et nous n'avions guère raison de nous en plaindre; car s'il en devenait un peu plus causeur, il n'en était que plus scrupuleux observateur de toutes les formes de la politesse; et tout ce qui en résultait, c'est qu'il conduisait plus lentement et qu'il parlait plus longuement et plus pompeusement que lorsqu'il n'avait pas pris la goutte d'usquebaugh. Nous remarquâmes que c'était dans ces occasions que Donald parlait avec un air d'importance de la famille de Mac-Leish, et nous n'avions pas le droit de censurer rigoureusement un faible dont les conséquences étaient restreintes dans des bornes si innocentes.

Nous nous accoutumâmes tellement à la manière d'agir de Donald, que nous observions avec quelque intérêt l'art qu'il employait pour nous causer une petite surprise agréable en nous cachant le lieu où il se proposait d'arrêter, lorsque ce lieu était d'une nature extraordinaire et intéressante. Il en avait une telle habitude, que lorsqu'il s'excusait en partant de ce qu'il

(1) On donne ce nom à l'eau-de-vie de grain distillée en fraude. Éd.

serait obligé de s'arrêter dans quelque lieu étrange et solitaire, jusqu'à ce que ses chevaux eussent mangé l'avoine dont il avait soin d'être muni, notre imagination s'efforçait ordinairement de deviner la retraite romantique où il avait arrêté en secret que nous nous reposerions à midi.

Nous avions passé la plus grande partie de la matinée au charmant village de Dalmally; nous étions allés sur le lac sous la conduite de l'excellent ministre qui desservait alors Glenorquhy (1), et nous avions entendu raconter cent histoires sur les Chefs sévères du Loch-Awe, Duncan à la toque de laine, et les autres seigneurs des tours de Kilchurn qui tombent maintenant en poussière. Aussi il était plus tard que de coutume lorsque nous nous mîmes en marche, après avoir été avertis une ou deux fois par Donald de la longueur du chemin, attendu qu'il n'y avait aucun lieu convenable pour s'arrêter entre Dalmally et Oban.

Ayant dit adieu à notre vénérable et obligeant cicérone, nous continuâmes notre voyage tournant autour de l'imposante montagne appelée Cruachan-Ben (2), dont les rochers sauvages et majestueux ont une pente rapide vers le lac, et où l'on ne trouve qu'un défilé qui n'empêcha pas que le clan belliqueux de Mac-Dougal de Lorne ne fût détruit par la sagacité de Robert Bruce. Ce roi, le Wellington de son temps, avait accompli, par une marche forcée, la surprenante manœuvre de

(1) L'auteur nous arrête dans le comté d'Argyle. Voyez sur les environs de Loch-Awe, les *Vues pittoresques d'Écosse*, neuvième livraison. — Éd.

(2) *Vues pittoresques d'Écosse*, neuvième livraison. — Éd.

faire monter un corps de troupes de l'autre côté de la montagne, et l'avait ainsi placé sur le flanc et l'arrière des soldats de Lorne, tandis qu'il les attaquait de front. Le grand nombre de monticules que l'on voit encore vers l'occident, en descendant le défilé, nous montre jusqu'où s'étendit la vengeance que Bruce fit tomber sur ses ennemis personnels et invétérés. Je suis, comme vous le savez, sœur de soldats, et j'ai souvent été vivement frappée de l'idée que la manœuvre que nous décrivit Donald ressemblait à celles de Wellington ou de Buonaparte. C'était un grand homme que Robert Bruce, une Baliol même doit l'avouer, quoique l'on commence maintenant à convenir que son titre à la couronne n'était pas plus légitime que celui de l'infortunée famille contre laquelle il combattait (1). — Mais laissons cela. — Ce qui augmenta encore le carnage, ce fut que l'Awe, rivière rapide et profonde que vomit le lac, se trouvait précisément derrière les fuyards et décrivait un cercle autour de l'imposante montagne; en sorte que la retraite des malheureux fugitifs fut coupée de toutes parts par la nature inaccessible du pays qui avait semblé leur promettre défense et protection (2).

Méditant, comme la dame irlandaise dans la chanson, sur des choses passées depuis long-temps (3), nous vîmes sans impatience la lenteur avec laquelle notre conducteur nous faisait en quelque sorte ramper le long

(1) La grande objection des Écossais contre Baliol était le soutien qu'il avait demandé à l'Angleterre. — Éd.

(2) Voyez le poëme du *Lord des Iles*. — Éd.

(3) *Mélodies irlandaises* de Thomas Moore. — Éd.

de la route militaire du général Wade (1), qui ne daigne jamais ou presque jamais éviter la pente la plus rapide, mais qui s'avance en droite ligne, montant et descendant les collines, avec la même indifférence que montraient les anciens ingénieurs romains pour les terrains creux ou élevés, bien nivelés ou escarpés. Cependant l'excellence réelle de ces grands travaux, — car tels sont les grands chemins militaires des montagnes, — méritait le compliment du poète, qui, soit qu'il vînt de la contrée sœur de la Grande-Bretagne, et qu'il parlât son propre dialecte, soit qu'il supposât que ceux à qui il s'adressait pourraient avoir quelque prétention nationale à la seconde vue, produisit le distique suivant :

Had you but seen these roads before they were made,
You would hold up your hands, and bless general Wade.

« Si vous aviez vu ces routes *avant qu'elles fussent faites*, vous lèveriez vos » mains au ciel et béniriez le général Wade (2). »

Rien en effet ne peut être plus étonnant que de voir ces déserts percés et ouverts dans toutes les directions par de larges routes de la meilleure construction possible, et si supérieures à tout ce que le pays aurait pu demander après des siècles pour le but pacifique d'une

(1) Les routes militaires portent le nom du général Wade, qui présida à leurs premiers travaux. — Éd.

(2) Wade, qui vit la route *avant qu'elle fût faite*,
Lève les mains au ciel et bénit ta conquête.

Ce distique naïf se trouve sur un obélisque érigé près du fort William, comme un monument destiné à perpétuer la mémoire du général Wade. — Éd.

communication commerciale. Ainsi les traces de la guerre servent quelquefois heureusement aux bienfaits de la paix. Les victoires de Buonaparte ont été sans résultat (1); mais sa route sur le Simplon servira longtemps de communication entre les paisibles contrées qui voudront employer aux relations du commerce et de l'amitié cet ouvrage gigantesque, dont le but ambitieux ne fut que de faciliter une invasion militaire.

Tandis que nous avancions ainsi, nous tournâmes peu à peu la côte de Ben-Cruachan; et descendant le cours rapide et écumant de l'Awe, nous laissâmes derrière nous le large et majestueux lac qui donne naissance à cette rivière impétueuse. Les rochers et les montagnes qui, du côté droit, s'abaissaient perpendiculairement sur notre chemin, nous offraient quelques restes des bois qui les avaient couverts autrefois, mais qui, dans des temps postérieurs, avaient été abattus pour entretenir, à ce que nous apprit Donald, les fonderies de fer de Bunawe. Cette scène nous engagea à fixer les yeux avec intérêt sur un gros chêne qui s'élevait à gauche vers la rivière. Cet arbre semblait d'une grandeur extraordinaire et d'une beauté pittoresque, et il se trouvait précisément dans un lieu où il paraissait y avoir quelques verges d'un terrain découvert situé au milieu d'énormes pierres qui avaient roulé du haut de la montagne. Pour rendre la situation plus romantique au milieu d'un terrain nu s'élevait un rocher au front orgueilleux, du sommet duquel tombait, de la hauteur de soixante pieds, un ruisseau dont les eaux

(1) Il faudrait pour cela que les routes de Buonaparte ne fussent pas le résultat de ses victoires. — Éd.

semblaient se fondre pendant leur chute même en écume et en rosée. Mais au bas du rocher ce faible courant, semblable à un général en déroute, rassemblait ses forces dispersées et domptées en quelque sorte par sa chute, et il trouvait sans bruit un passage à travers la bruyère pour aller joindre les flots de l'Awe.

Cet arbre et cette chute d'eau me frappèrent vivement, et je désirai de m'en approcher davantage, non pas que je songeasse à en prendre l'esquisse et à en enrichir mon portefeuille; car, dans ma jeunesse, les demoiselles n'avaient pas coutume de se servir de crayons de mine de plomb, à moins qu'elles ne sussent en faire un bon usage; mais simplement pour me procurer le plaisir de les voir de plus près. Aussitôt Donald ouvrit la portière de la chaise, mais il me fit observer que la descente de la colline était bien rude, et que je verrais mieux l'arbre en suivant encore la route pendant une cinquantaine de toises, attendu qu'alors elle s'approchait davantage de ce lieu, pour lequel il semblait toutefois ne pas avoir de prédilection. Il connaissait, dit-il, près de Bunawe un arbre bien plus gros que celui-là, et c'était un endroit où le terrain plat laissait à un carrosse la liberté de s'arrêter, ce qui était bien difficile sur ces collines; mais tout comme il plairait à milady.

Milady aima mieux regarder le bel arbre qu'elle avait devant elle que de passer outre dans l'espoir d'en trouver un plus beau. Nous marchâmes donc à côté de la voiture jusqu'à ce que nous fussions arrivés à un point d'où Donald nous assura que nous pourrions sans peine aller aussi près de l'arbre que nous le souhaiterions,

quoiqu'il ne voulût pas nous conseiller de nous en approcher de plus près que la grande route.

Il y avait dans les traits brunis de Donald quelque chose de si grave et de si mystérieux lorsqu'il nous donna cet avis, et ses manières étaient si différentes de sa franchise habituelle, que je sentis s'éveiller ma curiosité. Cependant nous continuâmes à marcher, et je m'aperçus que l'arbre, dont un terrain élevé nous avait fait perdre la vue, était réellement plus éloigné que je ne l'avais supposé d'abord. Je jurerais maintenant, dis-je à mon cicérone, que l'arbre et la chute d'eau que l'on voit là-bas sont précisément le lieu où vous avez l'intention de nous faire faire une halte aujourd'hui.

— Dieu m'en préserve ! s'écria Donald précipitamment.

— Et pour quelle raison, Donald? Pourquoi voudriez-vous passer près d'un endroit si agréable sans vous arrêter?

— Nous sommes trop près de Dalmally, milady, pour donner l'avoine aux chevaux ; ce serait rapprocher leur dîner trop près de leur déjeuner, pauvres bêtes ! et en outre ce lieu porte malheur.

— Oh ! maintenant le mystère est expliqué. Il y a ici un fantôme ou un esprit, une sorcière ou une ogresse, une magicienne ou une fée, n'est-ce pas?

— Point du tout, milady, vous êtes tout-à-fait hors de la route, comme on dit ; mais si vous voulez prendre patience, attendre que nous ayons passé cet endroit, et que nous soyons sortis de la vallée, je vous dirai tout ce dont il s'agit. Il ne fait pas bon parler de telles choses dans le lieu où elles sont arrivées.

Je fus obligée de suspendre ma curiosité, observant que si je persistais à ramener le discours d'un côté tandis que Donald le détournerait de l'autre, je ne ferais que rendre son objection encore plus forte, comme une corde dont le chanvre est tordu des deux sens opposés. A la fin le coude de la route nous fit arriver à cinquante pas de l'arbre que je désirais admirer, et je vis alors, à ma grande surprise, qu'il y avait une habitation humaine au milieu des rochers qui l'environnaient: c'était une hutte la plus étroite et la plus misérable que j'eusse jamais vue, même dans les montagnes. Les murs, formés de mottes ou de *divot* (1), comme les Écossais les appellent, n'avaient pas quatre pieds de hauteur; le toit était de gazon, réparé avec des roseaux et des glaïeuls; la cheminée était faite d'argile, attachée avec des liens de paille: la totalité des murs, du toit et de la cheminée était également couverte de joubarbe, de gramen et de mousse, comme on en voit sur toutes les vieilles cabanes formées des mêmes matériaux. Il n'y avait pas le moindre vestige d'un plant de chou, chose qui pour l'ordinaire se trouve auprès des huttes même les plus misérables; et pour tout être vivant nous ne vîmes qu'un chevreau qui broutait sur le toit de la hutte, et une chèvre, sa mère, qui paissait à quelques pas, entre le chêne et la rivière d'Awe.

— Quel homme, m'écriai-je malgré moi, peut avoir commis un assez grand crime pour mériter une si misérable habitation?

(1) *Divot*. C'est une espèce de tourbe dont on se sert aussi pour combustible en Écosse. — Éd.

— Assez de crimes, dit Donald Mac-Leish avec un gémissement à moitié étouffé, et assez de misère aussi, Dieu le sait; et ce n'est pas non plus l'habitation d'un homme, mais d'une femme.

— D'une femme! répétai-je, et dans un lieu si solitaire! Quelle sorte de femme peut-elle être?

— Venez par ici, milady, et vous en jugerez vous-même, dit Donald. Et, avançant quelques pas, puis tournant tout d'un coup vers la gauche, nous aperçûmes le grand et large chêne dans la direction opposée à celle où nous l'avions vu jusqu'alors.

— Si elle a conservé sa vieille habitude, elle sera là à cette heure du jour, dit Donald. Mais aussitôt il garda le silence, et me montra du doigt le lieu dont il voulait parler, comme s'il avait peur d'être entendu. J'y portai mes regards, et j'aperçus, non sans une émotion indéfinissable, une femme, alors assise près du tronc du chêne, la tête baissée, les mains jointes, et un manteau brun étendu sur sa tête, exactement comme l'on représente sur les médailles syriennes Juda (1) sous son palmier. Je fus saisie de la même sorte de crainte respectueuse dont mon guide semblait avoir été frappé par cet être solitaire, et je ne songeai pas à m'avancer vers elle pour la voir de plus près avant d'avoir jeté sur Donald un regard curieux, auquel il répondit à voix basse:
— C'est une femme qui a été bien méchante, milady.

— Extravagante (2), dites-vous? répliquai-je n'en-

(1) La nation juive. — Éd.

(2) Il y a dans le texte *bad* (méchante) et *mad* (folle); la méprise est plus naturelle. — Éd.

tendant qu'imparfaitement; en ce cas elle est peut-être dangereuse.

— Non, elle n'est pas folle, reprit Donald, car si cela était, peut-être serait-elle plus heureuse qu'elle ne l'est, quoique sans doute, lorsqu'elle songe à ce qu'elle a fait et à ce qu'elle a fait faire plutôt que de céder gros comme un cheveu de son obstination perverse, il doit lui être difficile d'être de sens rassis; mais elle n'est ni folle ni méchante, et cependant, milady, je pense que vous feriez mieux de ne pas vous en approcher davantage.

Alors il me fit connaître en peu de mots l'histoire que je vais raconter un peu plus en détail. J'en entendis le récit avec un mélange d'horreur et de compassion qui me détermina tout à coup à m'approcher de cette infortunée pour lui adresser quelques paroles de consolation ou plutôt de pitié, et qui, en même temps, me fit craindre de céder à ce mouvement.

Tel était en effet le sentiment qu'elle excitait parmi les montagnards, qui regardaient Elspat Mac-Tavish, ou la femme de l'Arbre, comme ils l'appelaient, du même œil que les Grecs considéraient ceux qui étaient poursuivis par les furies, et dont l'esprit était en proie aux tourmens qui sont la suite d'un grand crime. Ils regardaient ces êtres infortunés, tels qu'Oreste et Œdipe, moins comme les auteurs volontaires de leurs crimes que comme les instrumens passifs par lesquels les terribles décrets du destin s'étaient accomplis; et la crainte avec laquelle ils les envisageaient n'était pas sans un mélange de vénération.

J'appris aussi de Donald Mac-Leish, que l'on crai-

gnait quelque malheur pour ceux qui avaient l'audace de s'avancer trop près d'un être voué à un tel degré de misère ou de troubler sa solitude solennelle ; et qu'on supposait que quiconque s'en approchait devait être atteint jusqu'à un certain point de la contagion de son malheur.

Ce fut donc avec répugnance que Donald me vit résolue à voir de plus près cette infortunée, et qu'il me suivit lui-même pour m'aider à descendre un sentier très-rude. Je crois que ses égards pour moi domptèrent dans son cœur quelques fâcheux pressentimens qui, dans cette occasion, se mêlaient à la crainte sinistre de voir ses chevaux boiteux, les essieux perdus, la voiture renversée, et d'autres accidens et périls auxquels la vie d'un postillon est exposée.

Je ne sais trop si mon courage m'aurait conduite si près d'Elspat, si Donald Mac-Leish ne m'eût pas suivie. On voyait dans les traits de cette femme l'austère abstraction d'un chagrin sans espoir et affreux, mêlé avec les sentimens du remords, et un orgueil qui s'efforçait de le cacher. Elle devina peut-être que c'était la curiosité produite par son histoire extraordinaire qui m'avait engagée à troubler sa solitude; et elle ne pouvait voir sans contrainte qu'un sort tel que le sien eût été le sujet de l'amusement d'une voyageuse. Cependant le regard qu'elle porta sur moi fut celui du dédain plutôt que de l'embarras. L'opinion du monde et des enfans du monde ne pouvait ni augmenter ni diminuer le poids de sa misère; et, à l'exception du demi-sourire qui semblait indiquer le mépris d'un être élevé par la grandeur même de son affliction au-dessus de la sphère de

l'humanité, elle parut aussi indifférente à la manière dont je la regardais, que si elle eût été un corps inanimé ou une statue de marbre.

Elspat avait une taille au-dessus de la moyenne; ses cheveux, tirant maintenant sur le gris, étaient encore épais, et avaient été du noir le plus foncé. Ses yeux étaient de même couleur, et, formant un contraste avec ses traits secs et austères, ils brillaient de cet éclat sauvage et incertain qui indique un esprit en désordre. Elle avait tourné ses cheveux avec une certaine élégance autour d'une épingle d'argent, et s'était enveloppée de son manteau brun drapé avec assez de goût, quoique l'étoffe en fût du tissu le plus commun.

Après avoir contemplé cette victime du crime et du malheur, jusqu'à ce que j'eusse honte de garder le silence, quoique j'ignorasse comment je devais m'adresser à elle, je commençai à lui témoigner ma surprise de ce qu'elle avait choisi une habitation si solitaire et si déplorable. Elle coupa court à ces expressions de compassion en me répondant d'une voix austère, sans le moindre changement d'air ou d'attitude : — Fille de l'étranger, il vous a raconté mon histoire.

Je fus à l'instant réduite au silence, et je sentis combien tout ce que la terre peut offrir d'aisance devait paraître petit à l'esprit qui avait de tels sujets de méditation. Sans chercher à entamer de nouveau la conversation, je tirai une pièce d'or de ma bourse (1), car Donald m'avait fait entendre qu'elle vivait d'aumônes, pensant qu'elle étendrait au moins la main pour la recevoir. Mais

(1) Sujet de la vignette du titre de ce volume. — Éd.

elle n'accepta ni ne refusa mon présent; elle ne parut pas même le remarquer, quoiqu'il valût, sans doute, vingt fois celui qu'on lui offrait ordinairement. Je fus obligée de le déposer sur ses genoux, en disant involontairement:—Que Dieu vous pardonne et qu'il vous soulage! —Je n'oublierai jamais le regard qu'elle lança vers le ciel, ni le ton avec lequel elle prononça, en s'écriant, les paroles mêmes de mon vieil ami John Home: — *My beautiful! my brave* (1)! C'était le langage de la nature, et il partait du cœur d'une mère privée de son enfant, comme il naquit de l'heureuse imagination de ce poète tandis qu'il prêtait le langage de la poésie à la douleur idéale de lady Randolph.

(1) Cette exclamation est littéralement dans la tragédie de John Home, intitulée : *Douglas*. Norval ou Douglas est une espèce d'Égiste, et lady Randolph une Mérope écossaise. — Éd.

CHAPITRE IX.

« Sans avoir un sou dans ma poche
» Pour payer mon chétif repas,
» Des basses terres je m'approche,
» Pour y pleurer long-temps, hélas!
» De mon clan, maintenant esclave,
» J'étais le bijou favori;
» Donald en était le plus brave,
» Et Donald était mon mari. »

Ancienne chanson.

Quoique Elspat fût dans sa vieillesse devenue la proie de chagrins et de malheurs sans consolation et sans espoir, elle avait cependant connu des jours meilleurs. Elle était autrefois la belle et heureuse femme de Hamish Mac-Tavish, qui, par sa force et son courage, avait obtenu le titre de Mac-Tavish-Mhor (1). La vie de

(1) Mac Tavish *le Grand*. L'addition de *Mhor* au nom est un titre d'honneur. — Éd.

cet homme fut remplie de troubles et de dangers, parce qu'il avait modelé ses mœurs sur celles des anciens montagnards, qui regardaient comme honteux de se passer d'une chose qu'ils pouvaient prendre. Les habitans des basses terres qui résidaient dans son voisinage, et qui désiraient jouir en repos de leurs vies et de leurs biens, étaient satisfaits de lui payer un petit tribu sous le nom d'*argent de protection* (1), et se consolaient en pensant, suivant le vieux proverbe, qu'il valait mieux flatter le diable que de le combattre. D'autres, qui trouvaient du déshonneur à payer un tel tribut, furent souvent surpris par Mac-Tavish-Mhor, par ses associés et ses partisans, qui avaient coutume de les en punir d'une manière proportionnée, soit dans leurs personnes, soit dans leurs biens, ou même des deux manières. On se rappelle encore l'incursion dans laquelle il enleva à Monteith un troupeau de cent cinquante vaches, et la manière dont il plaça le laird de Ballybught tout nu dans un bourbier, pour avoir menacé d'envoyer chercher une compagnie de la *highlands-watch* (2) pour défendre ses biens.

Quels que fussent de temps en temps les triomphes de cet audacieux *cateran* (3), ils étaient souvent compensés par des revers; et la manière adroite dont il se

(1) Le *black-mail*. Voyez *Waverley*. — Éd.

(2) Les régimens highlanders que nous avons fait connaître dans une note précédente; troupes régulières au service du gouvernement. — Éd.

(3) On nommait ainsi les brigands montagnards qui vivaient de rapine, mais ce terme n'avait parmi eux rien de déshonorant. Tr.

tirait d'affaire, ses fuites rapides et les stratagèmes ingénieux qui l'arrachaient au péril le plus imminent, n'étaient pas un sujet moins fréquent de souvenirs et d'admiration, que les exploits dans lesquels il avait réussi. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à travers toute espèce de fatigues, de peines et de dangers, Elspat fut toujours sa compagne fidèle. Elle jouissait avec lui de ses momens de bonheur, et lorsque l'adversité venait à peser sur eux, sa grandeur d'ame, sa présence d'esprit et le courage avec lequel elle souffrait les dangers et les fatigues, augmentèrent, dit-on, plus d'une fois les efforts de son époux.

Leur moralité était celle des anciens montagnards, amis fidèles et ennemis acharnés; ils considéraient comme leur bien propre les troupeaux et les moissons des habitans des basses terres, chaque fois qu'ils avaient les moyens d'emmener les uns et de s'emparer des autres; et dans ces occasions ils n'avaient pas le moindre scrupule sur le droit de propriété. Hamish-Mhor raisonnait comme le vieux guerrier crétois :

Mon bouclier, mon épée et ma lance
Me rendent le maître de tous.
Celui qui craint de tomber sous mes coups
Doit tout céder à ma vaillance.
Tout ce qu'il a doit passer sous ma loi;
Ce que possède un poltron est à moi.

Mais ces jours de déprédations périlleuses, quoique souvent couronnées du succès, devinrent plus rares lorsque l'expédition du prince Charles-Édouard eut échoué. Mac-Tavish-Mhor n'était pas resté oisif dans cette occasion, et il fut proscrit comme traître à l'état,

et comme voleur et cateran. Des garnisons furent établies dans beaucoup de places où l'on n'avait jamais vu d'Habits-Rouge auparavant, et le tambour guerrier des Saxons retentit au milieu des retraites les plus solitaires du pays des montagnes. Le sort qui menaçait Mac-Tavish devint de jour en jour plus inévitable; et ce qui rendait encore plus difficiles les efforts qu'il avait à faire pour se défendre ou pour s'échapper, c'est qu'Elspat, pendant son adversité, avait augmenté sa famille d'un enfant qui était un obstacle considérable à la rapidité qu'exigeaient leurs mouvemens.

Le jour fatal arriva enfin : dans un fort défilé situé sur les flancs du Ben-Cruachan, le fameux Mac-Tavish-Mhor se vit surpris par un détachement de *Sidier-Roy* (1). Son épouse le seconda héroïquement, chargeant de temps en temps son fusil; et, comme ils étaient maîtres d'un poste qui était presque inexpugnable, peut-être aurait-il pu s'échapper, si ses munitions avaient toujours duré. Mais à la fin ses balles s'épuisèrent. Cependant ce ne fut qu'après qu'il eut chargé son fusil des boutons d'argent de son habit, que les soldats, cessant de redouter les coups inévitables d'un homme qui avait tué trois de leurs camarades et qui en avait blessé davantage, s'approchèrent de son fort, et, ne pouvant le prendre vif, le tuèrent après la résistance la plus désespérée.

Elspat fut témoin de toutes ces infortunes, et elle y survécut, car elle avait dans l'enfant qui ne pouvait trouver qu'en elle un appui, un motif de forces et de

(1) *Soldats rouges* (en uniforme anglais.) — ÉD.

courage. Il est difficile de dire comment elle put se soutenir. Ses seuls moyens apparens d'existence étaient trois ou quatre chèvres qu'elle faisait paître où il lui plaisait, dans les pâturages des montagnes, sans que personne lui reprochât de s'emparer ainsi du bien d'autrui. Au milieu de la misère générale du pays, ses anciennes connaissances avaient peu de chose à donner, mais ce qu'elles pouvaient soustraire à leurs propres besoins, elles le consacraient volontiers au soulagement des autres. Elle allait quelquefois chez les habitans des basses terres, non pas solliciter l'aumône, mais plutôt demander un tribut. Elle n'avait pas oublié qu'elle était la veuve de Mac-Tavish-Mhor, et elle s'imaginait que l'enfant à qui elle donnait la main pourrait un jour égaler la réputation de son père, et obtenir l'ascendant que celui-ci avait exercé en maître. Elle s'associait si peu avec les autres, sortait si rarement des retraites les plus sauvages des montagnes, où elle vivait avec ses chèvres, qu'elle ignorait tout-à-fait le grand changement opéré dans le pays qui l'environnait, la substitution de l'ordre civil à la violence militaire, et l'autorité que la loi et les partisans de la loi avaient obtenue sur ceux qui, dans les ballades gaëliques, étaient appelés les fils impétueux de l'épée. Elle sentait, il est vrai, la diminution de son importance et la gêne de sa condition; mais la mort de Mac-Tavish-Mhor en était, selon elle, une cause suffisante, et elle ne doutait point qu'elle ne regagnât ce degré de considération dont elle avait joui autrefois lorsque Hamish-Bean, ou James-*le-Blond*, pourrait manier les armes de son père. Si donc Elspat était rudement repoussée par un fermier brutal lors-

qu'elle demandait quelque chose nécessaire à ses besoins ou à ceux de son petit troupeau, ses menaces de vengeance, exprimées d'une manière obscure, mais terrible, arrachaient souvent à ces hommes, effrayés de ses malédictions, le soulagement qu'ils avaient refusé à son indigence; et la tremblante ménagère qui donnait des alimens ou de l'argent à la veuve de Mac-Tavish-Mhor désirait dans son cœur que la vieille sorcière eût été brûlée le jour qu'on avait fait justice de son mari.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs années, pendant lesquelles Hamish-Bean grandit et devint, non pas, il est vrai, égal à son père par la taille et la force, mais plein d'activité et d'audace, ayant les cheveux blonds, les joues vermeilles, l'œil d'un aigle, et toute l'agilité, sinon toute la force de son redoutable père, sur l'histoire et les exploits duquel sa mère revenait souvent, afin de former son fils à la même vie d'aventures. Mais les jeunes gens voient l'état présent de ce monde variable d'un œil plus pénétrant que les vieillards. Plein d'attachement pour sa mère, et disposé à tout faire pour lui procurer des moyens d'existence, Hamish s'aperçut pourtant, lorsqu'il connut le monde, que la vie de cateran était désormais aussi dangereuse que déshonorante, et que s'il devait imiter les hauts faits de son père, ce devait être dans une autre carrière, plus conforme aux opinions du jour.

A mesure que les facultés de l'esprit et du corps se développèrent en lui, il sentit davantage la nature précaire de sa situation, les vues erronées de sa mère, et son ignorance des changemens arrivés dans la société, qu'elle voyait si peu. En visitant des amis et des voisins

il s'aperçut des chétifs moyens d'existence auxquels sa mère était réduite, et apprit qu'elle ne possédait rien ou presque rien au-delà des choses absolument nécessaires à la vie, choses qui même étaient souvent sur le point de lui manquer. Quelquefois ses succès à la pêche et à la chasse lui permirent d'augmenter un peu ses moyens d'existence; mais il ne vit d'autre ressource régulière pour la soutenir que dans les humiliations d'un travail servile, qui, pût-il lui-même s'y soumettre, porterait certainement un coup mortel à l'orgueil de sa mère.

Elspat, de son côté, vit avec surprise que Hamish-Bean, quoique maintenant d'une haute taille et propre à porter les armes, ne montrait aucune inclination pour la carrière active de son père. Il existait dans son cœur un sentiment maternel qui l'empêchait de le presser en termes formels de commencer à vivre en cateran, dans la crainte des périls auxquels ce genre de vie devait l'exposer; et lorsqu'elle désirait lui parler à ce sujet, son ardente imagination lui présentait l'ombre de son époux s'élevant entre elle et son fils, revêtue de son tartan ensanglanté, et qui, le doigt sur les lèvres, lui interdisait un pareil discours. Cependant elle s'étonnait d'une conduite qui semblait indiquer dans son fils un manque de courage, et soupirait de le voir passer chaque jour dans l'oisiveté, vêtu de l'habit à longs pans des basses terres que la législature avait ordonné aux montagnards de porter au lieu de leur costume pittoresque. Elle pensait qu'il aurait bien mieux ressemblé à son époux s'il avait porté le plaid serré par une ceinture, les hauts-de-chausses descendant à mi-cuisse, et si des armes bien polies brillaient à son côté.

Outre ces sujets d'inquiétude, Elspat en avait d'autres qui naissaient de l'extrême impétuosité de son caractère. Son amour pour Mac-Tavish-Mhor avait été accompagné de respect, et quelquefois même de crainte; car les caterans n'étaient pas hommes à se soumettre au gouvernement des femmes. Mais pendant l'enfance et la première jeunesse de son fils, elle avait exercé sur lui une autorité impérieuse qui donnait à son amour maternel un caractère de jalousie. Elle ne pouvait souffrir que Hamish, à mesure qu'il croissait en âge, fît chaque jour un nouveau pas vers l'indépendance, et s'absentât de la cabane quand bon lui semblait et pour autant de temps qu'il lui plaisait. Elle voyait avec regret que tout en conservant pour elle tous les égards du respect et de la tendresse, il semblât croire qu'il était seul maître et responsable de ses actions. De tels sentimens n'auraient pas amené de grandes conséquences si elle avait su les renfermer en elle-même; mais l'ardeur et l'impatience de son caractère lui firent souvent manifester à son fils qu'elle se croyait négligée et indignement traitée. Lorsqu'il s'absentait pour quelque temps de la cabane sans en faire connaître le motif, le ressentiment de sa mère, à son retour, était ordinairement si déraisonnable, qu'il suggéra naturellement à ce jeune homme, passionné pour l'indépendance et avide d'améliorer sa situation dans le monde, le projet de la quitter, dans le dessein même de pourvoir plus efficacement aux besoins de celle dont les prétentions exclusives sur son amour filial ne tendaient qu'à le retenir dans un désert où ils mouraient de faim l'un et l'autre, sans espoir et sans secours.

Un jour que Hamish s'était rendu coupable d'une de ces excursions faites sans consulter sa mère, celle-ci, mécontente et courroucée, lui avait montré à son retour plus de violence qu'à l'ordinaire, ce qui avait excité en lui un sentiment de déplaisir qui couvrit son front et ses joues d'un nuage triste et sombre. A la fin, comme elle persistait dans son ressentiment déraisonnable, la patience du jeune homme s'épuisa; il prit son fusil qui était au coin de la cheminée, et murmurant en lui-même une réplique que son respect pour sa mère l'empêchait de faire tout haut, il était sur le point de quitter la hutte dans laquelle il venait à peine d'entrer.

— Hamish, dit la mère, allez-vous encore me quitter? Mais Hamish ne répondit qu'en regardant la platine de son fusil et en la frottant.

— Oui, frottez la platine de votre fusil, dit sa mère avec amertume; je suis bien aise que vous ayez assez de courage pour le décharger, quand ce ne serait que sur un chevreuil.

Hamish tressaillit à ce reproche qu'il ne méritait pas, et n'y répondit que par un regard de colère. Elle vit qu'elle avait trouvé le moyen de lui faire de la peine.

— Oui, dit-elle, regardez avec colère, tant qu'il vous plaira, une vieille femme qui est votre mère; vous serez encore long-temps sans froncer le sourcil devant les traits courroucés d'un homme qui a barbe au menton.

— Taisez-vous, ma mère, ou parlez de ce que vous connaissez, dit Hamish très-irrité..... c'est-à-dire de la quenouille et du fuseau.

— Était-ce donc à la quenouille et au fuseau que je

pensais lorsque je vous emportai sur mon dos à travers le feu de six Saxons, quand vous n'étiez encore qu'un enfant? Je vous le dis, Hamish, je sais cent fois mieux ce que c'est qu'une épée ou un fusil que vous ne le saurez jamais; et vous n'apprendrez jamais de vous-même autant de choses sur la noble guerre, que vous en avez vu lorsque vous étiez enveloppé dans mon plaid.

— Vous êtes au moins déterminée, ma mère, à ne pas me laisser en paix à la maison; mais tout cela finira, dit Hamish au moment où, reprenant son dessein de quitter la hutte, il se leva et s'avança vers la porte.

— Restez ici, je vous l'ordonne! dit sa mère; restez ici! ou puisse le fusil que vous portez être l'instrument de votre perte! puisse la route que vous allez suivre être pour vous le chemin du trépas!

— Pourquoi vous servir de telles expressions, ma mère, dit le jeune homme en se retournant; elles ne sont pas bonnes, et ne peuvent produire rien de bon. Adieu! pour le présent nous sommes trop en colère pour parler ensemble. — Adieu. De long-temps vous ne me reverrez.—A ces mots il partit, et laissa sa mère, qui, dans le premier accès de son impatience, fit pleuvoir sur lui des torrens de malédictions, et qui, le moment d'après, pria le ciel de les faire retomber sur sa tête et d'épargner celle de son fils. Elle passa cette journée et la suivante, livrée à toute l'exagération de son humeur violente; tantôt priant le ciel et toutes les puissances que lui avaient rendues familières de ridicules traditions, de lui rendre son cher fils, — l'agneau

de son cœur; — tantôt méditant, dans son ressentiment, dans quels termes amers elle lui reprocherait sa désobéissance lorsqu'il serait de retour, et tantôt étudiant le langage le plus tendre pour le fixer dans la cabane que, dans le transport de son affection, elle n'aurait pas voulu quitter, lorsque son fils y était, pour les appartemens du château de Taymouth.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle négligea de soutenir la nature, même par les faibles moyens que sa situation lui offrait; et, sans la force d'un corps accoutumé aux fatigues et aux privations de toute espèce, rien n'aurait pu lui conserver l'existence, quoique l'angoisse de son esprit l'empêchât de sentir sa propre faiblesse. Elle demeurait, à cette époque malheureuse, dans la même cabane près de laquelle je l'avais trouvée; mais alors cette habitation était en bien meilleur état, grace aux soins de son fils, qui l'avait en grande partie bâtie ou réparée.

Le troisième jour après la disparition de son fils, étant assise à sa porte, et se balançant à la manière des femmes des Highlands lorsqu'elles éprouvent quelque peine ou quelque malheur, elle vit passer un homme le long de la grande route au-dessus de sa cabane. Elle ne fit que jeter un coup d'œil vers lui, — il était à cheval; ce n'était donc pas Hamish, et Elspat se souciait trop peu de tous les autres êtres qui pouvaient habiter la terre, pour tourner les yeux une seconde fois vers lui. Cependant l'étranger s'arrêta en face de la cabane, et mettant pied à terre il suivit le sentier rapide et rocailleux qui conduisait à la porte d'Elspat.

— Dieu vous bénisse, Elspat Mac-Tavish!

Elle regarda celui qui s'adressait à elle dans sa langue, avec l'air de déplaisir d'une personne qui se trouve interrompue dans ses rêveries; mais le voyageur continua, et dit :

— Je vous apporte des nouvelles de votre fils Hamish.

Aussitôt cet étranger, qui avait paru à Elspat l'être le moins intéressant qui pût exister, devint à ses yeux aussi imposant qu'un messager descendu des cieux pour prononcer à haute voix sur sa vie ou sur sa mort. Elle s'élança de son siège en tressaillant, et, les mains jointes et élevées vers le ciel, les yeux fixés sur les traits de l'étranger, et tout son corps penché vers lui, elle lui fit, de ses regards avides, ces questions que sa langue défaillante ne pouvait articuler.

— Votre fils vous envoie ses respectueux souvenirs avec ceci, dit le messager en mettant dans la main d'Elspat une petite bourse qui contenait quatre ou cinq dollars (1).

— Il est parti! il est parti! s'écria Elspat; — il s'est vendu pour être le serviteur des Saxons, et je ne le verrai plus! Dites-moi, Miles Mac-Phadraick, car maintenant je vous reconnais, est-ce le prix du sang du fils que vous avez mis dans la main de la mère?

— Oh! à Dieu ne plaise! répondit Mac-Phadraick, qui était un tacksman, (2) et qui jouissait d'une étendue considérable de terre sous son Chef, propriétaire vivant à peu près à vingt milles de distance; à Dieu ne

(1) Le dollar vaut cinq francs. — Éd.

(2) Espèce de fermier. Voyez sur le vrai sens de ce terme les notes du premier volume de *Waverley*, page 217. — Éd.

plaise que je me rende jamais coupable d'injustice ou de fausseté envers la veuve ou le fils de Mac-Tavish-Mhor! Je vous jure, par la main de mon Chef, que votre fils se porte bien, et qu'il viendra bientôt vous voir; et alors il vous dira lui-même le reste. A ces mots, Mac-Phadraick reprit promptement le sentier par où il était venu, regagna la route, et, montant sur son bidet, continua son voyage.

CHAPITRE X.

Elspat Mac-Tavish resta les yeux fixés sur l'argent, comme si l'empreinte des pièces eût pu lui apprendre comment il avait été acquis.

— Je n'aime point ce Mac-Phadraick, dit-elle en elle-même; c'était de sa race que parlait le barde lorsqu'il dit: — Craignez-les, non lorsque leurs paroles sont bruyantes comme un vent d'hiver, mais lorsqu'elles viennent frapper vos oreilles comme le chant de la grive (1). Cependant cette énigme ne peut s'entendre que d'une manière : mon fils a pris l'épée, afin de gagner par la force, comme un homme, ce que des rustres voudraient l'empêcher de prendre avec des paroles bonnes à effrayer les enfans.

Lorsqu'une fois cette idée eut frappé l'esprit d'Elspat, elle lui parut d'autant plus raisonnable, que Mac-Pha-

(1) Dans les Highlands, le chant de la grive (*turdus musicus*) est un objet de comparaison qui équivaut à celui du chant du rossignol dans les climats méridionaux. — Éd.

draick, comme elle le savait parfaitement, tout circonspect qu'il était, avait encouragé la conduite de son époux au point d'acheter de lui des bestiaux, quoiqu'il ne pût ignorer comment ils avaient été obtenus ; ayant soin toutefois de faire ses marchés de manière à en retirer un grand profit, sans avoir le moindre danger à craindre. Qui pouvait mieux que Mac-Phadraick indiquer à un jeune cateran le chemin qu'il devait suivre pour commencer son métier périlleux avec plus d'espoir de succès ? Qui pouvait mieux que lui convertir son butin en argent ? Les sentimens qu'une autre femme aurait pu éprouver en croyant qu'un fils unique s'était précipité dans la carrière où son père avait péri, étaient à peine connus des mères highlandaises de ce temps. Elspat considérait la mort de Mac-Tavish-Mhor comme celle d'un héros qui avait succombé dans son métier belliqueux, mais qui n'était pas tombé sans vengeance. Elle craignait moins pour son fils la mort que le déshonneur. Elle redoutait pour lui la soumission aux étrangers, et ce sommeil mortel de l'ame causé par ce qu'elle regardait comme l'esclavage.

Ce principe moral qui naît si naturellement et si justement dans l'esprit de ceux qui ont été élevés sous un gouvernement stable dont les lois protègent les biens du faible contre les incursions du fort, étaient pour la pauvre Elspat un livre fermé et une source cachée. Elle avait appris à voir dans ceux qu'on appelait Saxons, une race avec laquelle les habitans des montagnes étaient constamment en guerre, et elle croyait que tous les établissemens qu'ils avaient à la portée d'une incursion des Highlanders étaient un objet légi-

time d'attaque et de pillage. Ses principes à ce sujet avaient encore été fortifiés non-seulement par le désir qu'elle avait de venger la mort de son époux, mais encore par un sentiment d'indignation générale qui existait, non sans justice, dans les cœurs des Highlanders, depuis la conduite barbare et violente qu'avaient tenue les vainqueurs après la bataille de Culloden (1). Il y avait même certains clans montagnards qu'elle regardait, dans l'occasion, comme justement soumis au pillage, à cause d'anciennes inimitiés et de haines mortelles qui avaient existé entre eux et celui dont elle faisait partie.

La prudence aurait pesé les faibles moyens que laissait le temps présent pour résister aux efforts d'un gouvernement régulier, qui, lorsque son autorité était moins ferme et moins bien établie, n'avait pu réprimer les ravages de caterans tels que Mac-Tavish-Mhor; mais la prudence était inconnue à une femme solitaire dont les idées se reportaient encore aux temps de sa jeunesse. Elle s'imaginait que son fils n'avait qu'à se proclamer successeur de son père, dans sa carrière d'entreprises audacieuses, et qu'une foule d'hommes aussi braves que ceux qui avaient marché sous les bannières de Mac-Tavish-Mhor accourraient sous les mêmes bannières. Selon elle, Hamish était l'aigle qui n'avait qu'à s'élever par un noble essor et à reprendre sa place naturelle dans les cieux, sans comprendre combien cet essor serait désormais surveillé, et quel plus grand

(1) Le duc de Cumberland, oncle du roi actuel, acquit dans cette expédition le titre de *Boucher*, à cause de ses cruautés. — Éd.

nombre de balles seraient dirigées vers son cœur. En un mot, l'état nouveau de la société inspirait à Elspat les mêmes sentimens que les temps qui n'existaient plus. Elle avait vécu dans l'indigence, dans le mépris et dans l'oppression, depuis que son époux avait cessé d'inspirer la crainte, et elle croyait que son ascendant renaîtrait lorsque son fils se serait déterminé à jouer le rôle de son père. Si elle perçait plus avant dans l'avenir, ce n'était que pour songer que ses restes glacés auraient été déposés dans la tombe, que sa tribu aurait, selon l'usage, fait entendre sur elle les cris et les chants funèbres, long-temps avant que son Hamish-le-Blond pérît, la main appuyée sur la poignée de sa claymore sanglante. La tête de son père avait blanchi et avait été exposée à cent dangers avant qu'il succombât les armes à la main. Qu'elle eût pu survivre à un tel spectacle, c'était une conséquence naturelle des mœurs de ce siècle; et il valait mieux, pensait-elle dans son orgueil, l'avoir vu mourir de la sorte, que l'avoir vu quitter la vie dans une chaumière enfumée, sur un lit de paille vermoulu, comme un chien harassé de fatigue ou un bœuf mourant de maladie. Mais l'heure de son jeune, de son brave Hamish était encore bien éloignée. Il devait triompher, il devait vaincre comme son père. Et lorsqu'il tomberait à la fin, — car elle supposait qu'un jour il périrait d'une mort sanglante, — Elspat aurait depuis long-temps été placée dans la tombe, et elle ne pourrait ni voir son agonie, ni pleurer sur son tertre funéraire.

La tête d'Elspat s'exalta par ces idées extravagantes, jusqu'à son degré habituel d'enthousiasme, ou plutôt

elle le porta plus haut que jamais. Et suivant le langage emphatique de l'Écriture, qui, dans cet idiome, ne diffère guère du style sacré, elle se leva, se lava, changea de vêtemens, mangea du pain, et reprit son énergie.

Elle brûlait du désir de voir revenir son fils; mais ce sentiment n'était plus accompagné de l'inquiétude amère que causent le doute et la crainte. Elle se disait à elle-même qu'il avait encore beaucoup de choses à faire avant qu'il pût, dans le siècle où il vivait, s'élever jusqu'au rang d'un Chef éminent et redouté. Cependant elle s'attendait en quelque sorte à le voir revenir à la tête d'une troupe d'hommes intrépides au son des cornemuses, bannières déployées, avec le noble tartan flottant au gré des vents, malgré les lois qui avaient supprimé, sous de sévères châtimens, le costume national et tout l'appareil de la chevalerie highlandaise; pour tout cela son ardente imagination se bornait à lui accorder l'intervalle de quelques jours.

Dès que cette idée se fut une fois emparée de son esprit, toutes ses pensées n'eurent pour objet que de se préparer à recevoir son fils, à la tête de ses partisans, de la même manière qu'elle avait coutume d'orner sa hutte pour le retour de son père.

Elle n'avait pas le moyen de pourvoir à sa subsistance, mais elle n'y attachait aucune importance; les heureux caterans amèneraient avec eux des bestiaux de toute espèce. Cependant elle arrangeait l'intérieur de sa hutte pour leur réception; elle brassait ou distillait l'usquebaugh en si grande quantité, qu'on n'aurait jamais pu supposer qu'une seule femme eût été capable

de la préparer. Elle mettait sa hutte dans un tel ordre, qu'on aurait cru que c'était un jour de réjouissance. Elle la balaya, et la décora de rameaux de différens arbres, comme la maison d'une juive le jour appelé la Fête des Tabernacles. Elle préparait, sous des formes aussi variées qu'elle pouvait le faire, le produit du lait de son petit troupeau, afin d'en régaler son fils et les compagnons qu'elle comptait recevoir avec lui.

Mais la principale décoration, celle qu'elle recherchait avec le plus de soin, était le *cloud-berry* (1), fruit écarlate qui ne se trouve que sur de très-hautes montagnes et seulement en petite quantité. Son époux, ou peut-être un de ses ancêtres, avait choisi ce fruit pour emblème de sa famille, parce qu'il semblait à la fois indiquer, par sa rareté, le petit nombre d'individus dont ce clan se composait, et par le lieu où on le trouve, la hauteur ambitieuse de leurs prétentions.

Tant que durèrent ces simples préparatifs, Elspat fut dans un état de bonheur un peu incertain. Dans le fait, sa seule inquiétude était de ne pas avoir le temps d'achever tout ce qu'elle pouvait faire pour accueillir Hamish et les amis qui, selon elle, devaient s'être attachés à lui avant qu'ils arrivassent, et de ne pas se trouver prête à les recevoir.

Mais lorsque tout ce qu'elle pouvait faire fut enfin terminé, elle se trouva de nouveau sans aucune occupation, si ce n'est le peu de soins qu'exigeaient ses chèvres; et lorsque une fois elle s'en était occupée, il ne lui restait qu'à passer en revue ses petits préparatifs,

(1) *Chamæmonis*, espèce d'acrelle à baies rouges. — Éd.

à renouveler ceux qui étaient d'une nature passagère, à remplacer les branches desséchées et les rameaux flétris, et alors à s'asseoir à la porte de sa cabane et à examiner la route qui d'un côté, montait des rives de l'Awe, et de l'autre tournait autour des hauteurs de la montagne, s'accommodant aux lieux élevés ou unis, aussi bien que l'avait permis le plan de l'ingénieur militaire. Cependant son imagination, se traçant un tableau de l'avenir d'après ses souvenirs du passé, créait avec les brouillards du matin ou les nuages du soir les formes fantastiques d'une troupe en marche, appelée alors *Sidier-dhu* (1), composée de soldats vêtus du tartan brun d'Écosse, et ainsi nommée pour les distinguer des bataillons écarlates de l'armée anglaise. C'était dans ce genre d'occupation qu'elle passait bien des heures de chaque matinée et de chaque soirée.

(1) Soldats noirs; par opposition à *Sidier-roy*, Soldats rouges. Éd.

CHAPITRE XI.

C'ÉTAIT en vain qu'Elspat promenait ses regards sur le sentier lointain depuis le premier rayon de l'aurore jusqu'à la dernière lueur du crépuscule. La poussière ne s'élevait nulle part pour annoncer des armes étincelantes ou des plumes flottant au gré des vents. Le voyageur solitaire marchait d'un pas lent et indifférent, portant la redingote brune des basses terres et le tartan teint en noir ou en pourpre, pour suivre ou éluder la défense de le porter avec ses couleurs bigarrées (1). Le montagnard, découragé par les lois sévères, quoique peut-être nécessaires, qui proscrivaient les armes et le costume qu'il avait considérés comme son droit de naissance, se faisait remarquer par sa tête baissée et son

(1) On sait que, pour éluder un autre article de la loi qui ordonnait de porter des culottes, quelques plaisans des montagnes les portaient.... au bout d'un bâton. — ÉD.

maintien abattu. Ce n'était pas dans des hommes si humiliés qu'Elspat pouvait reconnaître la démarche légère et libre de son fils, maintenant qu'il avait, d'après ce qu'elle concluait, adopté une vie nouvelle, en s'affranchissant de tous les signes de l'esclavage des Saxons. Chaque nuit, lorsque les ténèbres couvraient la terre, elle s'éloignait de sa porte, toujours ouverte, et allait se jeter sur son grabat, non pour dormir, mais pour veiller. — Les hommes braves ou terribles, dit-elle, marchent pendant la nuit; — leurs pas se font entendre lorsque tout se tait, excepté l'ouragan et la cataracte; le daim timide paraît seulement lorsque le soleil brille sur le sommet de la montagne; mais le loup audacieux marche à la rouge clarté de la lune d'août. En vain raisonnait-elle ainsi. La voix désirée de son fils ne venait pas l'appeler de l'humble couche où elle était étendue en rêvant son retour. Hamish n'arrivait pas.

— L'espoir différé, dit le roi-prophète, rend le cœur malade; — et, malgré la force de la constitution d'Elspat, elle commençait à éprouver qu'elle n'était pas en état de supporter les fatigues auxquelles l'exposait son affection inquiète et exagérée, lorsqu'un matin de très-bonne heure l'apparition d'un voyageur sur la route solitaire de la montagne ranima ses espérances, qui avaient commencé à se changer en un désespoir insouciant. L'étranger ne portait aucun signe de l'esclavage saxon. De loin elle put voir flotter le plaid dont les plis tombaient derrière lui avec grace, et la plume, qui, placée sur la toque, indiquait une naissance distinguée. Il portait un fusil sur son épaule; à son côté

pendait la claymore, avec les accessoires ordinaires, la dague, le pistolet et le *sporran-mollach* (1). Cependant, avant qu'Elspat eût examiné toutes ces particularités, les pas légers du voyageur devinrent plus rapides, et il agita son bras en signe de reconnaissance. Un instant après, Elspat tenait dans ses bras son fils bien-aimé, revêtu du costume de ses ancêtres, et paraissant aux yeux de sa mère le plus beau entre dix mille.

Il serait impossible de décrire les premiers épanchemens de son affection. Des bénédictions se mêlèrent aux épithètes les plus tendres que put fournir son langage énergique pour exprimer le ravissement sauvage de sa joie. Sa table fut précipitamment chargée de tout ce qu'elle avait à offrir; et, tandis que cette mère contemplait le jeune soldat partageant avec elle quelques rafraîchissemens, quelle ressemblance, et pourtant quelle différence entre les sentimens qu'elle éprouvait alors et ceux qu'elle avait éprouvés en le voyant prendre sur son propre sein son premier aliment.

Lorsque le transport de sa joie fut apaisé, Elspat devint impatiente d'apprendre les aventures de son fils depuis leur séparation, et ne put s'empêcher de lui reprocher vivement la témérité avec laquelle il avait traversé les montagnes en plein jour, sous le costume montagnard, lorsque la punition était si terrible et qu'il y avait tant d'Habits-Rouges dans le pays.

— Ne craignez rien pour moi, ma mère, dit Hamish cherchant à la délivrer d'inquiétude, et toutefois un peu

(1) Bourse de peau de chèvre que les montagnards portent à leur ceinture. (*Note de l'Auteur.*)

embarrassé; je puis porter le *breacan* (1) à la porte du fort Auguste, si cela me fait plaisir.

— Oh! ne sois pas trop téméraire, mon cher Hamish, quoique ce soit le défaut qui convienne le mieux au fils de ton père! — Ne sois pas trop téméraire! Hélas! ils ne combattent plus, comme autrefois, à armes égales et à nombre égal, mais ils prennent avantage des armes et du nombre, en sorte que le faible et le fort sont mis de niveau par le coup de fusil d'un enfant. Ne me croyez pas indigne d'être appelée votre mère et l'épouse de votre père, si je parle de la sorte; car, homme contre homme, Dieu sait que je vous mettrais en face du plus brave du comté de Breadalbane, et même de Lorne.

— Je vous assure, ma mère, répliqua Hamish, que je ne cours aucun danger. Mais avez-vous vu Mac-Phadraick? et que vous a-t-il dit relativement à moi?

— Il me laissa de l'argent en abondance, Hamish; mais le plus grand plaisir qu'il me fit fut de me dire que vous vous portiez bien, et que vous viendriez bientôt me voir. Mais gardez-vous de Mac-Phadraick, mon fils; car, lorsqu'il s'appelait l'ami de votre père, il aimait mieux le plus mauvais bœuf de son troupeau que le sang le plus précieux de Mac-Tavish-Mhor. Profitez donc de ses services, et ne manquez pas de les lui payer, car c'est ainsi qu'on doit en agir avec les méchans; mais suivez mon conseil et ne vous fiez pas à lui.

Hamish ne put s'empêcher de pousser un soupir qui

(1) Ce qui est bigarré, c'est-à-dire le tartan. (*Note de l'Auteur*).

sembla faire entendre à Elspat que l'avis venait trop tard.

— Qu'avez-vous fait avec lui ? continua-t-elle d'un ton qui indiquait l'impatience et l'alarme.

— J'ai reçu de lui de l'argent, et c'est ce qu'il ne donne pas sans en recevoir la valeur : il n'est pas du nombre de ceux qui échangent de l'orge pour de la paille.

— Oh ! si vous vous repentez de votre marché, et que vous puissiez le rompre sans vous déshonorer, reportez-lui son argent, et ne vous fiez pas à ses paroles flatteuses.

— Cela ne peut être, ma mère, dit Hamish ; je ne me repens pas de mon engagement, si ce n'est qu'il doit m'obliger à vous quitter bientôt.

—Me quitter ! comment, me quitter ! Jeune insensé, pensez-vous que je ne connaisse pas les devoirs de l'épouse ou de la mère d'un homme entreprenant ? Tu n'es encore qu'un enfant ; et, quoique ton père eût été vingt ans la terreur du pays, il ne méprisait ni ma compagnie ni mon assistance, mais il disait souvent que mon secours valait celui de deux jeunes gens vigoureux.

— Il ne s'agit pas de cela, ma mère ; mais puisqu'il faut que je quitte le pays...

— Que tu quittes le pays ! répliqua la mère en l'interrompant ; penses-tu donc que je sois comme un buisson qui prend racine où il croît, et qui doit mourir si on le transplante ailleurs ? J'ai respiré d'autres vents que ceux du Ben-Cruachan ; j'ai suivi ton père jusque dans les solitudes de Ross, jusque dans les dé-

serts impénétrables de Y Mac Y Mhor. — Fi donc, jeune homme, mes membres, tout vieux qu'ils sont, me porteront aussi loin que tes pieds pourront me tracer la route.

— Hélas ! ma mère, dit le jeune homme d'une voix défaillante, mais traverser la mer...

— La mer ? Qui suis-je pour craindre la mer ? N'ai-je jamais été dans une barque en ma vie ? N'ai-je jamais vu le détroit de Mull, les îles de Treshornish et les rochers escarpés de Harris ?

— Hélas ! ma mère, je vais loin, bien loin de tous ces lieux. Je suis enrôlé dans un des nouveaux régimens, et nous allons combattre les Français en Amérique.

— Enrôlé ! répéta la mère étonnée, — contre *ma* volonté, sans *mon* consentement. Vous n'avez pu le faire; — vous ne l'avez pas voulu. Alors, se levant, et prenant en quelque sorte l'attitude du commandement impérial : — Hamish, ajouta-t-elle, vous ne l'avez pas OSÉ.

— Le désespoir, ma mère, fait tout oser, répondit Hamish d'un ton mélancolique et résolu. Que ferais-je ici, où je puis à peine gagner du pain pour vous et pour moi, et où tout empire de jour en jour ? Si vous vouliez seulement vous asseoir et m'écouter, je vous convaincrais que j'ai agi pour le mieux.

Elspat s'assit avec un sourire amer ; et la même expression sévère et ironique se peignit sur ses traits, tandis que, serrant les lèvres, elle écoutait la justification de son fils.

Hamish continua sans être déconcerté par un mé-

contentement auquel il s'attendait. — Lorsque je vous quittai, ma mère, ce fut pour aller chez Mac-Phadraick ; car, quoiqu'il soit astucieux et avare, suivant la coutume des Saxons, cependant il est sage, et je pensai qu'il ne me refuserait pas, attendu qu'il ne lui en coûterait rien de m'apprendre comment je pourrais améliorer notre condition dans le monde.

— Notre condition dans le monde ! dit Elspat perdant patience à ces mots. Êtes-vous allé trouver un lâche, dont l'ame ne vaut pas mieux que celle d'un vacher, pour lui demander des conseils de conduite? Votre père n'en demanda jamais qu'à son courage et à sa claymore.

— Très-chère mère, répondit Hamish, — comment pourrai-je vous convaincre que vous vivez dans cette terre de nos pères, comme si nos pères existaient encore? Vous marchez en quelque sorte dans un rêve, environnée des fantômes de ceux qui sont depuis longtemps avec les morts. Quand vivait et combattait mon père, les grands respectaient l'homme au bras fort, et les riches le craignaient. Il avait pour protecteurs Mac-Allan-Mhor et Caberfae, et pour tributaires les hommes d'un rang inférieur. Maintenant tout est fini, et le fils n'obtiendrait qu'une mort sans honneur et sans pitié pour prix des actions qui valurent à son père du crédit et du pouvoir parmi ceux qui portent le *breacan*. Le pays est conquis, les lumières en sont éteintes; Glengary, Lochiel, Perth, lord Lewis, tous les Chefs puissans, sont morts ou exilés. Nous pouvons nous en affliger, mais nous ne saurions qu'y faire. Toque, claymore et spor-

ran, pouvoir, force et richesses, tout a péri à Drummossie-Muir (1).

— C'est faux ! dit Elspat avec emportement. Vous et les esprits lâches comme le vôtre, vous vous êtes laissé subjuguer par la faiblesse de vos cœurs, et non par la force de l'ennemi ; vous êtes comme la timide poule d'eau, qui prend pour l'ombre de l'aigle le moindre nuage qui paraît dans les cieux.

— Ma mère, dit Hamish avec fierté, ne m'accusez pas de faiblesse de cœur. Je vais où l'on a besoin d'hommes qui aient des bras forts et des ames courageuses. Je quitte un désert pour une terre où je puis récolter de la gloire.

— Et vous laissez votre mère périr de misère et de vieillesse, dans la solitude, dit Elspat essayant successivement tous les moyens d'ébranler une résolution qui commençait à lui paraître plus profondément enracinée qu'elle ne l'avait cru d'abord.

— Rien de tout cela, répondit-il ; je vous laisse dans l'aisance et dans la sécurité, que vous n'avez encore jamais connue. Le fils de Barcaldine a été créé commandant, et c'est sous lui que je me suis enrôlé. MacPhadraick est chargé de ses affaires, il lui cherche des recrues, et il y trouve son compte.

—Voilà ce qu'il y a de plus vrai dans toute l'histoire, quand tout le reste serait aussi faux que l'enfer, dit la vieille femme avec amertume.

— Mais nous devons aussi y trouver notre intérêt,

(1) Dernière défaite des Highlanders par les troupes hanovriennes. — Éd.

continua Hamish, car Barcaldine doit vous donner une chaumière dans son bois de Letter-Findreight, avec le droit de pâture sur le terrain commun pour vos chèvres et pour une vache, si vous voulez en avoir une; et ma paie, malgré mon éloignement de vous, sera plus que suffisante pour votre nourriture et tous vos autres besoins. Ne craignez rien pour moi. Je pars simple soldat; mais je reviendrai officier avec un demi-dollar par jour, s'il ne faut que se battre avec courage et remplir régulièrement ses devoirs pour mériter une telle récompense.

— Pauvre enfant! répliqua Elspat, d'un ton où la pitié se mêlait au mépris; et vous fiez-vous à Mac-Phadraick?

— Je le puis, dit Hamish, dont le front se couvrit du rouge foncé qui était la couleur de son clan; car Mac-Phadraick sait quel sang coule dans mes veines, et il n'ignore pas que, s'il venait à vous manquer de foi, il pourrait compter les jours qui me ramèneraient à Breadalbane, et songer que ceux de sa vie ne se prolongeraient pas au-delà de trois soleils. Je le tuerais dans ses propres foyers, s'il venait à me manquer de parole, oui, par le grand Être qui nous créa l'un et l'autre!

Le regard et l'attitude du jeune soldat en imposèrent pour un moment à Elspat; elle n'avait pas coutume de voir en lui l'expression de sentimens profonds et amers qui lui rappelaient si fortement son époux; mais elle continua ses remontrances du même ton insultant qu'elle les avait commencées.

— Pauvre garçon, dit-elle, et vous croyez qu'à la

distance de la moitié du monde on entendra vos menaces, on y fera attention! Mais allez, allez courber la tête sous le joug du Hanovrien, contre lequel tous les vrais montagnards ont combattu jusqu'à la mort; allez renier la royale famille des Stuarts, pour laquelle votre père, et ses pères, et les pères de votre mère, ont rougi de leur sang tant de champs de bataille; allez placer votre tête sous la ceinture d'un des descendans de la race de Dermid, dont les enfans ont assassiné, oui, ajouta-t-elle avec un cri farouche, assassiné les pères de votre mère dans leurs paisibles habitations de Glencoe (1)! Oui, continua-t-elle en poussant un cri plus farouche et plus perçant encore, je n'étais pas née alors, mais ma mère me l'a dit, et j'écoutais la voix de ma mère; je me rappelle encore ses paroles : — Ils vinrent en paix, et furent reçus en amis, et leurs mains ensanglantées allumèrent des incendies, firent pousser des cris de douleur, et commirent des assassinats.

— Ma mère, répondit Hamish, d'un ton triste, mais résolu, je ne suis nullement étranger à tous ces malheurs; le noble bras de Barcaldine n'a pas versé une seule goutte du sang de Glencoe. — C'est sur la malheureuse famille de Glenlyon que la malédiction est tom-

(1) Le fameux massacre de Glencoe. Tous les habitans de ce canton avaient pris les armes pour Jacques II, mais ils les avaient déposées, comptant sur l'amnistie de Guillaume III. Ils furent surpris dans leur sécurité et massacrés; trente-huit furent égorgés dans leur lit. C'est le souvenir le plus amer de tous pour les Highlanders. Glencoe est situé dans l'Argylshire, près du lac Etive : ce fut là, dit-on, que naquit Ossian. — Éd.

bée, et c'est aussi sur elle que Dieu a appesanti sa vengeance.

– Vous parlez déjà comme le prêtre des Saxons, répliqua sa mère; ne vaut-il pas mieux que vous restiez ici, et que vous demandiez une église à Mac-Allan-Mhor, afin de prêcher le pardon à la race de Dermid?

— Hier était hier, répondit Hamish, et aujourd'hui est aujourd'hui. Lorsque les clans sont écrasés et confondus ensemble, il est bon et sage que leurs haines et leurs querelles ne survivent pas à leur indépendance et à leur pouvoir. Celui qui ne peut se venger en homme ne doit pas garder comme un lâche une haine inutile. Ma mère, le jeune Barcaldine est brave et sincère; je sais que Mac-Phadraick lui a conseillé de ne pas me laisser prendre congé de vous, dans la crainte que vous ne voulussiez me dissuader de mon dessein; mais il a dit: — Hamish Mac-Tavish est fils d'un homme brave, et il ne manquera pas à sa parole. Ma mère, Barcaldine marche à la tête de cent des plus braves enfans des montagnes, revêtus du costume de leur pays et des armes de leurs pères, cœurs contre cœurs, épaules contre épaules (1). J'ai juré d'aller avec lui; il s'est fié à moi, et je me fierai à lui.

A cette réponse, prononcée avec tant de fermeté et de résolution, Elspat resta dans son désespoir comme frappée de la foudre. Les argumens qu'elle avait crus si concluans et si irrésistibles avaient été repoussés

(1) Expression proverbiale des Highlands pour exprimer *union et amitié fraternelles*. — Éd.

comme les flots le sont par un rocher. Après avoir longtemps gardé le silence, elle emplit la coupe de son fils, et la lui présenta avec un air d'abattement, de déférence et de soumission.

— Buvez, dit-elle, à la poutre du toit de votre père (1), avant de le quitter pour jamais; et dites-moi, — puisque les chaînes d'un nouveau roi et d'un nouveau Chef que vos pères ne connurent jamais, si ce n'est comme mortels ennemis, pèsent sur les membres du fils de votre père; dites-moi combien vous y comptez de chaînons.

Hamish prit la coupe; mais il regarda sa mère comme s'il n'eût su ce qu'elle voulait dire. Elle continua d'une voix plus élevée: — Dites-moi, car j'ai le droit de le savoir, combien de jours la volonté de ceux dont vous avez fait vos maîtres me permet de vous voir? En d'autres termes, combien me reste-t-il de jours à vivre? car, lorsque vous me quitterez, la terre n'aura plus rien qui soit digne de me faire prolonger mon existence.

— Ma mère, répondit Hamish Mac-Tavish, je puis rester six jours avec vous, et si vous voulez partir avec moi le cinquième, je vous conduirai en sûreté à votre nouvelle habitation. Mais si vous restez ici, je m'en irai le septième, à la pointe du jour. Alors, et pas plus tard, il me faudra partir pour Dunbarton, car si je ne paraissais pas le huitième jour, j'encourrais une punition

(1) Les Highlanders boivent *à la poutre du toit* (roof-tree) comme les Anglais *au foyer*. Voyez une note de *Waverley*.

ÉD.

comme déserteur, et je serais déshonoré comme soldat et comme gentilhomme.

— Le pied de votre père, répondit-elle, était aussi libre que le vent de bruyère. Il était aussi inutile de lui dire : où vas-tu? que de demander à cet invisible conducteur des nuages : pourquoi souffles-tu? Dis-moi sous quelle peine tu dois, — puisque tu le dois et que tu le veux, — retourner à ton esclavage.

— Ne l'appelez pas esclavage, ma mère, c'est le service d'un honorable soldat, le seul service qui soit possible maintenant pour le fils de Mac-Tavish-Mhor.

— Cependant dis-moi quelle serait la punition, si tu ne retournais pas? répliqua Elspat.

— Punition militaire comme déserteur, répondit Hamish sans toutefois pouvoir cacher à l'œil observateur de sa mère une altération dans ses traits, produite par quelques sentimens intérieurs qu'elle résolut de sonder plus avant.

— Et c'est là, dit-elle avec un calme affecté que ses regards étincelans démentaient, la punition d'un chien désobéissant, n'est-ce pas?

— Ne me faites plus de questions, ma mère, dit Hamish; la punition n'est rien pour celui qui ne la méritera jamais.

— Elle est pour moi quelque chose, répliqua Elspat, puisque je sais mieux que toi que là où se trouve le pouvoir de punir se trouve souvent aussi la volonté de le faire sans cause. Je voudrais prier pour toi, Hamish, et il faut que je sache contre quels maux je dois demander à celui qui veille sur tout le genre humain de protéger ta jeunesse et ta simplicité.

— Ma mère, dit Hamish, peu importe à quel châtiment un criminel serait exposé, quand on est déterminé à ne jamais mériter ce nom. Nos Chefs montagnards avaient coutume aussi de punir leurs vassaux, et, d'après ce que j'ai entendu dire, assez sévèrement. N'est-ce pas Lachlan Mac-Jan, qui autrefois eut la tête tranchée par ordre de son Chef, pour avoir tiré sur le cerf avant lui?

— Oui, dit Elspat, et ce fut avec justice qu'il perdit la tête, puisqu'il avait déshonoré le père du peuple à la face même du clan assemblé. Mais les Chefs étaient nobles dans leur courroux, ils punissaient avec une arme tranchante et non avec un bâton. Leurs punitions faisaient couler le sang, mais n'apportaient pas le déshonneur. Peux-tu en dire autant des lois sous le joug desquelles tu as mis ta tête que la nature avait fait naître libre (1)?

— Je ne le puis, ma mère, je ne le puis, dit Hamish avec tristesse. Je les ai vus punir un Anglais pour avoir déserté ce qu'ils appellent leur bannière. Il fut battu de verges, je l'avoue, fustigé comme un chien qui a offensé un maître impérieux. Ce spectacle me fit mal, je l'avoue; mais la punition des chiens n'est réservée qu'à ces hommes pires que des chiens, qui ne savent pas tenir leur parole.

(1) « Les coups de canne, traitement barbare que nos officiers avaient emprunté des Allemands, et les punitions corporelles plus régulières en vertu d'une sentence d'une cour martiale, diminuèrent graduellement. »

(Walter Scott, *Biographie du duc d'York.*)

Éd.

— C'est pourtant à cette infamie que tu t'es assujetti, Hamish, répliqua Elspat, si tu donnes à tes officiers quelque sujet de mécontentement, ou qu'ils en conçoivent injustement contre toi. Je ne veux plus te rien dire à ce sujet. Si le sixième jour après celui-ci était le jour de ma mort, et que tu restasses pour me fermer les yeux, tu courrais le danger d'être battu de verges comme un chien lié à un poteau, oui, à moins que tu n'eusses le cœur assez généreux pour me laisser mourir seule, et pour souffrir que sur mon foyer désert la dernière étincelle du feu de ton père et celle de la vie de ta mère s'éteignissent ensemble !

Hamish traversa la hutte d'un pas qui indiquait l'impatience et le mécontentement. — Ma mère, dit-il à la fin, ne vous mettez pas toutesces idées dans l'esprit. Je ne puis être assujetti à une telle infamie, car je ne le mériterai pas; et si je venais à en être menacé, je saurais mourir avant de me voir déshonoré jusqu'à ce point.

— Je reconnais à ces paroles le fils de l'époux de mon cœur! répliqua Elspat; et à ces mots elle changea d'entretien, et sembla écouter son fils avec une mélancolie qui ne trouvait rien à lui répliquer lorsqu'il lui rappela la brièveté du temps qu'il leur était permis de passer ensemble, et la supplia de le laisser écouler sans aucune allusion inutile et désagréable aux circonstances qui les obligeraient bientôt de se séparer.

Elspat fut alors convaincue que son fils, entre autres qualités de son père, avait cet esprit mâle et altier qui empêchait qu'on ne pût le détourner d'une résolution définitive. Elle montra donc un air de soumission apparente à leur inévitable séparation; et si de temps en

temps elle éclatait en plaintes et en murmures, c'était parce qu'elle ne pouvait dompter entièrement l'impétuosité de son caractère, ou que la réflexion lui faisait comprendre qu'un acquiescement total et sans réserve aurait pu paraître à son fils affecté et suspect, et l'engager à se tenir sur ses gardes, et à déconcerter les mesures par lesquelles elle espérait encore empêcher son départ. Son affection maternelle ardente, quoique intéressée, mais incapable d'être modifiée par le moindre égard aux avantages réels de l'objet infortuné de son attachement, ressemblait à l'amour que les animaux ont, par instinct, pour leurs petits; et ne pénétrant guère plus avant dans l'avenir que ne fait un de ces êtres inférieurs, elle sentit seulement qu'être séparée de son Hamish et mourir étaient la même chose pour elle.

Dans le court intervalle qui leur était accordé, Elspat épuisa tous les moyens que son affection put imaginer pour rendre agréable à son fils le temps qu'ils paraissaient devoir passer l'un avec l'autre. Sa mémoire la reportait bien avant dans les temps passés, et son trésor des légendes, qui sont en tout temps le principal amusement des montagnards dans leurs momens de repos, était encore augmenté par la connaissance peu ordinaire qu'elle avait acquise des chants des anciens bardes des traditions des Sennachies (1), et des conteurs d'histoires les plus estimés. Les soins empressés qu'elle prenait pour que rien ne manquât à son fils étaient en effet si perséverans, qu'il en éprouvait presque de la peine; et il cherchait doucement à l'empêcher de se

(1) Orateurs, généalogistes. — Éd.

donner tant de fatigues pour lui faire un lit de bruyère fraîche fleurie, ou pour apprêter sa nourriture.

—Laissez-moi faire, Hamish, répliquait-elle dans ces occasions; vous faites votre volonté en quittant votre mère, laissez votre mère suivre la sienne en faisant ce qui lui plaît, tandis que vous restez près d'elle.

Elle semblait si bien réconciliée avec les arrangemens qu'il avait pris, qu'elle pouvait l'entendre parler de changer de domicile, et d'aller demeurer sur les terres de Green-Colin, comme s'appelait celui sur les propriétés de qui il lui avait procuré un asile. Mais, au fond, rien n'était plus éloigné de sa pensée. Pendant leur violente altercation, Elspat avait conclu des discours de son fils, que s'il ne retournait pas au temps fixé par son congé, il courrait le hasard d'une punition corporelle. S'il se trouvait exposé au risque d'être ainsi déshonoré, elle n'ignorait nullement qu'il ne voudrait jamais se soumettre à l'infamie en retournant au régiment où il pourrait en être frappé. Supposait-elle que quelques autres conséquences pouvaient résulter de son malheureux projet, c'est ce qu'il est impossible de savoir; mais celle qui avait partagé tous les périls et toutes les traverses de Mac-Tavish-Mhor avait appris par cent exemples que la résistance ou la fuite offraient à un homme courageux, au milieu d'un pays couvert de rochers, de lacs et de montagnes, de passages dangereux et de sombres forêts, le moyen de déjouer la poursuite de plusieurs centaines de personnes. Elle ne craignit donc rien pour l'avenir, et l'unique objet de ses pensées fut d'empêcher Hamish de tenir parole à son officier.

Dans ce secret dessein, elle éluda la proposition que son fils lui fit plusieurs fois de partir avec lui et d'aller prendre possession de sa nouvelle demeure, et elle y opposa des raisons qui semblaient si naturelles, qu'il n'en éprouva ni alarme ni déplaisir.

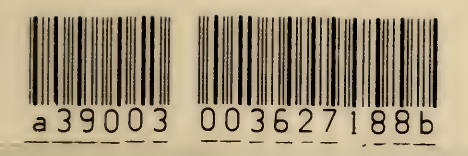
— N'exige pas de moi, lui dit-elle, que, dans le court espace d'une semaine, je fasse mes adieux à mon fils unique, et à la vallée où j'ai vécu si long-temps. Permets que mes yeux, affaiblis par les pleurs que tu leur feras verser, se promènent encore, au moins quelque temps, sur le lac Awe et sur le Ben-Cruachan.

Hamish céda d'autant plus volontiers, dans cette circonstance, aux désirs de sa mère, qu'une ou deux personnes, qui résidaient dans une vallée voisine, et dont les fils faisaient partie de la levée de Barcaldine, devaient aussi fixer leur domicile sur les domaines du même Chef, et qu'il paraissait décidé qu'Elspat partirait avec elles lorsqu'elles iraient habiter leur nouvelle résidence. Ainsi Hamish crut qu'il avait contenté la fantaisie de sa mère en lui assurant en même temps une existence heureuse et tranquille. Mais elle nourrissait dans son esprit des pensées et des projets bien différens !

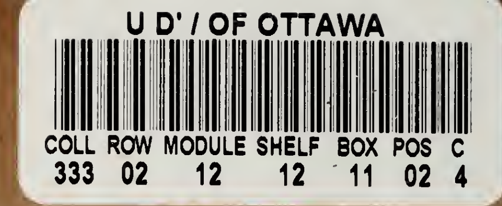
Le terme du congé de Hamish approchait; plus d'une fois il se proposa de partir, afin d'être sûr d'arriver aisément et de bonne heure à Dunbarton, ville où se trouvait le quartier-général de son régiment; mais les prières de sa mère, son penchant naturel à rester encore au milieu de scènes long-temps chères à son cœur, et surtout sa ferme confiance dans sa vitesse et son activité,

l'engagèrent à différer son départ jusqu'au sixième jour, le dernier qu'il lui fût possible de passer avec sa mère s'il voulait réellement exécuter les conditions de son congé.

FIN DU TOME PREMIER DES CHORNIQUES DE LA CANONGATE.



a39003 003627188b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 12 11 02 4